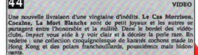

IMPACT
38
BASIC INSTINCT
liaison fatale ?
ARTS MARTIAUX
de bruce lee à van damme
CATWOMAN,
féline pour
BATMAN
Belgique : 146 FB - Suisse : 6,50 F - RCI : 1500 CFA
Espagne : 550 Pts - Canada : $ 5,75 -
M 3226 - 38 - 20,00 F

# SOMMAIRE













*ARRETE OU MA MERE VA TIRER ! : P. 18.*



*BASIC INSTINCT : P. 14.*


**IMPACT 38**, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES**

**directeur de la publication** Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Bérénice Balta - Julien Carbon - Cyrille Giraud - Patrick Nadjar - Jean-Philippe Renoux - Jack Tewksbury **correspondants** place à prendre **maquette** Vincent Guignebert

**composition** The Incredible PAO Brothers **photogravure** Axes **impression** Jean Didier **distribution** NMPP **dépôt légal** Avril 1992 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°38** tiré à 70 000 exemplaires

**remerciements** Michèle Abitbol-Lasry - Cat's - Thierry Bouvier - Carole Chomant - Jean-Michel Dupont - Henri Gigoux - Christophe Jouvet - Christophe L. - Valérie Lasseron - Elizabeth Meunier - Allan Mindel - Chris Paton - Joëlle Rameau - Lisa Skrzyniacz - Jean-Pierre Vincent - Aurelia Wong

# ÉDITO



dossier *SAGA KARATEKAS* : P. 24.

Que se passe-t-il entre les deux oreilles des scénaristes, ceux qui fournissent la matière première aux cinéastes, ceux qui alimentent, gambergent, structurent, innovent ? Rien, il ne se passe rien. Et c'est justement ça le problème.

**Troubles, Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid, Les Nerfs à Vif, Ricochet, Face à Face, Trahie**, pour ne citer que les exemples les plus récents, fonctionnent au même carburant. Le remake, les références à Hitchcock lourdement assenées, la surenchère, l'éternel revanche du timbré... Selon l'intelligence du cinéaste, son autorité sur le scénariste, le film parvient ou non à s'élever. Seul Martin Scorsese étoffe un script, au demeurant quelconque, de culpabilité, de religiosité cynique, d'humour caché, de sexualité glauque, de séduction maligne... Mais, ces "détails" sortent de l'imagination du réalisateur, pas de celle du scénariste. Tourné tel quel, sans le moindre point de vue, le script des **Nerfs à Vif** n'aurait donné qu'un remake de plus, vaguement réactualisé, pantouflant laborieusement sur les poncifs les plus éculés. Rédacteur des **Nerfs à Vif**, Wesley Strick récidive dans **Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid**. Des appels du pied au cinéphile qui sommeille en chaque spectateur en direction d'Hitchcock constituent le seul et unique ressort dramatique de ce suspense bien prévisible. Talentueux pourtant, Phil Joanou, le réalisateur, se complait dans les références permanentes au gros Hitch, lui qui ne rendait de compte à personne dans son remarquable **Les Anges de la Nuit**. Les références hitchcockiennes, l'Allemand Wolfgang Petersen s'y noie dans **Troubles**. **Trahie**, **Face à Face** et **Ricochet** puisent tous dans la bande-mémoire de leurs scénaristes. Ou dans la banque mémorielle, un terme plus juste.

Se souvenir, se remémorer, accommoder au goût du jour, épancher sa nostalgie d'un genre par les références, est-ce écrire, est-ce mettre en scène ? Non, c'est jouer. Et du jeu au clin d'œil, du clin d'œil à la distanciation cinéphilique, du recul à la parodie, la marge est faible, souvent inexistante. Et comment voulez-vous croire dans une histoire qui ne croit pas en elle-même, qui n'existe que pour ce qui a déjà existé ? Dur. Maître étalon de ce cinéma de récupération : **Une Lueur dans la Nuit**, lamentablement rétro. Mélanie Griffith joue les Mata Hari, Michael Douglas les beaux espions dans un Berlin années 40 très facile d'accès. Vous prenez un avion pour la Suisse, et de Genève, vous posez les fesses dans un train. Une fois passée la frontière, vous prenez un fort accent teuton, vous gueulez "Hi Hitler" au bon moment... Servile envers le grand cinéma romanesque des années 40/50, **Une Lueur dans la Nuit** se prend les pieds dans le tapis. Et l'hommage tourne carrément au comique. En officier SS muet, Michael Douglas joue la rigidité. Burlesque. Le très shakespearien John Gielgud, espion reconnu, complote paisiblement en plein Berlin. Le plus irlandais de tous les acteurs irlandais, Liam Neeson incarne un général nazi. A ce niveau, le casting n'est pas culotté mais suicidaire. On pouffera encore de rire à l'apparition d'un Hitler qui ressemble à Groucho Marx, au coup de pied dans les burnes envoyé par Michael Douglas à un soldat allemand tenant Melanie Griffith, qui après un beau vol plané atterrit dans les bras du héros ! Pas besoin de remplacer le fils Douglas par le tarin de Leslie Nielsen pour obtenir le film le plus tordant de toute l'année. Et l'un des plus représentatifs de la maladie qui ronge actuellement Hollywood.

Marc TOULLEC



■ Drew Barrymore dans GUNCRAZY ■

# Expresso

■ par Jack TEWKSBURY & la rédaction ■

## drew barrymore : E.T., C'EST FINI !

La petite fille de E.T. refait surface après avoir connu pas mal de galères (alcool, drogue), et ce dès l'enfance. Drew Barrymore a su remonter une pente particulièrement glissante. Sortie de multiples cures de désintoxication, elle entend aujourd'hui renverser la vapeur et montrer qu'elle est vraiment une jeune comédienne avec qui il faut compter. C'est avec une frénésie digne de Traci Lords qu'elle enchaîne film sur film. Des thrillers de préférence. Et pas n'importe lesquels. Culottée, elle reprend le rôle principal du remake d'un des plus grands classiques du film noir américain. Le **GunCrazy** de Tamra Davis permet ainsi à Drew Barrymore de se glisser dans les jeans de Anita Minteer. Anita, étudiante, s'ennuie dans son bahut. Solitaire, elle subit les plaisanteries douteuses de ses camarades. Elle abat son petit ami, croise un tôlard avec qui elle entretenait déjà une correspondance. Et commence une folle cavale à travers les Etats-Unis...
Dans **Poison Ivy** de Katt Shea Ruben, la voici nourrissant une liaison brûlante avec un homme nettement plus âgé qu'elle. A la clé de leur relation, un meurtre...
Sexe et meurtre pimentent également **The Sketch Artist** de Phedon Papamichael. Drew Barrymore interprète le témoin d'un assassinat. Elle dresse le portrait-robot du coupable à un policier, lequel découvre que celui-ci correspond étrangement à sa femme. Avec aussi Jeff Fahey, Sean Young, Tcheky Karyo et Charlotte Lewis.
Là-dessus, Drew rempile dans **No Place to Hide** de Richard Danus où le détective Kris Kristofferson tente de la tirer d'une secte de timbrés volontiers homicides. Encore à l'actif de l'actrice, une série bizarre de science-fiction (*Ecophobia*, de René Daalder, où il est question de l'héritage même de l'humanité entière), d'un road-movie (**RoadSide Prophets** d'Abe Wool dont les deux motards de héros traversent le désert de Los Angeles à Las Vegas) et d'un autre road-movie, **Motorama** de Barry Shills, où un jeune tente au gré de sa dérive de collecter des coupons d'essence pour gagner le gros lot.

## LES BOUCHEES DOUBLE




Avant de refaire **Backdraft** sur le mode du burlesque élastique à la Buster Keaton, Jackie Chan aura marché sur les traces de Jean-Claude Van Damme. Avec **Twin Dragons**, Jackie entend bien faire son **Double Impact** bien à lui. La star chinoise y incarne à la fois un petit malfrat pas bien méchant et un chef d'orchestre de renommée internationale. De retour à Hong Kong, le "bon" Jackie croise le "mauvais". L'un hérite des ennuis de l'autre et leurs compagnes changent de bras. C'est ainsi que le voleur aux petits pieds se retrouve à la direction d'un orchestre symphonique devant une salle comble. Effet et succès garantis.
Conjointement réalisé par le génial Tsui Hark et Ringo Lam, **Twin Dragons** tient autant du vaudeville que du film d'action made in Hong Kong. Niveau vaudeville, les jumeaux ne cessent de se planquer, y compris dans une baignoire pleine. Niveau action, Jackie Chan encaisse des centaines de coups en chef d'orchestre et en assène autant dans le plan suivant. Un bonheur de film.

O Christophe Lambert n'est pas mort. Après **Face à Face**, il s'adonne encore au thriller avec **The Grey Gunmen**. Deux types à priori ennemis s'associent pour rafler un pactole de 600 millions de dollars. C'est le bon Deran Sarafian (**Coups pour Coups**) qui tient le volant et le comédien-réalisateur Mario Van Peebles (**New Jack City**) qui accompagne le beau Christophe.

## EXPRESSIMO

● *August Entertainment* annonce un **Red Scorpion 2** que l'on croyait laissé pour compte. Toujours pas de Dolph Lundgren au générique.

● Décidément, le catcheur Hulk Hogan, que les téléspectateurs de Canal + connaissent bien, s'accroche aux pieds de la caméra malgré les bides de ses deux premiers films, **No Hold Barred** et **Surburban Commando**. Sur le modèle de Schwarzenegger dans **Un Flic à la Maternelle**, le gros Hulk subit deux affreux garnements dans **Rough Stuff** de Michael Gottlieb (**L'Homme des Cavernes**).

● Charlie Sheen change de look pour les besoins de **Fixing the Shadow**, réalisé par Larry Ferguson, scénariste de **A La Poursuite d'Octobre Rouge**, du **Flic de Beverly Hills 2** et de **Highlander**. Charlie Sheen se laisse donc pousser la barbe pour incarner le flic Dan Saxon, keuf limité aux amendes pour excès de vitesse jusqu'au jour où, à la suite d'une bavure, il doit infiltrer un gang de hell's angels abonnés au trafic d'armes et de dope. Evidemment, notre homme doit gagner le respect des motards pour opérer... Vous connaissez la suite, d'autant que l'histoire est quasiment celle de **Stone Cold**, un inédit avec le balèze Brian Bosworth.

● Malgré le ratage manifeste de **Ricochet**, Russell Mulcahy poursuit paisiblement sa carrière. Actuellement, à Londres, il tourne le thriller **Blue Ice**. Le très flegmatique Michael Caine y interprète un patron de jazz club, autrefois agent des services secrets, contraint d'abandonner le métier pour avoir eu une liaison torride avec la femme d'un diplomate (Sean Young). Aujourd'hui, il se retrouve impliqué dans une série de meurtres... Après **Blue Ice**, Russell Mulcahy se consacrera à un projet de science-fiction très ambitieux, **X-Change**. Malgré **Highlander le Retour** et **Ricochet**, nous continuons de croire dans le talent du réalisateur de **Razorback**...

● Anthony Hopkins et Isabella Rossellini plongent en pleine Guerre Froide pour les besoins du très rétro **The Innocent**, du généralement efficace John Schlesinger (**Marathon Man**, **Envoûtée**).

● Encore une séquelle qui ne servira à rien et qui fera ricaner la terre entière : **Un Justicier dans la Ville 4**, produit par l'inévitable Menahem Golan, fortuné entrepreneur des deux précédentes expéditions de Papy Bronson. Aux dernières nouvelles, celui-ci n'aurait pas encore donné son feu vert. A 71 ans, il serait le premier justicier du troisième âge !



■ *Dennis Hopper* ■

● Dennis Hopper, infatigable. Après les polars **Nails** et **Midnight Heat** que nous annoncions en novembre dernier, le réalisateur de **Colors** ne raccroche toujours pas les flingues. Sous les directives de John Dahl (**Kill Me Again**), il incarne un tueur à gages un peu débordé dans **Red Rock West**, aux côtés de Nicholas Cage. Puis, notre homme restera du mauvais côté de la barrière pour **Money Men** de James B. Harris (**Cop** avec James Woods). Hopper interprète un ancien tôlard revenant à ses activités frauduleuses. Un flic, jeune et ambitieux, lui cherche des poux dans la tête.

● Nastassja Kinski dans une grosse comédie spaghetti ? Tout arrive. La fifille à Klaus se compromet donc dans **In My Room** de Luciano Martino, l'un des piliers de la gaudriole salace made in Italy. Producteur inspiré de **La Guerre du Fer** et de **Apocalypse dans l'Océan Rouge**, réalisateur de **La Toubib du Régiment**, Luciano Martino redore son blason tandis que la Kinski dégringole les marches de la célébrité...

● Retour du film catastrophe sur les petits écrans. En souvenir de sa grande période (**747 en Péril** et autre **Tremblement de Terre**), Charlton Heston, toujours bon pied bon oeil, prend le manche à balai de **Crash Landing : The Rescue of Flight 232** de Lamont Johnson. Avec également James Coburn, en vétéran de l'US Air Force. Rappelons que Heston et Coburn se sont très brutalement affrontés dans le western **La Loi de la Haine**, il y a de ça une douzaine d'années.

● Errol Morris (**Le Dossier Addams**) vient de proposer à *Amblin/Warner Bros* un sujet étonnant intitulé **King Boots**. Le "héros" est un chien accusé de meurtre et traîné en justice. Il s'agit d'un fait divers réel s'étant déroulé dans le Michigan : un homme a porté plainte contre le chien qui avait tué sa mère de 84 ans. Pour les avocats, une journée de chien se prépare...

● Des nouvelles de Van Damme. Début avril, il commence pour *Columbia* les prises de vues de **Fais** signé Robert Harmon (**Hitcher**). Le Belge violent y incarne un tôlard en fuite se cachant dans les vignobles du Nord de la Californie. Pas de kickboxing au menu. Après sa ration de **Fais**, Van Damme connaîtra le grand frisson devant les caméras du Chinois John Woo pour **Hard Target**, co-produit par Sam Raimi. C'est seulement après que notre musclé interprètera, réalisera et produira **Enter the New Dragon**, à la fois remake de **Opération Dragon** et séquelle de **Bloodsport**.

● Le producteur Alberto Grimaldi tentait depuis 17 ans de porter à l'écran le roman de Dashiell Hammett, "*Red Harvest*", où un privé de l'agence Pinkerton est envoyé au Montana pour faire éclater les syndicats. C'est pratiquement chose faite. Volker Schlöndorff vient de signer pour mettre en scène le scénario de Donald Westlake. Bernardo Bertolucci s'était intéressé un moment au projet, mais son script avait été jugé trop "politique". Harrison Ford pourrait tenir le rôle du privé.

● Mikhail Gorbatchev vient de signer un contrat de 600.000 $ avec une petite boîte anglaise, *Directors Intl.*, afin de collaborer à un téléfilm en quatre parties sur sa vie. Les fonds seront versés à sa fondation. Ouf, on respire.

● Un projet singulier pour un générique quasi extraterrestre. Scénario : John Carpenter. Réalisation : le Québécois Yves Simoneau (**Les Fous de Bassan, Dans le Ventre du Dragon**). Vedette : Dolph Lundgren. Titre : **Meltdown**. Thème : le terrorisme international.

# L'ANNEE DU WOO




1992 sera l'année John Woo, le plus fameux des cinéastes de Hong Kong, dont pas un seul film n'a connu de distribution cinéma en France. Mais, c'est désormais officiel, trois de ses fleurons se profilent à l'horizon. Ce sont **The Killer, A Bullett in the Head** et **Hard-Boiled**. **Hard-Boiled** : le tout dernier titre de sa filmo, un exemple d'ultra violence ultra lyrique emportée par un souffle ultra romantique. Virtuose du gunfight surdimentionné, Woo met le paquet autour d'une histoire de flic vengeant son partenaire (Chow Yun Fat entre glamour et Dirty Harry), de malfrats hargneux, de trafic d'armes planquées dans les sous-sols d'un hôpital bondé de nourrissons, d'inspecteur infiltrant un réseau de gangsters...

Tortueuse, l'histoire de **Hard-Boiled** génère d'impressionnantes séquences d'action dont la mise en scène tient autant de la chorégraphie que du carnage sanguinolent : un guet-apens dans un restaurant chinois où les révolvers se cachent dans des cages à oiseaux, un hangar transformé en lieu de génocide... Et l'incommensurable demi-heure finale dans un hôpital. Comme disait l'autre, "ça déménage !".

# NIKITA SPAGHETTI

Les Français ont l'original (**Nikita** avec Anne Parillaud), les Américains le remake (**La Femme Nikita** avec Bridget Fonda), les Chinois le détournement (**Black Cat** avec Jade Leung)... Les Italiens suivent la mode un peu en retard avec **Angel of Death**. Encore un procès en perspective pour Luc Besson. Le vétéran chevronné Damiano Damiani (**El Chuncho, Un Génie, deux Associés, une Cloche** et aussi **Amytiville 2**), avec les lires de Silvio Berlusconi, décrit une société pourrie par le crime organisé. La police s'avère impuissante, les témoins appelés à la barre disparaissent, les cadavres pleuvent... Brusquement, ce sont les malfrats qui trinquent. Pour venger sa famille, une jeune femme (Tahnee Welch, fille de Rachel) dégomme la pègre. Un flic coriace découvre le pot aux roses mais finit par apporter son soutien à la justicière... Mini-jupe noire, flingue brandi à bout de bras, cheveux courts, Tahnee ne craint visiblement pas la parenté avec Anne Parillaud !



■ *Tahnee Welch dans ANGEL OF DEATH* ■

## TV

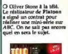
**TOP TEN IMPACT**
(du 15 janvier au 15 mars)

| | Audience (en millions de téléspectateurs) |
|---|---|
| - Crocodile Dundee (TF1) | 15,5 |
| - Le Marginal (TF1) | 13,6 |
| - On ne Vit que deux Fois (TF1) | 12,4 |
| - Tonnerre de Feu (TF1) | 11,7 |
| - Bullit (TF1) | 11,7 |
| - Predator (FR3) | 9,6 |
| - Pair et Impair (TF1) | 9,3 |
| - Terminator (FR3) | 9,1 |
| - Un Pont trop loin (TF1) | 9 |
| - La Nuit des Juges (TF1) | 8,6 |

○ **Le Petit Homme**, le film craquant de Jodie Foster, trouve un écho sur le petit écran sous la forme d'une série. L'actrice confirmée supervisera tous les épisodes et en réalisera même certains.

○ Finalement, les pontes d'*ABC* sont revenus sur leur décision (voir *Expresso* du numéro 34). *On the Air*, la nouvelle série de David Lynch et Mark Frost (les créateurs de *Twin Peaks*) va bien être tournée. Il s'agit d'une comédie située sur le plateau télé d'une émission de variété dans les années cinquante. Lynch réalise en ce moment le pilote qui devrait être diffusé courant mai dans la lucarne américaine.

○ Oliver Stone à la télé. Le réalisateur de **Platoon** a signé un contrat pour réaliser une mini-série sur *ABC*. On ne sait pas encore quel en sera le sujet.




● Nous saluons ici la naissance d'un magazine bimensuel (soit tous les quinze jours, 10 F) qui devrait faire référence dans la presse télé. Dès le titre, *Quoi ? Télé*, on réalise qu'on n'a pas affaire à *Télé 7 Jours*. Kafka (le grand chef) et sa bande (Lehaineux, Kamagurka, Kleude, Lefred Thouron..., rien que des drôles) passe à la moulinette la télé. Les programmes sont exacts, le reste non (encore que !). En kiosque à partir du 1er avril. Joli poisson les gars.

( Les chiffres donnés ici sont reproduits avec l'aimable autorisation de *La Lettre de l'Audiovisuel* et de *Sofres Nielsen*)

# EXPRESSIMO

● Le 21 février dernier à Los Angeles, Sylvester Stallone en a pris plein les dents devant la Cour Suprême du Tribunal de Los Angeles. Traîné en justice par le boxeur Gentleman Joey Barnum qui l'accuse de lui avoir piqué le script de **Rocky 5**, Sly perd la partie. Condamné, il doit verser des royalties conséquentes à son accusateur. Sans commentaire.

● Remous autour du nouveau projet d'Adrian Lyne, **Indecent Proposal**. Le sujet : un jeune couple fauché et un joueur d'un certain âge qui propose 1 millions de $ pour passer la nuit avec la femme en ménage ! Tom Cruise, Nicole Kidman et Warren Beatty devaient former le trio lubrique. Mais alors que William Goldman réécrivait le scénario, Tom Cruise a déclaré forfait, la morale du film ne correspondant pas à celle de l'église de scientologie dont il est depuis peu membre. Nicole Kidman, elle, n'a pas réussi à passer la barre des tests et Warren Beatty est retourné pouponner. Depuis, on a appris que Demi Moore s'apprêtait à signer. Pour les mâles, la place est à prendre. Des volontaires ?

● Alors que l'annonce d'un nouveau long métrage tarde à venir, James Bond est sur le point de poursuivre sa carrière sur le petit écran sous la forme d'une série de 100 épisodes dont le tournage s'étalera sur 4 ans. Le nom de Pierce Brosnan, pour reprendre le rôle, est le plus cité. Ironie du sort, car il avait été écarté au profit de Timothy Dalton lorsqu'il s'était agi de remplacer le vieillissant Roger Moore.

● Tom Holland (**Jeu d'Enfant**) persiste dans le thriller avec **The Temp**, également intitulé **Suspicious Mind**, avec Timothy Hutton et Lara Flynn Boyle (***Twin Peaks***). Le directeur d'une grande surface s'inquiète d'une série d'accidents mystérieux qui se sont produits dans son entreprise. Il commence à suspecter sa secrétaire, au physique ravageur.



● Drôle de festival où vous pouvez venir accompagné de votre chien, de votre canari ou de votre truie domestique. *Cinémalia 92* (du 4 au 11 avril à Beauvais) rend hommage à Ray Harryhausen, champion de l'animation image par image. En sa présence, dinosaures et monstres mythologiques, de **La Vallée de Gwangi** au **Choc des Titans**, plongeront certains dans une profonde nostalgie.

## *L'ARNOLD DES FAMILLES*




Entre deux meetings où il se livre à une gymnastique sommaire dans des stades remplis de kids, Arnold Schwarzenegger tourne. Et pas seulement devant les caméras. Pour Ted Turner, le mogul du câble ricain, le gentil Terminator vient de réaliser **A Christmas in Connecticut**, une comédie sentimentale très convenable qui devrait plaire aux mamies à chien-chien, aux belles-mères acariâtres, aux midinettes lisant Barbara Cartland. Mignon donc ce "Noël dans le Connecticut". Avec toute la légèreté qui s'impose, Arnold met en scène Elizabeth Blane (Dyan Cannon), vedette de la télévision spécialisée dans les bons petits plats, les conseils ménagers et le couple. Mais, au quotidien, Elizabeth est le contrepoint absolu de son personnage ; elle ne sait pas cuire deux oeufs et accumule les échecs sentimentaux. Son producteur (Tony Curtis), toujours à l'affût d'un bon coup médiatique, envisage de construire une famille à Elizabeth pour qu'elle accueille une guest-star, chez elle, pour le réveillon de Noël, en "direct live" à la télé. Un bébé emprunté, une bonne copine, son boyfriend comédien et le producteur improvisé en parfait mari... Entièrement fabriquée, la plus parfaite des familles américaines est donc prête pour recevoir un héros national buriné comme il faut, Jefferson Jones (Chris Kristofferson), sauveur d'un gosse pris dans une tempête de neige. Vaille que vaille, cette "famille" improvisée fonctionne jusqu'au jour où arrivent les caméras de la télévision...

Quiproquos, vaudeville, bons sentiments... Arnold donne allègrement dans le divertissement grand public. Tony Curtis cabotine, Dyan Cannon joue de sa quarantaine rayonnante, Kris Kristofferson de son machisme peinard. En bonus, le réalisateur novice propose une private joke prévisible : un personnage attrape une paire de lunettes noires et lance le fameux "I'll be back" de T2 !

## *TRACI LA GOURMANDE*

Alors que sort en vidéo le polar sympa **Sale Temps pour Mourir**, Traci Lords tourne frénétiquement film sur film. Toujours interdite de grosses productions hollywoodiennes pour cause de passé douteux, elle verse aujourd'hui quelques chaudes larmes sur le psycho-killer **Object of Desire** dont le tournage s'est interrompu faute de dollars. Mais la filmographie de la belle se remplit néanmoins à une folle cadence. D'abord, dans la production Sam Raimi-Bruce Campbell **The Nutty Nut** où elle incarne une boniche française ne causant pas un mot de français ! Son calendrier 1992 inclut encore quelques perles impérissables. **Laser Moon** d'abord, de Douglas K. Grimm. Blouson noir, flingue, Traci Lords personnifie une femme-flic sur les traces d'un tueur psychopathe opérant grâce à un laser généralement utilisé par les chirurgiens. A priori très Z.

Sous la direction du réalisateur de **Sale Temps pour Mourir**, Charles A. Kanganis, la douce Traci enchaîne sur **Intent to Kill**, un thriller se voulant glauque. Son rôle : une jeune femme, Susan Gordon, désireuse de plaquer l'univers de drogue et de violence dans lequel son alcoolo de papa l'a élevée. Avec l'aide d'un kickboxer (encore un !), elle tente la grande évasion. Même topo dans **Mafia Docks**. Un brave type recherche sa girl-friend (Traci Lords) et découvre que son passé est lié à la Mafia. Traci Lords replonge dans **I Can Handle It** de David Pritchard, que le producteur décrit comme "*une course-poursuite dans les milieux de la prostitution et du sexe*". Chaud !

Dernier titre à l'actif de Traci pour l'instant : **Skirmist**, de John Sost, une série B classe baston où se bousculent des vieux de la vieille comme le grand brûlé Richard Lynch, le Chinois vicieux James Hong et le musclé émacié Marc Singer. De beaux et gentils parrains pour la petite Traci.

# FE

Les producteurs américains n'adhèrent pas vraiment aux ligues féministes. Selon eux, rien de tel qu'une bonne décharge de plomb pour corriger la femme volage. Une philosophie qui fait école à Hollywood.

Aux Etats-Unis, le thriller se porte bien. Dans la cour des grands, Paul Verhoeven épice de soufre son **Basic Instinct**, Phil Joanou se noie dans les références hitchcockiennes dans **Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid**, la réalisatrice Lili Fini Zanuck montre dans **Rush** que les flics n'échappent pas forcément à l'enfer de la drogue... Pendant ce temps, avec très peu de dollars, des noms moins illustres se disent qu'un soupçon de sexe peut ouvrir des marchés nouveaux et rapporter des biftons. La recette a si bien réussi à **Liaison Fatale** et à **Body Double** que femmes fatales et voyeurisme fournissent un carburant idéal. Après deux **Bedroom Eyes** largement inspirés par De Palma, Roger Corman enfonce les portes ouvertes avec **Body Chemistry 1 & 2**, remakes assez (dé)culottés de **Liaison Fatale**. Aujourd'hui, Corman ne conçoit plus un thriller sans sexe. Dans le **Naked Obsession** de Dan Golden, il plonge un politicien ambitieux dans les milieux les plus glauques de Los Angeles, en compagnie d'une strip-teaseuse. Production Corman, **Final Embrace** de Oley Sassone (!) liquide Candy Vale, une vedette sexy de vidéo-clips. La soeur de la défunte et un flic mènent l'enquête. Le film prend, au passage, soin de maquiller Candy Vale et sa frangine façon Madonna. "*Like a Virgin*" annonce d'ailleurs l'affiche ! Monique Gabrielle, belle créature habituée à tomber le sous-tif dans des séries Z fantastiques, se prête au jeu de la salope, généreuse de ses charmes et poussant le mâle au meurtre. Son dernier titre de gloire : **Angel Eyes** de Gary Graver, une production Fred Olen Ray, tycoon du budget riquiqui et du

# SSE et FLINGUE





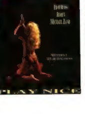
















topless quasi permanent. Dans **Intimate Obsession** de Lawrence Unger, Rachel (Jodie Fisher) ne sait que choisir : son mari, son amant ou le pognon ? *"Aveuglée par la passion, menée par le désir"* (dixit la pub), la dite Rachel envisage de liquider le mari, trop peu souvent à la maison selon elle. Rien de plus qu'une bonne vieille histoire de cocufiage...
La donzelle du **Play Nice** de Terri Treas se montre nettement plus catégorique : psychopathe, elle dégomme ses amants. La pseudo "justicière" du **Deep End** de Jordan Alan imite Theresa Russell dans **La Veuve Noire**. Vêtue d'une jupe moulante, façon Anne Parillaud dans **Nikita**, elle occit le mâle. Renversement de vapeur dans **Smooth Talker Seduction** de Tom Milo. Ce sont les femmes qui dégustent mais l'une d'elles finira par piéger le butor homicide. Vengeance perfide évidemment car tous ces petits thrillers ne militent pas en faveur du MLF. Pour leurs réalisateurs, femme égale souvent vipère ou victime. Ou strip-teaseuse, un emploi sur mesure. **Last Dance**, inspiré par la série des **Stripped to Kid** produite par Roger Corman, est le maître étalon dans le genre. De jolies personnes ondulent lascivement dans un night-club, attendant qu'un tueur dingue de passage veuille bien les délivrer des contraintes de la vie terrestre...
L'héroïne de **Sexual Response** (encore à l'état de projet) redresse le Q.I. de ce contingent de nénettes à effeuiller et zigouiller. Véritable Ménie Grégoire opérant dans une station de radio très chaude, celle-ci prend un amant sur les conseils éclairés de sa patronne. Evidemment, elle tombe sur un taré qui lui fera regretter cette escapade hors mariage. Comme dans **Liaison Fatale**, la morale est sauve. C'est Shannon Tweed, une spécialiste du genre, qui pousse l'érectomètre dans le rouge. Difficile dans le "Hollywood biz" de concevoir un thriller polisson sans la Shannon. Elle revient allumer le mâle près des chutes du Niagara, seulement habillée d'un ciré jaune, dans **Liars Edge**. Un drame de la jalousie et de la passion s'ensuit. Evidemment, toutes les initiatives amoureuses des protagonistes femelles des films susnommés sont vigoureusement condamnées par les scénaristes. Celui de **Lonely Hearts**, réalisé par Andrew Lane, met vraiment le paquet. Beverly D'Angelo interprète donc une femme de 30 ans, vivant en compagnie de grand-mère. Pour faire main basse sur l'homme de ses rêves, elle passe une petite annonce dans une gazette. Elle dégotte Eric Roberts et en tombe amoureuse. Mauvais choix car le prétendu amant idéal disparaît avec l'oseille de la belle. Qu'importe, elle s'accroche et poursuit l'indélicat de ses assiduités... Morale de **Lonely Hearts** : plus nous, les mecs, on se soustrait, plus elles, les gonzesses, nous collent... Ainsi, lascive, la créature de **Seduction** de Fred Pidgeon attend fébrilement l'étreinte du mâle. Après saillies, elle vaudrait pourtant bien s'en débarrasser ! Les petits thrillers chauds et sexistes pullulent donc sur le marché. Une boîte de production s'en est même fait une spécialité, *Axis Films*. Son catalogue inclut **Secret Games**, **Mirror Images**, **Carnal Crimes** (tous signés Gregory Hyppolite), **The Other Woman** de Jag Mundhra... Pour compléter le tout, une comédie de plage (**Beach Bunnies**) et le portrait d'une nymphomane (**The Pamela Principle**). *Axis Films* ou le prototype même du producteur dans le collimateur du Secrétariat d'Etat aux Droits de la Femme. Rien que du cinéma d'affreux machos. Rassurant pour les fêlés de la braguette béante. Heureusement, la pulpeuse Theresa Russell (qui vient de faire le trottoir dans le **Whore** de Ken Russell) se met au service d'une cause progressiste, et ce sous l'impulsion de son cinéaste de mari, Nicholas Roeg. Femme flic dans **Chicago Loop**, elle s'éprend dangereusement d'un tueur de dames. Une vraie liaison fatale pour un film qui joue l'ambiguïté et le doute. Rare au royaume des sous-tifs violemment dégrafés.

■ **Harry D'EURTY** ■

### JUDGE DREDD - BATMAN JUGEMENT A GOTHAM

de Simon Bisley, Alan Grant et John Wagner (Comics USA)

En attendant l'arrivée du second **Batman** dans les salles obscures, *Comics USA* nous offre la traduction d'un excellent album mettant en scène l'homme chauve-souris. Cette fois, il partage la vedette avec des personnages d'un univers réellement venu d'ailleurs : les trois Judge (Dredd, Anderson, Death) n'appartiennent pas au groupe *D.C.* mais à l'éditeur britannique *Fleetway*, qui s'est depuis bientôt vingt ans fait une spécialité de la bande dessinée de science-fiction, notamment grâce à son journal phare, *"2000 A.D."*.
Une distorsion d'espace-temps va donc rendre possible la rencontre de deux personnalités très différentes. Après le premier contact musclé et des affrontements violents viendra la collaboration des deux super-héros contre l'ennemi commun. La trame de l'histoire n'est qu'un prétexte. Ce qui motive l'intérêt, c'est avant tout le talent très personnel du dessinateur-peintre Simon Bisley. Déjà remarqué avec son agréable héroïc-fantasy **Slaine le Dieu Cornu**, ce jeune auteur britannique s'est rapidement imposé au public américain.
Pour preuve, son **Lobo**, récemment traduit chez le même éditeur, est vite devenu une mini-série culte aux Etats-Unis, et cela en dépit d'un graphisme plutôt rapide. **Jugement à Gotham** pourra par contre plaire aux plus exigeants. On y retrouve l'affection de l'auteur pour l'excès, la caricature et les couleurs somptueuses. Bisley parvient à concilier une parfaite maîtrise d'exécution technique avec une liberté d'expression personnelle. L'impact visuel de ses dessins est indiscutable, et toute adaptation de ce livre à l'écran serait inutile et condamnée à l'échec. Une bonne occasion donc de retrouver Batman, sans Michael Keaton ni Jack Nicholson, sur son véritable support. Alan Grant et John Wagner, Anglais de souche, ont élaboré le scénario. Ils ont dans le passé largement contribué à la popularité des personnages. Ces professionnels confirmés, qui ont rarement donné l'impression de s'ennuyer, ont livré une histoire sans temps mort, riche en dialogues méchants et en reparties abruptes. En Angleterre aussi on a des idées et du talent, et il est amusant de noter que quelques unes des meilleures séries paraissant aux Etats-Unis sont l'œuvre d'auteurs britanniques. Si vous êtes nombreux à apprécier cet album, vous aurez peut-être la chance de lire en français une autre jolie rencontre de Batman, avec un Predator cette fois.

■ Jean-Philippe RENOUX ■

## CINOQUE !



■ *Terminator joue les guest-stars dans THE NUTTY NUT* ■



■ *Traci Lords, la boniche française de THE NUTTY NUT* ■

Grand admirateur des Marx Brothers et des Trois Stooges (trio poids lourd dont les ricains raffolent), le scénariste Scott Spiegel (**La Relève**) vient de tourner une comédie cartoonesque bien à l'américaine, **The Nutty Nut**. Des jumeaux, séparés à la naissance, grandissent dans des milieux radicalement opposés. L'un connaît comme seul horizon les murs d'un asile d'aliénés. Naturellement dingue, traumatisé, il peut adopter jusqu'à quinze personnalités différentes. Pour guérir le timbré, le directeur de l'hosto imagine un plan malin : confronter le fou à son frère. Fils d'une famille bourgeoise, ce dernier est un businessman avide, pingre, salaud, trompant sa femme en compagnie de sa boniche française (Traci Lords)...
Réalisé par Adam Rifkin, 24 ans, produit par Sam Raimi et Bruce Campbell, **The Nutty Nut** aligne des gags à la **Y-a-t-il un Pilote dans l'Avion ?**. Entre deux têtes qui explosent et des corps qui se déforment à loisir (effets spéciaux de l'atelier *KNB*), un faux Terminator, un faux monstre de Frankenstein et une fausse Marilyn Monroe viennent participer à la pagaille ambiante. Vraiment très fun.

## J.F.K. : LES SEQUELLES

Incroyable. Le retentissement du film d'Oliver Stone est tel que tous les producteurs américains se jettent sur le cadavre du défunt Président pour en tirer quelques dollars. John Kennedy, c'est vraiment rentable. Le réalisateur Larry Peerce précède la meute avec un téléfilm romancé narrant les beaux moments de l'existence de sa veuve, future épouse de l'armateur Aristote Onasis. Succédant à Jacqueline Bisset (**L'Empire du Grec**), la comédienne Roma Downey est Jackie Kennedy. Tandis que Oliver Stone bouclait le montage de son **JFK**, l'Anglais John MacKenzie tournait **Ruby**, touchant "l'affaire" par l'intermédiaire de Jack Ruby, liquidateur de Lee Harvey Oswald, le prétendu assassin du Président. John Mac Kenzie développe la thèse selon laquelle ce sont les anti-castristes et la Mafia qui auraient ordonné l'attentat de Dallas. Avec Danny Aiello et Sherilyn Fenn dans le rôle de la strip-teaseuse Candy Cane, la maîtresse du rôle titre. Parallèlement à John MacKenzie, l'Australien Graeme Clifford finissait **Ruby Cairo** basé sur les mêmes faits. Avec Andie MacDowell et Liam Neeson dans les rôles stratégiques.
Nettement moins coûteux, les documentaires envahissent actuellement le marché. Haut de gamme, très documenté et illustrant point par point le film d'Oliver Stone, **The JFK Assassination : The Jim Garrison Tapes** est monté comme un reportage télé, alternant témoignages et archives. Ce film bénéficie du soutien inconditionnel du procureur Jim Garrison, lequel apparaît régulièrement pour commenter l'investigation. Dans le genre, un autre producteur propose **Who didn't Kill JFK ?**. Traduisez par "Qui n'a pas tué Kennedy ?". Cela en fait du monde. Le film examine surtout les incohérences du rapport Warren. La même boîte, *ICE Pictures*, met sur le marché un autre documentaire **The Life and Times of John F. Kennedy** narré par le comédien Cliff Robertson. Après une rapide enquête, il s'avère que ce Kennedy-là date du début des années 70 ! *ICE* toujours triple la mise et met toutes les chances de son côté avec **The Many Faces of Lee Harvey Oswald**, portrait détaillé d'un type qui n'a pas tué le Président. Oliver Stone a convaincu tout le monde. On trouve même un petit **JFK** en docu chez *Troma*, la firme ringue des **Toxic Avenger** !
Pour ceux qui veulent chercher très loin les assassins et leurs fâcheux agissements futurs, **The Second Gun** porte sur l'assassinat de Robert F. Kennedy, frère de John. Plus profond encore, *Quest Entertainment* claironne le tournage d'un film sur le meurtre en 1968 de Ted Kennedy, un autre membre du Clan. Décidément, Kennedy fait plus fort que Freddy et Jason !

■ *Sherilyn Fenn dans RUBY* ■

# OUVREZ-LA !

## kubrick vs. van damme

Je tiens réellement à te dire, à toi, *Impact*, que tu es un magazine fabuleux (je préfère m'arrêter là, sinon je ne saurais plus me contrôler tant tu es parfait). Je vais quand même, et je sais que tu me le permettras, te faire quelques remarques. D'abord, j'aimerais que vous vous mettiez d'accord sur **J.F.K.**. Est-ce un simple épisode des **Envahisseurs** (*Impact* 37) ou une superbe morale destinée aux générations futures (*Mad Movies* 76) ? Pareil pour **Les Nerfs à Vif**. D'une page à l'autre, le film passe de "*grand guignol au délire cartoonesque*" (Guignebert) à "*un film dur et vénéneux riche en personnages forts et humains*" (Toullec). Que penser ? J'avoue aussi être un peu déçu que tu n'aies pas parlé d'**Orange Mécanique**. Pour finir, j'aimerais que tu ne nous pondes plus des pages et des pages sur Van Damme, comme à la sortie de **Double Impact**. J'espère aussi que tu regrettes d'avoir écrit que ce film est bien (au secours !). Franchement, je crois que Van Damme est un très mauvais acteur qui a un peu trop la grosse tête et qui "se la joue" énormément. Mais bon, si tu juges qu'il est plus intéressant de parler du dernier Van Damme que d'**Orange Mécanique**, tu en as le droit. Après tout, chacun ses goûts.

**Sébastien Fabioux**

*Ce n'est pas tant une question de goût que de place. Evidemment, entre Van Damme et **Orange Mécanique**, nous avons fait notre choix. Mais Impact est une revue d'actualité, et à savoir, en ce moment, Van Damme fait plus l'actualité que Kubrick. Dommage ou pas, c'est comme ça ! Nous ne partageons pas, ou pas encore, ton avis tranché sur Van Damme et attendons de pied ferme **Universal Soldier** pour savoir si, oui ou non, l'acteur peut évoluer dans le bon sens. Quant à **J.F.K.** et **Les Nerfs à Vif**, Guignebert pense qu'il a entièrement raison, et Toullec aussi. "Que penser", comme tu le demandes ? Que chacun campe sur ses positions, et qu'il te faut maintenant trouver la tienne !*

■ *"Alors comme ça j'ai rien fait de valable ?!"* ■

## et ça vous plaît, ça ?!

Je viens d'acheter *Impact* 37 pour savoir ce que vous pensiez du **Dernier Samaritain**. Je suis allé voir le film de Tony Scott car je ne connaissais de Bruce Willis que la série ***Clair de Lune***. J'avais parié que **Le Dernier Samaritain** vous plairait à 100 %, et je ne me suis pas trompé. Pourtant, le film peut se résumer à peu de chose. Un détective rondouillard et ventripotent grille des cigarettes, lâche des mots orduriers et rote à tout va. C'est tout juste si on ne l'entend pas péter ! Le tout à travers un brouillard optique. Et vous appelez ça un polar, un film noir ? Revoyez plutôt les films qui se faisaient dans les années 40, 50 et 60 ! Parmi le peu de personnes qu'il y avait dans la salle, quelques unes sont sorties avant la fin. Je suis resté jusqu'au bout pour voir comment ce navet cradingue se terminait. Franchement, si c'est avec ça que Bruce Willis espère être connu en France... Bien sûr, c'est un acteur de grand talent, mais rien de valable ne lui a été proposé. Ce n'est pas en le cernant de vulgarité qu'on peut faire éclater le talent d'un acteur.

**Gilbert Gayou**

*On est très content d'apprendre que Bruce Willis n'a rien fait de valable : tout juste des petits films d'action merdiques (**Piège de Cristal**, **58 Minutes pour Vivre**), des comédies pas drôles du tout (**Boire et Déboires**, **Meurtre à Hollywood**), des seconds rôles débiles (**Billy Bathgate**, **Pensées Mortelles**)... On aime beaucoup **Le Dernier Samaritain** parce que dans le genre, en pleine déconfiture, Tony Scott, Bruce Willis et Damon Wayans ne s'en tirent pas trop mal. En plus, on aime bien la vulgarité quand elle est avouée. Et vulgarité avouée est à moitié pardonnée.*

L'ANGE DES TÉNÈBRES

# BATMAN le retour

La chauve-souris humanoïde de Gotham City remet ça. Deux ans après la batmania, Tim Burton, toujours assisté de Michaël Keaton dans le costume du justicier, garde la tête froide. Pas question de verser dans la séquelle facile d'un film déjà largement décrié.
Avec *Batman le Retour*, Tim Burton réalise le *Batman* de ses rêves, celui qu'il aurait dû tourner deux ans auparavant...







*Le Pingouin, nabot cruel interprété par le nabot génial Danny De Vito*

**B**atman premier du nom, une sacrée déception, une production ambitieuse, enflée, le film du "too much". Mais la montagne accouche d'une souris, d'une entreprise dont toutes les qualités restent au niveau des intentions. Difficile de croire que son réalisateur en soit le seul coupable. Tim Burton plaide innocent. Il a des circonstances atténuantes : les pressions financières, les pressions artistiques, les pressions de producteurs exécutifs veillant à que ce **Batman**-là, sombre et violent à l'origine, soit aux normes des familles américaines. Bel oiseau de nuit, justicier psychotique dans les bandes dessinées de Frank Miller, Batman évite de justesse le naufrage dans le parc des super-héros sevrés au pop-corn, irrigués au *Coca-Cola*. Vraiment de justesse. Encore un tout petit peu de complaisance commerciale, de démagogie et la silhouette du vigilante de Gotham City s'évaporait définitivement dans les émanations des cheminées hollywoodiennes.

Fort d'un succès prévisible, parfaitement managé par un modèle de campagne de marketing, Tim Burton a aujourd'hui les mains libres. Que ses producteurs lui refusent une totale autonomie et le cinéaste de **Beetlejuice** se barre pour abandonner son poste à un faiseur de faible envergure. Tim Burton signe le contrat le liant à **Batman le Retour** à condition qu'il puisse réaliser le film dont il rêvait deux ans auparavant. *"De tous les films que j'ai faits,* ***Batman*** *est celui que j'aime le moins. Bien sûr, certains aspects me satisfont encore. Mais, parce qu'il s'agit d'un gros budget, ma première expérience dans ce domaine, je n'ai pu concrétiser qu'une partie de ma conception du mythe. Aucun contrat ne m'obligeait à tourner* ***Batman le Retour****. Je l'ai fait pour moi-même. J'y ai intégré des idées personnelles. J'ai tourné le premier* ***Batman*** *à cause de certains aspects de son histoire, des points que je n'ai pas vraiment pu traiter. Aujourd'hui, je peux les exploiter. Plutôt que d'aborder* ***Batman le Retour*** *comme un difficile devoir de vacances, j'ai essayé d'y trouver quelque chose d'original. Puis, j'ai senti venir les idées, les images, les personnages, et surtout la manière dont je pourrais rendre tout cela plus dingue, plus incroyable, en bref meilleur"*. Dans sa quête d'un **Batman le Retour** différent, plus conforme à son univers, Tim Burton abandonne le très envahissant Joker, un redoutable voleur de vedette, au profit d'un autre méchant, extrait de la bande dessinée. L'énigmatique Sphinx ? Non, le petit et perfide Pingouin, arraché à un morceau de banquise situé en Enfer.

Evidemment, le motus bouche cousue imposé par *Warner Bros* interdit aux informations de se répandre dès les premiers tours de manivelle. Le tournage de **Batman le Retour** se déroule ainsi dans le secret le plus absolu aux studios de Shepperton, à Londres, dans les décors toujours intacts de Gotham City. La prudence tourne carrément à la paranoïa chez Danny De Vito. Le Tom Pouce quinquagénaire d'Hollywood vise en effet à un choc à la Jack Nicholson sous le rimel du Joker. Son Pingouin doit créer la surprise. Ainsi, sur le plateau, Danny De Vito fait vider deux étrangers. De plus, une voiture aux vitres teintées le trimbale de sa loge jusqu'aux portes du studio ! Autant le Joker de Nicholson inspire la folie colorée, le délire graphique, autant le Pingouin vu par Danny De Vito joue le malsain, la méchanceté immédiate. Pas possible de rire, ou même de sourire, au vu de ce nabot aux dents pourries, au teint de pestiféré. Le Pingouin flanque vraiment les pétoches. Ce méchant-là ne doit pas se contenter d'amuser la galerie comme le pitre Nicholson. *"Dans* ***Batman le Retour****, vous trouverez un Danny De Vito que vous n'avez jamais vu auparavant. Je l'apprécie beaucoup à la fois en tant que metteur en scène et en tant qu'homme. Danny est vraiment un type très intègre. Il possède de plus l'un des sens de l'humour les plus tordus que je connaisse. Dans* ***Batman le Retour****, Danny De Vito constitue vraiment l'un de mes alliés les plus précieux"* explique Tim Burton. Le maquillage du Pingouin sort des ateliers de Stan Winston dont le palmarès inclut **Predator**, **Terminator 2**



■ *Michelle Pfeiffer enfile la tenue très "bondage" de Catwoman* ■

et... **Edward aux Mains d'Argent** Les compères John Vulich et Everett Burrell, croqueurs de morts pour le remake de **La Nuit des Morts-Vivants**, lui prêtent main forte. Une séquence totalement burlesque met d'ailleurs en scène un effet spécial "mongolfière" le Pingouin gonfle, gonfle, comme bouffi d'hydrogène, jusqu'à décoller du sol !

Autre personnage nouveau de cette séquelle attendue Catwoman, l'alter-ego féminin de Batman. Une vraie chatte sur un toit brûlant. Au départ, Tim Burton porte son choix sur Annette Benning, "*une comédienne réellement excitante*" La très récente Madame Warren Beatty se désiste néanmoins peu avant le tournage et présente un certificat médical en guise de billet d'excuse à la production elle attend un bébé de son compagnon. Malédiction. Après Sean Young se cassant une jambe à quelques jours du tournage de l'original, c'est Annette Benning qui se retrouve en cloque pour la suite ! Les postulantes au cuir noir de Catwoman ne manquent pas, y compris Sean Young débarquant comme une furie dans le bureau du cinéaste et le contraignant à se cacher dans les toilettes. C'est finalement Michelle Pfeiffer qui rentre dans la très moulante combinaison de la féline Un choc visuel et la matérialisation miraculeuse d'une figure risquée Cette Catwoman n'a finalement rien en commun avec le personnage très souris de cabaret ou de cirque de la série télé. La Catwoman 1992, sanglée dans un cuir intégral, lézardé de coutures évoquant des balafres mal soignées, miaule, minaude lascivement. Les ligues de vertu américaines devraient se déchaîner contre cette créature authentiquement sexuelle, allumeuse, provocante. Un authentique rêve de cuir brillant comme ses accoutrements pour adeptes du bondage La hardeuse Zara Whites, vedette d'un certain **Rêve de Cuir**, peut aller se rhabiller et raccrocher ses outils de travail. Annoncé à une époque par des rumeurs venant de nulle part, le Robin incarné par un acteur black ne sera pas au générique de **Batman le Retour** Tim Burton affirme même tout ignorer de ce personnage un rien infantile et sujet à des sous-entendus graveleux concernant sa véritable liaison avec Bruce Wayne, alias Batman.

Changement notable au générique de **Batman le Retour** par rapport à l'original les scénaristes. Exit Sam Hamm, restaurateur trop respectueux du mythe Les nouveaux sont d'un tout autre calibre. Si Wesley Strick puise son inspiration dans les classiques hollywoodiens et récupère à son avantage les vieilles recettes (voir ses scripts pour **Les Nerfs à Vif** et **Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid**), Daniel Waters jubile généralement à dynamiter les institutions, à trouver de l'humour là où généralement les scénaristes évite de dérouiller les zygomatiques de leurs contemporains Pour avoir versé des hectolitres de nitroglycérine sur les idéaux de l'adolescence américaine dans l'agressif et décapant **Fatal Games** avec Winona Ryder et Christian Slater, pour avoir bien remué la pulpe aux grosses productions hollywoodiennes dans l'intentionnellement stupide **Hudson Hawk** avec Bruce Willis, pour avoir écrit la détective-story la plus "café théâtre" du cinéma yankee avec **Les Aventures de Ford Fairlaine**. Daniel Waters appartient à cette race de scénaristes iconoclastes, pas très vertueux, toujours prompts à déboulonner les statues trop bien scellées. De plus, son sens de l'humour incisif, parfois même teigneux, en fait l'homme de la situation, le support idéal aux débordements du Pingouin et de Catwoman.

Batman alors ? Michael Keaton demeure dans la cuirasse du justicier masqué. Hier décrié par les fans en délire, il est aujourd'hui accepté. Transparent face à un Jack Nicholson survolté, son personnage subit de légères modifications Il sera plus triste, pathétique, marqué par le destin, Un vigilante sans enthousiasme. fidèle à l'idée que Tim Burton s'en faisait avant de céder du terrain à ses producteurs en 1990. **Batman 1992** revient au concept initial du réalisateur de **Edward aux Mains d'Argent** Nanti d'un budget colossal de 60 millions de dollars (en dépassement pour raison de délais non tenus), Tim Burton s'offre donc le **Batman** qui aurait dû être le sien voici deux ans maintenant Quelques images et une bande-annonce de deux minutes trente, redorent les armoiries bien ternies du héros Cette séquelle doit surpasser et surpassera sans doute de loin l'original D'ailleurs, Tim Burton ne prononce pas le mot "séquelle", il ne parle que de projet original. Cela fait déjà toute la différence. En cas de réussite, c'est l'original qui sera même considéré comme son involontaire séquelle.

■ Marc TOULLEC ■



CHAUD DEVANT !

# BASIC INSTINCT

**Précédé d'une réputation sulfureuse, *Basic Instinct* fera l'ouverture du prochain Festival de Cannes. Un flic surnommé "le flingueur", une écrivain bisexuelle, une garçonne voyeuse et une psychiatre louche mènent la valse devant la caméra sans tain du réalisateur de *RoboCop*.**



■ *Sharon Stone & Michael Douglas* ■

En taillant un beau costard au film de Paul Verhoeven, les divers ligues moralistes américaines lui ont assuré la meilleure promotion qui soit. Quand l'Amérique propage une rumeur selon laquelle un film est violent, dérangeant, malsain, anti-lesbienne, j'en passe et des pires, la France écarquille généralement les yeux, croise les jambes dans le silence et tire une langue baveuse, prouvant que l'attrait du sensationnel n'est pas et ne sera jamais une légende. Après le choc de **RoboCop** et la lourde éclate de **Total Recall**, Paul Verhoeven avait-il donc disjoncté au point de provoquer cette levée massive de boucliers ? Gagné ! Et ce dès la première scène. Lisez plutôt. Sur le lit d'une chambre spacieuse, luxueuse, une blonde, nue, de dos, chevauche un homme heureux. Elle lui attache les mains aux barreaux du lit avec un foulard, l'amène à l'orgasme, extrait un pic à glace de sous les draps, et frappe, hystérique, dans le cou, l'oreille, la poitrine. Le sang gicle abondamment et colore des draps déjà souillés par le foutre... Aaaarghhh, le ton est donné et **Basic Instinct**, comme les thrillers de De Palma, peut se dérouler sur deux niveaux. L'un étincelant, lisse, nickel, l'autre sombre, rugueux, sale.

Premier niveau : l'Inspecteur Curran (Michael Douglas), enquêtant sur l'assassinat de l'ex-rock star, rencontre Catherine Tramell (Sharon Stone), une écrivain qui couchait avec la victime, s'en amourache presque immédiatement, et joue au jeu du chat et de la souris avec elle tout en étant persuadé de sa culpabilité. Curran voit régulièrement Beth Garner, psychiatre des services de police, à domicile et en consultation. Catherine, elle, vit plus ou moins avec une amie, Roxy. Catherine, son amie Roxy et le Dr Beth Garner sont pour des raisons diverses toutes soupçonnées à un moment ou à un autre du meurtre initial. Voilà du script classique-sinistre comme en écrivent à la pelle des scénaristes à l'imagination rétrécie.

Deuxième niveau : le passé de Curran est ponctué d'erreurs regrettables (le nez plein de cocaïne, l'agent fait feu sur des civils : deux morts). Curran passe des bras de Beth à ceux de Catherine. Les romans de Catherine détaillent à la ligne près la façon dont le meurtre a eu lieu (foulard, pic à glace). Catherine a hérité de 100 millions de dollars suite à la mort dite accidentelle de ses parents. Elle ne porte jamais de culotte, revendique une sexualité libre, et son amie Roxy participe parfois aux ébats amoureux. Quant à Beth Garner, elle ne dit pas tout ce qu'elle sait. Voilà du script où sexe et mort ont l'air de faire bon ménage, dont l'Amérique puritaine se sert régulièrement pour alimenter son bûcher.

On comprend déjà mieux, avec ce deuxième niveau, ce contraste entre la brillance indissociable des nantis bourgeois et la salacité contenue en chacun d'eux, ce qui a ému quelque part Paul Verhoeven. Car **Basic Instinct** accumule les faits comme autant de révélations sur la nature même des protagonistes, porte un regard mûr et direct sur cet "instinct basique" du titre. "Basique" : un terme à la mode, galvaudé, à la fois péjoratif et valorisant. Verhoeven a trouvé l'alibi parfait pour livrer le film le plus basique qui soit, le plus primaire : scène de séduction rythmée par le tempo house music d'une boîte de nuit branchée, désir sexuel assouvi à l'arraché, violemment, envie homicide pointant au beau milieu d'une poursuite de voitures à l'issue mortelle. Point de fine psychologie, Verhoeven ne filme rien d'autre qu'une histoire de cul, de meurtre, et d'argent, comme un écrivain livrerait le dixième titre d'une mauvaise collection de romans de gare. Verhoeven injecte assez de venin dans les ébats physiques pour les transformer en défis cérébraux : il ose exposer ses acteurs nus, livrés à une caméra qui n'efface pas forcément les défauts du corps ; il ose montrer ce qui se passe sous les jupes des dames ; il ose défier la morale.

On le sait, le thriller est un genre malade. Mais il y a encore plus malade que le genre. C'est Paul Verhoeven. Et Hollywood n'est pas prêt de le guérir.

■ Joe DORN ■

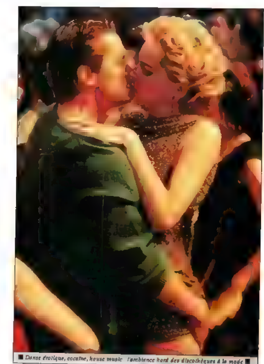
■ Sharon [illegible] porte pas de culotte ■

UGC présente Michael Douglas & Sharon Stone dans une production Carolco/ Le Studio Canal + BASIC INSTNCT (USA 1992) avec George Dzundza - Jeanne Tripplehorn · Denis Arndt · Leilani Sarelle · Dorothy Malone photographie de Jan De Bont musique de Jerry Goldsmith scénario de Joe Eszterhas produit par Alan Marshall réalisé par Paul Verhoeven

8 mai 1992 2 h 05

# I sang chaud

**Depuis son départ des Pays-Bas, Paul Verhoeven a mis un bémol à son intérêt pour les choses du sexe. Mais d'année en année, la frustration l'envahit, la pression monte, et se libère sauvagement aujourd'hui dans *Basic Instinct*, le film le plus audacieux que l'Amérique ait produit depuis des lustres.**



Danse érotique, cocaïne, house music : l'ambiance hard des discothèques à la mode

"M*ichael Douglas et moi-même sommes les Fred Astaire et Ginger Rogers des années 90*" plaisante Sharon Stone. "*Oui, à l'horizontale*" surenchérit Paul Verhoeven, le sourire large. De la chorégraphie, il y en a dans le film, mais une chorégraphie au coin de l'oreiller entre des draps de soie. "*Je n'avais jamais tourné de scène d'amour et j'étais très crispée, mais Michael Douglas a été formidable. Il a chorégraphié la séquence et en a fait une sorte de danse. Nous avons répété les mouvements à plusieurs reprises. Lorsque nous avons enfin tourné, cela m'a rappelé un rodéo mais d'un genre différent de ceux auxquels j'ai assisté dans mon Oklahoma natal. Finalement, tout s'est bien passé. Il s'est même produit un heureux accident : lors de la première prise, mon soutien-gorge s'est dégrafé, ce qui a donné une intensité accrue à la scène*" ajoute la rivale brune de Sharon Stone, Jeanne Tripplehorn. Tous les propos convergent dans le même sens. **Basic Instinct** est un film sacrément chaud, tout à fait impudique pour une production américaine, mais un film qui sait traiter le sexe avec à la fois audace et esthétisme, sans que le spectateur puisse remarquer que le héros garde son slip, ou qu'un linge le sépare de sa partenaire. "*Les scènes érotiques marchent à l'écran parce nous les avons tournées avec une grande spontanéité. Nous les avons jouées avec toute l'émotion et l'intensité nécessaires. Il faut aussi dire que Michael Douglas s'est montré très gentil, très pro. Dans une scène, il devait me mordre la nuque. Je lui ai dit d'y aller franchement. Il m'a répondu qu'il me mordait déjà depuis sept prises. J'étais tellement dans le coup que je ne sentais rien. Le lendemain les maquilleuses ont dû faire disparaître des bleus sur mon cou*" explique Jeanne Tripplehorn. Pas de chiqué ? Non. **Basic Instinct** n'amènera pas le spectateur à se poser les mêmes questions indélicates provoquées par **L'Amant**. Michael Douglas n'a pas culbuté Sharon Stone et Jeanne Tripplehorn.

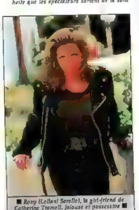
"*Michael Douglas possède une aura sexuelle très puissante. Il est aussi une grande vedette. Il se montre coo , extrêmement protecteur. Pour les séquences érotiques intimidantes, il me décontractait en racontant des histoires drôles. Dès que la scène était bouclée, il m'enveloppait dans une robe de chambre*" Malgré ces affirmations, Sharon Stone hésite longtemps avant de s'engager dans le lit de Michael Douglas. Avant elle, nombre de comédiennes ont refusé le rôle de Catherine Tramell ! Et le souvenir des rapports passés avec Paul Verhoeven ne la pousse pas à l'enthousiasme. "*On m'a suggéré Sharon. Je me suis dit "Bonne idée, Catherine Tramell, c'est Sharon sans les meurtres" Sur le plateau de* **Total Recall**, *nous entretenions une étrange relation haine/amour. Discuter avec elle équivaut en quelque sorte à marcher sur des oeufs*" Prudent, Paul Verhoeven.

Sharon Stone, quant à elle, prévient le réalisateur hollandais. "*Il faut que les séquences de sexe soient réalistes. Je ne veux pas qu'on asperge le corps des comédiens avec des bombes d'eau d'Evian, que tu tournes des plans serrés des détails de l'anatomie, que tu utilises des éclairages bleus tamisés*"

Forte en gueule, la blonde ravageuse Sharon Stone ne tient simplement pas à ce que **Basic Instinct** ressemble à **9 Semaines et Demie** ou **Liaison Fatale**, deux exemplaires types de l'érotisme made in Hollywood. Ne connaissant guère la filmographie européenne de Paul Verhoeven, elle se méfie simplement de l'hypocrisie très en vogue dans la production américaine. *"Psychologiquement, les séquences érotiques ont été difficiles. Il n'est pas plaisant de demander aux acteurs de se déshabiller sur un plateau, même devant une équipe réduite de six ou sept personnes. Vous dites "Maintenant, mettez-vous l'un sur l'autre. Bougez, bougez ! Ok, sors la langue. Tu peux la lécher ? Vas-y un peu plus sur les seins, sur les tétons". Ce genre de situation embarrasserait n'importe qui. Je crois que Michael Douglas s'y connaît en femmes. Il n'en a pas peur. Certains comédiens les craignent et leurs scènes de sexe paraissent stupides. Il semble que tout ce qui se déroulait dans le script de **Basic Instinct** se reflétait à un certain degré sur le plateau. Le film est très tendu et j'en avais une vision extrêmement précise. Chaque fois que quelqu'un en déviait, je m'énervais"*

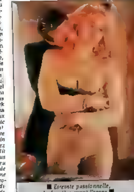
*"Je fais de la violence ici, à Hollywood, car je ne peux guère miser sur le sexe"* gémissait le cinéaste batave à l'époque de **RoboCop** et de **Total Recall**. Aujourd'hui, il allie les composantes de son œuvre hollandaise : une sexualité très libre et une violence explosive, soudaine et saisissante. La violence ne pose pas vraiment de problème, la libido de Catherine Tramell si. Pendant le tournage, à San Francisco, les gays manifestent. *"Les yuppies sont-ils les seuls à pouvoir incarner les méchants ? Les minorités n'ont-elles donc pas le droit de posséder des personnalités aux comportements sociaux différents ? Je ne comprends pas ce type de raisonnement. De surcroît Paul Verhoeven présente la relation lesbienne entre Catherine et Roxy comme la plus pure, la plus noble de **Basic Instinct**. Il s'agit là de la seule vraie histoire d'amour du film car toutes les autres s'avèrent plutôt sordides"* plaide Michael Douglas en faveur de son réalisateur. *"Je ne crois pas qu'il faille s'obnubiler sur les thèmes de l'homosexualité ou de la bisexualité. Les orientations sexuelles des différents personnages font partie du développement normal de l'intrigue. Je souhaite que les spectateurs sortent de la salle avec la conviction que tout choix sexuel, quel qu'il soit, est naturel"*. Parfaitement tolérant, Paul Verhoeven se heurte néanmoins à ceux-là même qu'il tente de défendre. Mais, les homosexuels et les lesbiennes ne sont pas les seuls à faire bruyamment entendre leur voix. La très chaude scène d'amour où Michael Douglas sodomise sauvagement Jeanne Tripplehorn sort une ligue anti-viol de sa réserve. *"Mais il n'est pas question de résistance de sa part à elle. La violence lui tourne la tête, elle est réellement excitée"* affirme le coupable du délit, Michael Douglas. *"C'est ainsi que mon personnage veut être"* corrobore Jeanne Tripplehorn, adepte de l'amour vache.


■ *Première rencontre entre le flic et la suspecte*
*Un plan limpide, digne des meilleurs Hitchcock* ■


■ *Roxy (Leilani Sarelle), la girl-friend de Catherine Tramell, jalouse et possessive* ■

Culs bénis, les Américains n'en finissent pas de reprocher à Paul Verhoeven son prétendu racisme sexuel, son manque constant de pudeur et ses options morales allant à l'encontre des bonnes mœurs. Evidemment, la censure se manifeste et demande des coupes, notamment le plan inouï dans lequel Sharon Stone décroise les jambes, face à une demi-douzaine d'hommes médusés, pour bien montrer qu'elle ne porte pas de sous-vêtements. L'instant, hautement bandulatoire, reste présent dans la version européenne de **Basic Instinct**. *"J'ai effectué des coupes qui me permettent encore de défendre le film, mais c'est vraiment limite"* regrette Paul Verhoeven allègrement soutenu par Michael Douglas, pourtant si prude, si bêtement candide dans le déplorable **Une Lueur dans la Nuit**. Désormais, la progéniture de Kirk Douglas s'impose en chantre d'un cinéma hollywood délivré de tous les codes moraux destinés à ménager le public familial. *"**Basic Instinct** est un bon film, sexy et violent. C'est un film qu'il fallait faire. Tout s'avère trop restrictif de nos jours. On vit au sein de la génération du NON. Vous ne pouvez rien faire, rien manger même. Il est interdit de fumer, de boire un petit verre. Vous devez vous abstenir. J'aime les films un peu dangereux. Je suis très fier des choix de **Basic Instinct**. Je sais que nous vivons une époque avide de héros purs et sans reproches, mais ce qui m'attire, chez les individus, ce sont justement leurs ambiguïtés, leurs zones d'ombre. Il existe en chacun de nous des éléments de violence et de sexualité que la vie en société nous apprend à sublimer. **Basic Instinct** montre comment à certains moments, nous pouvons être entraînés dans une conduite destructrice ou au contraire amenés à nous racheter"*. Mais, de rachat il n'en est pas question dans le film de Paul Verhoeven. De moralisme encore moins. *"En comparaison, **Liaison Fatale** c'est vraiment **Les 101 Dalmatiens**"* commentait l'un des premiers spectateurs américains de **Basic Instinct**. Affirmatif.

■ **Cyrille GIRAUD** ■


■ *Etreinte passionnelle, la dernière avant l'orage* ■



TANDEM FAMILIAL

# ARRÊTE OU MA MÈRE VA TIRER !

**D'abord, rassurez-vous, le film vaut mieux que le titre. Et quand Sylvester Stallone, flic de son état, est contraint d'enquêter avec un partenaire extravagant, sa môman, les visages se décrispent et affichent un joli sourire. La mère-poule arrivera-t-elle à remettre un peu d'ordre dans la vie professionnelle et affective de son petit poussin, c'est la drôle de question...**



■ *Un petit déjeuner léger* ■

Il y a parfois des associations de noms qui vous foutent une de ces trouilles, c'est incroyable. D'un côté, Ivan Reitman. Profession réalisateur, producteur et carburant principal de nombreuses machines à fric hollywoodiennes. A son actif : **Arrête de Ramer, t'es sur le Sable, SOS Fantômes 1 et 2, Jumeaux, Un Flic à la Maternelle** (rien que des nullités, souvent de premier choix). De l'autre Roger Spottiswoode. Profession : oscille entre le réalisateur convenable et le movie maker infréquentable. A son actif : **Le Monstre du Train, Underfire** (un bon film, donc une erreur de parcours), **Turner & Hooch, Air America** (une filmo genre sandwichs variés)... Au centre, Sylvester Stallone, un auteur-acteur-réalisateur à la recherche de lui-même et d'une place dans l'industrie cinématographique. Une réunion de talents divers et discutables qui débouche donc sur ce **Arrête ou ma Mère va Tirer !** produit par Ivan Reitman, réalisé par Roger Spottiswoode, interprété par Sylvester Stallone. Le générique blesse, le titre achève. Kesaco ?

On ne va pas manquer de comparer le recentrage vers la comédie de Stallone avec celui de Schwarzenegger. Dans les faits, il y a du vrai. Dans le fond, par contre, la démarche semble toute autre. Avec **Jumeaux** et **Un Flic à la Maternelle**, Schwarzenegger a surtout voulu, via des rôles "light", balayer l'image de culturiste autrichien à la conquête d'Hollywood qui lui collait à la peau. Pari gagné, aujourd'hui, Arnold se contente de gérer sa première place sur le podium de la popularité. Voir **Terminator 2**. Depuis **Haute Sécurité**, Stallone cherche par contre à interpréter des personnages sans avoir à tomber le tee-shirt ni à bander les muscles. **Rocky 5** et **Oscar** version US ont ramené au devant de la scène un Stallone à visage humain, un Stallone bon acteur, un Stallone s'intégrant en douceur dans le film. **Arrête ou ma Mère va Tirer !**, malgré son concept extraterrestre, n'a donc rien d'une opération bassement mercantile où Stallone accepterait de brandir un flingue en couche-culotte uniquement pour retourner sa veste, s'auto-parodier et faire parler de lui. Et si vous pensez que j'exagère, pour la couche-culotte, vous allez être surpris !

**Arrête ou ma Mère va Tirer !** s'inscrit en bas de la longue liste des buddy movies. Blanc/Noir (**L'Arme Fatale**), Américain/Japonais (**Black Rain**), humain/chien (**Turner & Hooch**), terrien/extraterrestre (**Hidden**, **Futur Immédiat**). Et mère/fils dans **Arrête ou ma Mère va Tirer !** Le fils, c'est Joe Bomowski (Sly), 35 ans, bon flic, célibataire endurci. La mère, c'est Tutti (Estelle Getty), la soixantaine, 1 m 45, adoratrice des survêtements multicolores, toujours un album de famille sous le bras, un chien-chien sous l'autre, une pêche d'enfer et un goût prononcé pour mettre son nez dans les affaires de son fiston. En un mot, un cauchemar ! La maman du titre, soucieuse comme toute bonne mère de la santé du petit, débarque momentanément dans la vie de Joe pour y mettre un peu d'ordre : chaussettes sales, aspirateur, petits déjeuners gargantuesques... Et Stallone de jouer les grands fils conciliants en attendant que la tornade blanche lui lâche les baskets. Manque de bol, Tutti est le témoin direct d'un meurtre : celui d'un revendeur d'arme à qui elle essayait d'acheter un mini-uzzi en remplacement du P 38 de Joe, légèrement ravagé par le liquide vaisselle (euh oui, quand Tutti nettoie, elle nettoie tout !). Par la force des choses, Joe et Tutti Bomowski se retrouvent donc liés, pour le pire d'abord, pour le meilleur ensuite, dans cette enquête peu banale.

Il serait de bon ton de pilonner sec le dernier Stallone, et beaucoup ne vont pas manquer de le faire, c'est dommage. Car sur l'échelle de valeur des films de producteur, **Arrête ou ma Mère va Tirer !** se situe plutôt dans le haut, à l'étage "*divertissement sans prétention ni artistique ni commerciale à l'usage exclusif des fidèles stalloniens*". Entendez par là que l'image ne sent pas le billet vert, que le script ne meurt pas noyé dans un chaudron d'huile, que le film n'est pas monté sur ressort. On peut bien sûr marmonner dans sa moustache que **Rambo** et **Rocky** c'est quand même autre chose, mais le "truc" est là, bien là, et même si ça fait tout bizarre de se l'avouer, les aventures policières de Stallone et de sa maman donnent parfois, naturellement, dans l'irrésistible. Le contraste forcé entre les deux personnages n'empêche ni Stallone, ni Estelle Getty de jouer à fond leur rôle, avec ce que cela comporte d'humour, de tendresse et de simplicité. Cette rencontre dont on craignait beaucoup entre Stallone et sa maman évite les roulements de tambour et les débordements explosifs pour donner dans le genre sympa. Un film sympa avec des acteurs sympa. L'ambulance peut donc poursuivre sa route tranquille. On ne lui tirera pas dessus.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

UIP présente Sylvester Stallone & Estelle Getty dans une production Universal Pictures/Nothern Lights *ARRETE OU MA MERE VA TIRER ! (STOP ! OR MY MOM WILL SHOOT* USA - 1992) avec Jobeth Williams, Roger Rees, Martin Ferrero, Gailard Sartain photographie de Frank Tidy musique de Alan Silvestri scénario de Blake Snider - William Osborne & William Davies produit par Ivan Reitman, Joe Medjuck - Michael C. Gross réalisé par Roger Spottiswoode

**29 avril 1992**

**1 h 40**

# SYLVESTER STALLONE



■ *Sylvester Stallone est Joe Bomowski, bon flic, mais aussi fifils à sa maman* ■

**Lauréat d'un César spécial, Sylvester Stallone s'est prêté au spectacle de patronage de la dernière grande cérémonie d'auto-congratulation du cinéma français. Qu'importe les sifflets épars, la raideur rancunière du public, Sly s'émeut pour la statuette dorée. Rambo, Rocky, Cobra hier, flic harcelé par une maman haute comme trois pommes aujourd'hui, il prouve en quelques mots qu'il est loin d'être la brute guerrière tant décriée...**

**Récemment, vous avez pris partie pour les thèses du Cardinal Mahoney qui désire imposer à Hollywood une censure morale très stricte...**

Je crois que le Cardinal Mahoney n'a pas entièrement tort. Je ne tourne pas de films violents faisant l'apologie de la violence. Quand on fait un film aussi militariste que **Rambo**, on se doit de trouver un fort contre-point dans l'histoire. Personnellement, je n'aime pas les formules, tous ces films qui ramènent toutes les trois minutes soit une explosion, soit une tuerie, soit un type qui passe par la fenêtre. Je crois que la violence gratuite peut agir de manière négative sur certains spectateurs. Les films que je vois aujourd'hui, depuis **Rambo 3**, sont beaucoup plus violents qu'autrefois. Cependant je ne soutiens pas la censure. Le seul domaine où elle doit s'appliquer est dans celui de la description de l'usage de la drogue à l'écran. J'appuie donc en partie les thèses du Cardinal Mahoney.

**Dans *Arrête ou ma Mère va Tirer !*, avez-vous tenu à démystifier votre image de dur à cuire ?**

Oui, mais je ne suis pas sûr que cela soit très sain. Aussi flexible que l'on est en tant qu'acteur, les spectateurs gardent inévitablement en mémoire l'image de votre premier grand rôle, celui qui vous a rendu célèbre. Quoique vous fassiez par la suite, ce personnage vous collera à la peau. Regardez Sean Connery qui sera toujours identifié à James Bond. Idem pour Clint Eastwood et l'Inspecteur Harry. De plus, quand un acteur déjà connu pour des rôles physiques s'engage dans un personnage du répertoire, il connaît de grandes difficultés à créer l'identification. Mel Gibson est formidable dans **Hamlet** mais le film n'a pas marché. Si je m'attaque à Edgar Poe, un vieux projet, les gens ne vont pas y croire. Il faudrait que je trouve un acteur plus neutre pour tenir le rôle.

**Pourquoi, aujourd'hui, cette volte-face du film d'action à la comédie ?**

A l'époque où je faisais **Rambo** et **Cobra**, quand quelqu'un se faisait descendre dans la rue, les gens se référaient à mes films. Je me suis aperçu que le public ne comprenait pas du tout les intentions initiales de **Rambo**, qu'il n'en retenait que la violence. Maintenant, je me rends compte qu'il est nécessaire de prendre une certaine distance avec ce type de personnage. C'est pourquoi j'ai décidé de me consacrer à la comédie pendant un an ou deux. Au cinéma, je préfère d'ailleurs la comédie. Ma vie est aussi une comédie.

**Dans *Arrête ou ma Mère va Tirer !*, vous êtes nettement moins crispé que dans *L'Embrouille Est dans le Sac*. Question d'équilibre ?**

Lorsque je tourne des films d'action, je ne peux pas me montrer trop expansif, je ne

suis pas libre de mes actes. Dans les comédies, je peux enfin utiliser ma voix, mes mains, je me sens plus proche de ma vraie nature. Dans **L'Embrouille Est dans le Sac**, j'ai accentué le côté excentrique de mon personnage parce que le film se basait sur une comédie de boulevard française. Tout y était poussé à l'extrême. Mais le réalisateur, John Landis, n'arrêtait pas de me retenir. Je ne pouvais pas vraiment m'éclater. Une expérience vraiment frustrante.

**Au générique de *Arrête ou ma Mère va Tirer !*, on retrouve le nom du producteur-réalisateur Ivan Reitman, l'homme qui a amené Arnold Schwarzenegger à la comédie.**

Avant de rencontrer Ivan Reitman, j'avais déjà envie de tourner des comédies. Je ne suis pas allé vers lui, c'est lui qui est venu à moi. Il m'a donné de bons conseils. Mais Arnold et moi sommes si différents que les conseils donnés à l'un ne peuvent pas fonctionner sur l'autre. D'ailleurs, Arnold et moi devions faire **Bartholomew Vs. Neff** ensemble sous la direction de John Hughes. Nous aurions tenu le rôle de deux voisins qui n'arrêtent pas de se disputer. Je ne sais pas si le film se fera un jour car le scénario a vraiment des côtés trop absurdes.

**Quoiqu'il en soit, le projet d'un *Rambo 4* semble toujours dans l'air...**

Après une année où le désarmement est devenu un credo universel, où l'image même de l'armée devient obscène, il est grand temps de guérir la planète. Et Rambo va s'y atteler ! Il va me falloir faire de Rambo le premier guerrier écologique, un soldat de Green Peace ou d'un autre mouvement. Je pense que ce **Rambo 4** pourrait réellement sensibiliser les gens à des problèmes graves qui ne les intéressent pas assez au quotidien. Mais avant **Rambo 4**, je vais tourner **Cliffhanger** avec Renny Harlin. Il s'agit là du film le plus effrayant à faire de toute ma carrière, une sorte de **Piège de Cristal** situé à la montagne. Avant d'entamer la préparation physique nécessaire au tournage de **Cliffhanger**, je me croyais fort, mais maintenant j'ai l'impression d'être un petit garçon. Je travaille comme un dingue pour me montrer en grande forme, trois heures et demie par jour, six jours par semaine. C'est vraiment le minimum pour escalader des parois rocheuses à mains nues.

**Espérez vous, en revenant à des rôles plus classiques, détrôner Arnold Schwarzenegger qui n'arrête pas de vous prendre des parts de terrain ?**

Vous savez, la vie est faite de hauts et de bas. En ce moment, Arnold se trouve au sommet. Mais tout ce qui monte redescend un jour et vice-versa. Rien n'est éternellement acquis.

**Dans *Arrête ou ma Mère va Tirer !*, vous avez une partenaire pour le moins originale, une petite bonne femme d'une soixantaine d'années.**

Oui, Estelle Getty. La première fois qu'elle m'a vu, elle était complètement terrifiée. Elle avait très peur de moi. A vrai dire, j'ai tout fait pour. Lors de la séquence de poursuite automobile, je conduisais si vite qu'elle a rajeuni de cinquante ans. En sortant de la voiture, elle était devenue une petite fille de dix ans. Pendant trois jours, Estelle tremblait comme une feuille morte. Elle croyait avoir Rambo en face d'elle. Après, les choses se sont nettement améliorées à tel point qu'elle a eu sa revanche. Pour la séquence




■ *On peut être flic et se laisser aller à des élans de tendresse maternelle* ■



■ *Sylvester Stallone et son César. La classe !* ■



■ *Estelle Getty : après Dirty Harry, Dirty Mama !* ■

de la douche, je devais porter un slip. Et puis, Estelle a commencé à me taquiner en prétextant que cela n'était pas très réaliste, qu'il fallait aller encore plus bas, jusqu'aux genoux. J'ai fini par lui balancer mon caleçon à la figure.

**Pourquoi n'avez-vous pas fait appel à votre propre mère pour incarner le personnage d'Estelle Getty ?**

Moi, je voulais Elizabeth Taylor. J'ai toujours rêvé d'avoir Cléopâtre pour mère. En fait, Estelle Getty constituait le premier choix. Avoir après tremblé, elle est tombée amoureuse. Le dernier jour de tournage, elle n'arrêtait pas de pleurer. En fait, je suis le type d'homme qu'elle a toujours craint, qu'elle a toujours évité. Mais, au finish, l'humour nous a unis.
Quant à ma mère, elle vient de la planète Mars ! J'ai mis en garde les producteurs de son choix éventuel. Je leur ai dit : *"Si vous prenez Jacqueline Stallone, soyez prêt à trouver une personne différente tous les matins sur le plateau"*. Ma mère est trop lunatique, trop excentrique pour incarner un personnage censé être calme et effacé.

**Quels enseignements vous reste-t-il de son éducation ?**

Ma mère m'a donné un certain sens des valeurs. Elle m'a appris à ne pas tenir compte de l'opinion des autres. Si vous êtes sûr de vous, peu importe l'image que vous projetez. L'important est d'atteindre le but fixé. Toutefois, il n'y a pas de rôle qui soit une obsession pour moi. Je veux simplement faire ce dont j'ai envie.

**Et de quoi avez-vous donc envie aujourd'hui ?**

Pour ce qui concerne la mise en scène, j'y reviendrai peut-être à cinquante ans. La mise en scène s'apparente à un mariage. Il faut s'y consacrer à fond sept jours par semaine. Actuellement, je préfère écrire et jouer. Quand je ne pourrai plus faire l'acteur, je redeviendrai cérébral. En fait, j'ai l'impression d'être en constante transition. Cela me rend un peu malheureux car cela m'enlève toute impression de sécurité. A cause de mon background, je n'ai pas le sens de la famille. Non pas que je n'aime pas ma famille, mais mon background ne me le permet pas.

**En revanche, vous avez la réputation de vous permettre de remercier les metteurs en scène qui ne vous conviennent pas.**

Sur **Rambo 3**, Russel Mulcahy, un type sympa, a préparé le terrain un an durant. Cependant, au terme de la première semaine de tournage, on avait déjà trois semaines et demie de retard. Le remercier a donc été une décision d'ordre financier. Reste que j'apprécie vraiment Russell Mulcahy. Andreï Konchalovsky est également un type merveilleux. Concernant **Tango & Cash**, il était en conflit avec la production. Il avait un regard très européen sur le film et nous voulions un spectacle de divertissement, à l'américaine. Je lui en ai parlé. D'un commun accord, nous avons décidé de nous séparer.
J'aurais dû réaliser **Rocky 5**. En dix ans, la vision de John Avildsen, qui a tourné le premier **Rocky**, et la mienne n'ont pas convergé dans la même direction. Nous avions deux conceptions différentes du personnage. Mais John et moi sommes toujours bons amis. Ce n'était qu'une question de points de vue différents sur le travail. Je voulais un **Rocky 5** plus grand, plus fort. C'est ainsi que je l'avais écrit. Mais, dès le premier jour de tournage, tout s'est mis à changer sous l'influence de John Avildsen. Le studio refusait en bloc les séquences bouclées et on n'arrêtait donc pas de tout retourner.
Une fois encore, ces problèmes n'ont rien de personnel. Il s'agit seulement de travail.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

EN RÉSUMÉ

## LILI FINI ZANUCK

réalisatrice de **Rush**

On la jugeait bien gentille la productrice Lili Fini Zanuck, toute heureuse de prendre en main les destinées de films comme **Cocoon** et **Miss Daisy et son Chauffeur**, des films distractifs, bien américains, pas dérangeants du tout. Et brusquement, sans crier gare, elle montre à Hollywood qu'elle n'est pas seulement une pourvoyeuse en dollars du box-office. En un seul film, **Rush**, elle montre aussi qu'elle est une réalisatrice de talent, culottée, et allant à l'encontre même du système qu'elle contribue paradoxalement à engraisser...

***Rush détonne vraiment dans l'actuel paysage cinématographique hollywoodien...***

Oui. Le film n'a d'ailleurs pas été facile à mettre en oeuvre. **Rush** va à contre-sens de l'esprit hollywoodien d'aujourd'hui. Même si **Le Silence des Agneaux** triomphe aux Oscars, la mode est plus au moralisme bien pensant, aux films comme **Ghost**, **Pretty Woman**, **Miss Daisy et son Chauffeur**. J'ai d'ailleurs produit ce dernier. Des films comme **Rush**, réalistes, assez glauques, sont très compliqués à monter. Et pour corser les choses, je tenais

## sang chaud pour meurtre de sang froid



Kim Basinger

Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? Phil Joanou, réalisateur l'année dernière des **Anges de la Nuit**, beau film linéaire, en marge d'Hollywood, remarquablement dialogué et interprété, enchaîne sur ce **Final Analysis** (oublions le titre français si possible !), petit hommage à peine nostalgique au sir Alfred. Au hasard de l'intrigue, on y croise les fantômes de **Vertigo**, **La Maison du Docteur Edwards**, **Psychose**. Ce bon vieux Hitch tire donc sous terre les gros fils de cette machination où un psychanalyste (Richard Gere) se fait berner par une paire de sœurs diaboliques (Kim Basinger et Uma Thurman). **Final Analysis** ne faillit pas à la règle qui veut que tous les retournements de situation dans les thrillers actuels tombent à plat, les scénaristes ayant vraiment de plus en plus de mal à surprendre l'audience. Dans ce ratage qui n'a rien d'honteux, Phil Joanou confirme malgré tout qu'il appartient à la race des grands directeurs d'acteurs. Après Sean Penn et Gary Oldman dans **Les Anges de la Nuit**, le trio formé par Gere, Basinger et Thurman, auxquels il faut ajouter l'incroyable Eric Roberts, maintient le film sur les rails de la vraisemblance. Vu le script, c'est un exploit !

■ Vincent GUIGNEBERT ■

Warner Bros présente Richard Gere - Kim Basinger - Uma Thurman *SANG CHAUD POUR MEURTRE DE SANG FROID (FINAL ANALYSIS*, USA 1992) avec Eric Roberts - Paul Guilfoyle - Keith David - Robert Harper **photographie** de Jordan Cronenweth **musique** de George Fenton **scénario** de Wesley Strick **produit par** Charles Roven - Paul Junger Witt & Tony Thomas **réalisé par** Phil Joanou
**8 avril 1992** — **2 h 05**

## face à face

En 1982, Carl Schenkel, citoyen allemand, tourne **Out of Order**. Un échantillon hétéroclite enfermé dans un ascenseur, un crescendo dans l'angoisse, des caractères parfaitement cernés, un sens de l'espace maîtrisé à la perfection. Le jeune Carl Schenkel, sans hommage servile à Hitchcock, en remontrait même à des maîtres comme De Palma. Convoqué à Hollywood, il réalise sans enthousiasme des épisodes du *Voyageur*, quelques téléfilms pour le câble et surtout un thriller, **Silhouette**, avec Faye Dunaway, où il renouvelle la réussite de **Out of Order**. Logique donc que l'on attende avec confiance, voire impatience, le retour de Schenkel au cinéma. Logique aussi que **Face à Face** déçoive de sa part. Et pourtant, le film débute par un flash-back impressionnant, clipé, glauque, dantesque même. Dans un noir et blanc crasseux, deux gosses s'affrontent aux échecs. L'un craque et agresse l'autre... Ce préambule prometteur électrise sur dix minutes. Lorsque **Face à Face** passe à la couleur, la mise en scène de Carl Schenkel ne peut transgresser le scénario. Champion d'échec, Peter Sanderson (Christophe Lambert) se voit soupçonné par la police du meurtre de plusieurs femmes, toutes saignées à blanc. Coupable ou innocent ? Kathy Sheppard (Diane Lane), une psychologue, mène l'enquête et flirte avec le suspect.
Livré à son script, Carl Schenkel fait ce qu'il peut pour sauver les meubles. Il en sauve parfois quelques uns, furtivement, dans un moment de suspense. Mais, sans fondations solides, un metteur en scène ne peut construire un édifice qui tienne debout. Dommage, vraiment dommage.

■ Marc TOULLEC ■



Christophe Lambert

**Columbia/Tri-Star** présente Christophe Lambert & Diane Lane dans *FACE A FACE (KNIGHT MOVES*, France/Allemagne 1991) avec Tom Skerritt - Daniel Baldwin - Ferdy Mayne - Katharine Isobel **photographie** de Dietrich Lohmann **scénario** de Brad Mirman **produit par** Ziad El Khoury - Jean-Luc Defait & Dieter Geissler **réalisé par** Carl Schenkel
**22 avril 1992** — **1 h 55**

## faute de preuves

Simon Moore, le jeune (34 ans) réalisateur et scénariste britannique, s'est offert le luxe de créer une histoire originale fortement ancrée dans le genre du thriller tout en rendant continuellement hommage aux films style ambiance-glauque-années-50. Et ça donne un premier long métrage à la fois surprenant et bancal. Allant crescendo pendant près d'une heure, le film s'essouffle sur la fin, laissant un goût amer d'imperfection chez les spectateurs. Heureusement que les personnages, étonnamment interprétés - de Liam Neeson à Kenneth Granham en passant par Laura San Giacomo - font oublier les faiblesses qui parsèment **Faute de Preuves**.
Tony Aaron, ancien flic devenu privé après une grosse bourde, s'est spécialisé dans les affaires minables et sans envergure. Son truc, c'est les faux constats d'adultère (on est en 1959 sur la côte anglaise), qu'il élabore avec sa femme. Invariablement, elle monte avec le client dans une chambre d'hôtel, et lui déboule avec son flash pour les prendre en flag. Total, le divorce est obtenu rapidement. Mais un soir, Tony découvre sa femme et son client, tous les deux raide-morts. Il est bien sûr immédiatement suspecté du double-meurtre.
Les complications et rebondissements oscillent entre le "limite crise de rire" et

absolument à travailler avec Jennifer Jason Leigh et Jason Patric qui ne sont pas de grandes vedettes. Si j'avais choisi Julia Roberts et Tom Cruise, Rush aurait été plus aisé à produire. Mais on ne lance pas un film comme celui-ci en pensant au business, en espérant atteindre les 100 millions de dollars au box-office. Je voulais vraiment tourner Rush, tourner un film qui donne l'opportunité au public de forger sa propre opinion.

**Vous vous sentiez proche de l'école européenne peut-être ?**

Curieusement, l'Europe censure **Rush**. Généralement, c'est le contraire : les Etats-Unis coupent des scènes et la France sort la version intégrale. Je n'ai pas deux versions de **Rush**. En France, en Italie et en Grande-Bretagne, la censure menace le film à cause de son sujet, la drogue. Je trouve ça extrêmement surprenant. Aux Etats-Unis, le sexe et le trop plein de violence posent des problèmes. En Europe, c'est la drogue. Je ne comprends pas vraiment pourquoi. Je suppose que les Américains reconnaissent les problèmes que pose la drogue. Ils en parlent tout le temps. La drogue n'est pas encore un vrai problème de société pour les Européens. Je vis à Los Angeles. Je ne viens en France que deux fois par an. Je ne peux donc pas comprendre exactement l'impact social d'un film comme **Rush** chez vous.

**Pourquoi n'avez vous pas situé *Rush* dans les années 60/90 ?**

L'histoire de **Rush** ne marcherait pas de nos jours. Elle est typique des années 70. Aujourd'hui, les gens connaissent bien les dangers de la drogue. A la fin des années 60, elle représentait un moyen de s'élargir l'esprit : c'était une sorte de contre-culture. Elle était censée fournir une évasion. C'était cool. En 1973, personne ne connaissait les véritables dangers. Seule l'héroïne était considérée comme réellement nocive. Personne ne pensait que la cocaïne et les amphétamines pouvaient engendrer des accros, des junkies. C'est seulement quelques années plus tard que la police et les autorités ont commencé à réagir. Aux débuts des années 70, la drogue était considérée aux Etats-Unis comme un problème local. Chaque petite ville, chaque comté réglait ça à sa façon, avec ses propres agents. Aujourd'hui, le problème est national et un service à l'échelon national s'en occupe. De plus, les policiers qui infiltrent les réseaux sont médicalement surveillés, traités. Avec le Sida, l'usage des seringues comme les emploient les flics de **Rush** est actuellement impossible. En quelques années, tout a radicalement changé.

**Comment Jennifer Jason Leigh et Jason Patric ont-ils simulé l'absorption de drogues ? Ils ont vraiment des têtes qui font peur !**

Jennifer et Jason ne se sont pas drogués. Les gens des Narcotiques nous ont passé des films tournés grâce à des caméras cachées où l'on voit des gens qui se shootent. En regardant ces documents, nous avons réalisé ce que le mot "planer" voulait dire. Pour simuler cet état, la concentration devait être totale. Physiquement, Jennifer s'est entraînée avec un coach olympique pour la scène de course. Après quoi, elle a stoppé net tout entraînement pour s'enfoncer dans son personnage. Cela l'a métamorphosée. Jason Patric quant à lui, tenait à ce que son personnage demeure très mince. Il mangeait uniquement des fruits et légumes. Il avait vraiment bonne mine mais, dès qu'il mettait les pieds sur le plateau, il ressemblait à une merde. Je ne sais vraiment pas comment il faisait.

**D'ailleurs, le personnage de Jason Patric évoque davantage le junkie que le flic...**

C'est probablement vrai. J'ai rencontré pas mal de flics ayant travaillé en tant que "taupe" aux Narcotiques. Lorsque vous vivez caché sous une fausse identité, il ne vous faut pas beaucoup de temps pour prendre réellement cette nouvelle identité. Vous perdez progressivement vos *références* du passé. Vous ne regardez plus vos photos de famille, votre chien n'est plus là, votre nom a changé, votre maison n'est plus la même, vous êtes dans une autre ville. En très peu de temps, votre nouvelle identité vous paraît réelle. Tous les flics que j'ai rencontrés m'ont dit ça. Vous devenez une autre personne.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

# trahie

Adrienne (Goldie Hawn) convole depuis six ans avec son mari Jack, conservateur dans un grand musée new-yorkais, qui lui a donné une petite fille adorable. Quand le conservateur du musée est soudainement assassiné, Jack commence à se comporter de manière étrange. L'occasion pour Adrienne de fouiller dans le passé trouble de son troublant mari.

■ *Goldie Hawn* ■

Ce pourrait être un portrait bâclé d'une famille pas très modèle, mais ce n'est qu'un thriller de série comme les affectionne les studios hollywoodiens : prévisible de la première à la dernière ligne de scénario, aseptisé comme une triste dramatique télé, angoissant comme l'apparition de Bernard Montiel dans la lucarne. Ce remake approximatif du **Beau-Père** (le mari change autant d'identités que de chemises) choisit malheureusement le mauvais point de vue et échange celui, panoramique, du coupable avec celui, étroit, de la victime. Résultat : une histoire comme souvent mal exploitée et 1 h 48 en compagnie de la victime. Goldie Hawn n'étant pas vraiment le top-model des années 90, eh bien... pffff !

■ Vincent GUIGNEBERT ■

**Warner Bros présente Goldie Hawn dans une production Touchstone/Silver Screen Partners IV *TRAHIE* (*DECEIVED*, USA - 1992) avec John Heard - Robin Bartlett - Ashley Peldon - Tom Irwin photographie de Jack N. Green musique de Thomas Newman scénario de Marie Agnes Donoghue & Derek Saunders produit par Michael Finnell - Wendy Dozoretz & Ellen Collett réalisé par Damian Harris**

**29 avril 1992** **1 h 48**

le "génialement sympathique". L'ambiance moite, collante et déjantée, rappelle les écrits de James Hadley Chase, et si Simon Moore abuse parfois d'effets de caméra, il prouve au moins qu'il sait s'en servir.

■ Bérénice BALTA ■



■ Liam Neeson ■

**Columbia/Tri-Star présente Liam Neeson & Laura San Giacomo dans une production Rank/LWT *FAUTE DE PREUVES* (*UNDER SUSPICION*, Grande-Bretagne - 1991) avec Kenneth Cranham - Maggie O'Neil - Malcolm Storry photographie de Vernon Layton musique de Christopher Gunning produit par Brian Eastman écrit et réalisé par Simon Moore**

**13 mai 1992** **1 h 39**

■ *Jennifer Jason Leigh* ■

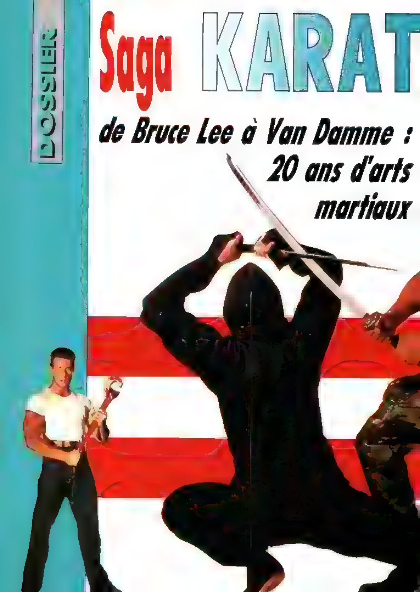
# rush

Opaque. **Rush** ne se regarde pas comme **L'Arme Fatale**. **Rush** est un film qui se ressent, qu'on endure souvent, qu'on encaisse comme une piquouze dans le bras. Une expérience quasi clinique, documentaire sur une descente aux enfers, une expérience dédramatisée, sans effets, sans pathos. Un couple de flics, Jim et Kristen, acceptent une enquête risquée. Ils passent pour des junkies, se défoncent pour infiltrer un réseau de trafiquants et compromettre un malfrat local, propriétaire peu loquace d'un saloon. Tandis que celui-ci redouble de méfiance, Jim et Kristen s'embourbent dans l'enfer de la dope jusqu'à risquer de ne plus pouvoir mettre la tête hors de la gadoue. **Rush** ne cherche pas à plaire, à racoler le grand public. Exit le spectaculaire du polar anti-drogue. La réalisatrice, Lili Fini Zanuck, ne juge pas, ne moralise pas, ne verse pas la moindre larme. Elle montre sèchement, ne fleurit jamais un quotidien sombre, ne maquille pas la peau flasque et grise des comédiens. Lili Fini Zanuck fait simplement ce que beaucoup ont toujours prudemment évité. Et c'est très fort.

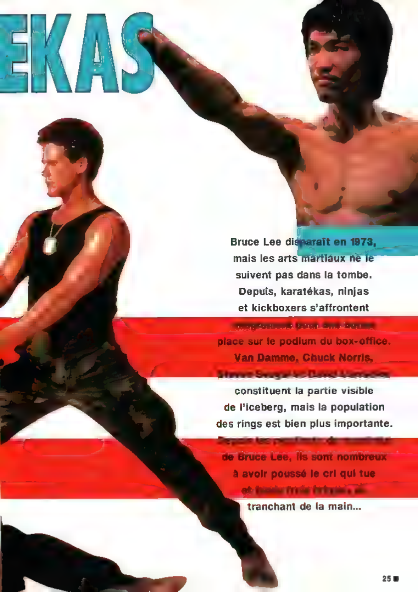
■ Marc TOULLEC ■

**UIP présente Jennifer Jason Leigh & Jason Patric dans une production MGM *RUSH* (USA - 1991) avec Sam Elliott - Max Perlich - Greg Allman - Tony Franck photographie de de Kenneth Mac Millan musique de Eric Clapton scénario de Pete Dexter d'après le livre de Kim Wozencraft produit par Richard D. Zanuck réalisé par Lili Fini Zanuck**

**29 avril 1992** **2 h**


DOSSIER
Saga KARAT
de Bruce Lee à Van Damme :
20 ans d'arts
martiaux

# ÉKAS



Bruce Lee disparaît en 1973,
mais les arts martiaux ne le
suivent pas dans la tombe.
Depuis, karatékas, ninjas
et kickboxers s'affrontent
[illegible]
place sur le podium du box-office.
Van Damme, Chuck Norris,
[illegible]
constituent la partie visible
de l'iceberg, mais la population
des rings est bien plus importante.
[illegible]
de Bruce Lee, ils sont nombreux
à avoir poussé le cri qui tue
[illegible]
tranchant de la main...

lady kamikaze

# CYNTHIA KHAN

**Entre Michelle Khan et Cynthia Rothrock, Cynthia Khan apporte aux arts martiaux du cinéma de Hong Kong l'indispensable touche féminine. Féministe ? Non, car la belle Cynthia frappe avec plus d'ardeur et de violence encore que ses confrères...**

**[illegible] Hong Kong, [illegible] arts martiaux ?**

Pas vraiment. [illegible] née à Taïwan et, pendant mes études [illegible] des cours de danse classique, d'opéra chinois. Je ne pratiquais [illegible] une carrière artistique, [illegible] l'opportunité à Taipei. La chance a voulu que [illegible] professeur d'opéra me présente à Stephen Shin, le producteur des [illegible] Devoir. [illegible] Michelle Khan. J'ai passé les [illegible] formation [illegible], je possédais la souplesse nécessaire. [illegible] Hong Kong [illegible] kung-fu.

**Combien de temps a duré votre mise en forme ?**

Quelques mois seulement. [illegible] exige des aptitudes similaires à celles requises par le kung-fu, je connaissais bien la gestuelle des arts martiaux. Mon instructeur a donc complété mes acquis en accentuant [illegible] ma spécialité.

**Les tournages à Hong Kong sont [illegible] pour leur dureté. Qu'en est-il exactement ?**

Ce n'est pas une légende ! [illegible] un rythme frénétique, totalement différent de celui des Américains qui [illegible] heures quotidiennes. [illegible] Bien évidemment, [illegible] les films de [illegible] grande concentration, cela peut entraîner des dégâts...

**Avez-vous déjà été blessée ?**

[illegible] Mais il ne [illegible] le plus souvent que d'égratignures. Dans la mesure du possible, nous essayons de ne pas porter les coups avec trop de force, une technique qui se peaufine au fil des années. Ainsi, lorsque j'ai commencé à tourner Le Sens du Devoir 3, je ne contrôlais pas encore très bien mes coups de pieds en particulier, ce qui terrifiait tous mes adversaires. Mais, quoi qu'il en soit, je finis toujours mes films couverte de bleus des pieds à la tête. Mon [illegible] le plus [illegible] est survenu sur le tournage du numéro 5, où j'ai été gravement sonnée par un violent coup à la nuque.



Cynthia Khan dans le bouquet final [illegible] très méchants de In the Line of Duty 5

**Comment les directeurs de combat travaillent-ils pour garantir votre sécurité ?**

Nous répétons beaucoup les scènes de cascades et de combats, sur les lieux mêmes du tournage. Pour les plans les plus risqués, comme certains coups de pieds sautés dont la réception [illegible] des câbles invisibles. En fait, [illegible] problème, surtout quand le réalisateur et le directeur des scènes d'action sont la seule et même personne. Ce fut le cas avec Yuen Woo Ping sur Le Sens du Devoir 3 & 4.

**Les [illegible] sont souvent très longs. Combien de temps dure le tournage de ces séquences ?**

C'est très variable. [illegible] le combat par étape [illegible] tout le monde est en forme. Il est très important d'avoir une condition physique de [illegible] éviter de multiplier les prises. [illegible] le même coup [illegible] je [illegible] lorsque je dois [illegible] du haut d'un immeuble. Pour les scènes qui se déroulent dans des conditions spéciales, le temps de tournage [illegible] très vite. Je pense en particulier au Sens du Devoir 4 dans lequel je combats sur le toit d'une ambulance. Il nous a fallu deux semaines pour mettre cette séquence en boîte.

**Comment travaille le directeur des combats dans ce cas ?**

Au départ, il met au point une chorégraphie très précise dans l'espace particulier où doit se dérouler le combat. Pour la scène de l'ambulance par exemple, [illegible] et cascade puisque je risquais à tout moment de tomber du véhicule, nous avons d'abord travaillé tous les [illegible] au ralenti, à l'arrêt. Dans une autre séquence du même film, celui que je préfère de toute la série, je combats une championne [illegible] dans une cage d'ascenseur et des escaliers [illegible]. Yuen Woo Ping a d'abord [illegible] de la "géographie" de l'endroit, et à quel moment nous devions être [illegible] dans le vide. Cette séquence fut un véritable [illegible] à mettre en place [illegible]. On ne s'en rend pas compte à l'écran, mais le climat de Hong Kong est très éprouvant. En été, avec l'humidité [illegible], j'ai souvent tendance à ne pas porter de protection pour amortir les coups, car je ne peux les supporter que très peu de temps. Ce qui me fait courir un risque supplémentaire de me blesser. En hiver, c'est le contraire : la nuit, il fait si froid que l'on se déchire les muscles par manque d'échauffement. C'est l'enfer !

Propos recueillis par Julien CARBON & Patrick NADJAR

# KUNG-[illegible]

# les tr[illegible] vague[illegible]

**Avant 1973, les arts martiaux n'étaient qu'un sport savant réservé à une élite. Entre les Etats-Unis et Hong Kong, Bruce Lee les réinvente, les occidentalise et, par sa disparition prématurée, s'installe dans la légende. Légende dont hérite Jackie Chan et Jet Lee, chacun à leur manière...**

Le 20 juillet 1973, Bruce Lee meurt dans des circonstances mystérieuses. La légende du "Petit Dragon" naît spontanément et le mythe s'installe. Vingt ans après, il est intact.

Natif de San Francisco, Bruce Lee ne trouve pas à Hollywood la terre promise tant désirée. Il ouvre une école d'arts martiaux, joue les utilités à la télévision et part, en désespoir de cause, proposer ses services à Hong Kong. En tournant **Big Boss**, il ne se doute pas du retentissement du film et de ses conséquences immédiates et lointaines. Cinématographiquement parlant, **Big Boss** se situe à l'extrême limite de la médiocrité. En serveur benêt, Bruce Lee retarde au maximum LE moment. Le moment où il se déchaîne contre un patron trafiquant de drogue et meurtrier de ses meilleurs amis... Quelques mouvements brutaux, une gestuelle parfaite, une métamorphose totale dans l'expression du visage, de petits cris perçants. Et le box-office international tremble sur ses fondations. Suivent **La Fureur de Vaincre**, **Opération Dragon**, **La Fureur du Dragon**, rien que des hits pour des films qui recueillent la majorité de leurs suffrages dans les populations immigrées, chez les jeunes. Par goût de la baston ? Si le jeu de mains de Bruce Lee, son coup de pied, ses bonds aériens, la mobilité de son regard et son adresse au nunchaku contribuent largement à la pérennité du mythe, c'est ailleurs qu'il faut chercher le pourquoi et le comment.

FU

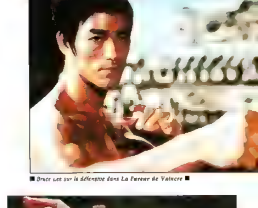
ois

es

Charismatique, Bruce Lee incarne le Chinois brimé en rébellion contre les forts, les colons japonais en l'occurrence, des adversaires qu'il met en déroute par la seule force de ses poings. Socialement, jeunes et immigrés décèlent là le parfait exemple du moins que rien qui se hisse très haut, qui prend une revanche méritée sur les exploiteurs. Identification immédiate. Un équivalent américain blanc de Bruce Lee, même vedette de productions d'un autre standing, n'aurait pu aspirer à cette reconnaissance planétaire. Une reconnaissance toujours d'actualité, perpétrée peu après sa disparition par deux films posthumes, **Le Jeu de la Mort**, bidouillé par Robert Clouse autour d'une demi-heure effectivement réalisée par le "Petit Dragon", et le nécrophage **Jeu de la Mort 2**, bâti autour de son cadavre exposé devant la foule en larmes. Une bonne opération commerciale pour *Golden Harvest*. Au bout du compte, les "regrets éternels" au cher disparu sont tels qu'on ne compte plus les documentaires promotionnels genre **Bruce Lee Story**, les biographies tronquées comme **La Vie Sentimentale de Bruce Lee** (avec le concours de sa maîtresse) ou **Il Était une Fois Bruce Lee**, les piratages genre **Bruce, Fils du Soleil**, **Bruce Lee contre Supermen**... Dénominateur commun de ces titres : la nullité et la malhonnêteté. Les clones feront aussi leurs choux gras de leur pseudo ressemblance avec Bruce Lee, poussant jusqu'à la caricature ses mimiques et sa gestuelle. L'involontaire auto-parodie anéantit ces Bruce K. Lea, Bruce tout court, Bruce Le, co-produit par la France (**Bruce Contre-Attaque**, **Contrat pour la Mort**), Bronson Lee (car sosie chinois du grand Charles), Dragon Lee, Bruce Li, Bruce Lei, Rocky Lee... Un livre suffirait à peine à passer en revue l'inénarrable héritage commercial de Bruce Lee.

Doublée, **Big Boss** modifie radicalement le paysage du cinéma chinois. En quelques mois, la production du film de sabre (situé à l'époque médiévale et mettant en scène des combats à l'épée) chute de manière spectaculaire. Les producteurs se reconvertissent dans les affrontements à mains nues, dans le kung-fu schématique, manichéen, indigeste comme du riz trop cuit, généralement mal mis en images. Les cinéastes construisent leur scénario autour de quelques séquences bien longues. Le kung-fu devient une industrie, une vaste manufacture. La *Shaw Brothers*, qui a pourtant refusé les exigences de Bruce Lee avant que celui-ci ne choisisse *Golden Harvest*, tourne à plein rendement. Rapidement, le kung-fu envahit le marché occidental et dégage le western spaghetti des salles populaires, lequel genre tente une liaison dangereuse avec son nouvel adversaire en donnant naissance à des trucs hybrides comme **Hercule contre Karaté**, **Shangaï Joe** ou **La Brute, Le Colt et le Karaté** ! La vague kung-fu est telle en 1973-77 que l'ex-James Bond oublié, George Lazenby, cohabite avec l'éphémère star chinoise Wang Yu dans **L'Homme de Hong Kong**. La très british *Hammer*, firme des **Dracula & Frankenstein** gothiques, s'associe avec la très bruyante *Shaw Brothers* pour marier fantastique et arts martiaux dans **Les 7 Vampires d'Or** où Peter Cushing donne la réplique à David Chiang. Sur les quelque 1000 films (!) lancés dans la mouvance de Bruce Lee, combien tiennent la route ? Pas plus d'une vingtaine de titres se distinguent, les autres se classent dans le domaine du film de sabre, nettement plus

■ ■ ■



■ *Bruce Lee sur la défensive dans* **La Fureur de Vaincre** ■



■ *Jackie Chan en plein exercice dans* **Le Chinois se Déchaîne** ■

■ *Jet Lee, aspirant à la succession de Bruce Lee voltige mieux que Superman grâce aux trempolines du délirant* **Swordsman 2** ■



# restons CHINOIS

**L'arrivée soudaine de Bruce Lee, la production de centaines de petits *Big Boss*, de molles *Fureur de Vaincre* entament sérieusement les traditions chinoises et enterrent un temps le film de sabre. Mais sitôt les enfants illégitimes du "Petit Dragon" atteints de crampes, le genre renaît de cendres encore chaudes...**

...riche en chefs-d'oeuvre. **Hapkido** de Huang Feng avec Angela Mao et Carter Wong (qui figurera plus tard dans **Les Aventures de Jack Burton**), la mythique **Main de Fer** avec Lo Lieh, **Les Cinq Doigts de la Mort** de Kung Meng, **La Brute, Le Bonze et le Méchant** (titre français de **Boxer from Shantung**) du grand Chang Cheh sont quelques rares exemples de réussites totales en ce qui concerne le genre.

Hong Kong ne porte pas très longtemps le deuil de Bruce Lee et le cinéaste Lo Wei (avec qui il s'était brouillé) prospecte pour sa succession. Un petit bonhomme pas très beau mais d'une souplesse incroyable héritée de l'école de l'Opéra de Pékin retient son attention. Son nom : Jackie Chan. Lo Wei lui offre aussitôt la tête d'affiche de **La Nouvelle Fureur de Vaincre** pour bien marquer ses ambitions. Mais Jackie Chan se sent mal à l'aise dans un registre qui n'est pas le sien. Contraint de singer Bruce Lee, il trouve rapidement sa voie, plaque son réalisateur au bout de quelques films et invente la "kung-fu comedy" en 1979 avec **Le Maître Chinois** du chevronné Yuen Woo Ping. Succès immédiat et déferlement des contrefaçons calamiteuses dont le comique se situe nettement au-dessous de la ceinture.

Du **Maître Chinois** où un instructeur en kung-ku alcoolo l'initie à sa dure à son art à **Opération Condor** en passant par **Le Marin des Mers de Chine, La Hyène Intrépide, Le Chinois**, Jackie Chan installe le personnage qu'il est dans la vie : timide avec les femmes, facétieux, naïf, bon copain, courageux... Influencé par le burlesque cataclysmique de Buster Keaton, les cascades du Belmondo de la fin des années 60, la bande dessinée et les morceaux d'anthologie à la James Bond, il acquiert une notoriété telle que tout lui est permis : des tournages marathon, des budgets inflationnistes, des conditions de production avantageuses que connaissait Bruce Lee avant d'être fauché en pleine gloire. Kamikaze et amoureux de son public (son perfectionnisme l'amène à risquer sa vie à plusieurs reprises), Jackie Chan déculpabilise les arts martiaux de leur funeste réputation entretenue par les fils naturels et mongoloïdes de Bruce Lee. La barre est désormais placée si haut que les producteurs se doivent de soigner là où ils bâclaient systématiquement. L'apparition de nouveaux labels, l'influence grandissante de l'école Tsui Hark et des instructeurs d'arts martiaux passés à la mise en scène (Ching Siu-Tung), jettent les bases d'un genre moins méprisable. La série **In the Line of Duty** (quelques épisodes ont été diffusés sur *Canal +*), généralement mise en scène par Yuen Woo Ping, marie harmonieusement polar dur et kung-fu à grand spectacle. Cynthia Khan, l'Américaine Cynthia Rothrock et Michelle Khan féminisent la violence et, niveau élasticité, accomplissent des prouesses physiques inspirées du **Police Story** de Jackie Chan.

Tandis que les thrillers de John Woo (**The Killer, Hard Boiled**) perpétuent la tradition du film de sabre, une vraie star pointe à l'horizon, Jet Lee, transfuge de Pékin, champion de kung-fu depuis ses sept ans. A 18 ans, il entame une trilogie sur le temple de Shaolin, mobilise les foules dans toute l'Asie. Installé à Hong Kong, il se donne à Tsui Hark qui, par un coup de génie, lui confie le rôle de Wong Fei Hung, figure mythique des arts martiaux déjà vedette de 95 titres. Le film, **Once Upon a Time in China**, attire une personne sur cinq de Hong Kong dans les salles. Combattant virtuose, excellent acteur, charismatique de plus malgré un visage beau mais neutre, Jet Lee tourne consécutivement l'époustouflant **Swordsman 2** de Ching Siu-Tung et **Once Upon a Time in China 2** de Tsui Hark.
Une nouvelle légende du kung fu serait-elle en train de naître ?

■ M.T. ■

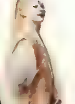
Inventant le film de kung-fu, Bruce Lee mène la vie dure à un genre qui, jusqu'en 1974, monopolise le gros de la production de Hong Kong, le film de sabre hérité de récits ancestraux, de manuscrits épiques et de romans modernes. Seigneurs félons, trahisons, clans ennemis se livrant une guerre sans merci, histoires d'amour cornéliennes, sens du devoir... Toutes les vertus de la chevalerie trouvent une résonance dans ce genre flamboyant, manipulant les arts martiaux avec un doigté, un bonheur plastique [illegible] absent des films de kung-fu. Des cinéastes aussi importants que Chang Cheh et Chu Yuan donnent au film de sabre des chefs-d'oeuvre ancrés dans l'esthétique *Shaw Brothers*. **La Rage du Tigre** marque d'emblée le goût de Chang Cheh pour les histoires de vengeance où le héros manchot lutte contre une centaine de bretteurs. **Les Exécuteurs de Shaolin, Les 13 Fils du Dragon d'Or** et **Les Disciples de Shaolin** comptent parmi les titres majeurs d'une filmographie abondante. Chu Yuan se montre plus raffiné dans la description de la violence. Les duels se font ballets aériens grâce à l'usage (hors-champ) du trampoline, les protagonistes abattent des visages successifs, tantôt négatifs, tantôt positifs en pleine vogue de manichéisme hérité de Bruce Lee. Adaptés des romans martiaux de Gu Long, **Tiger Jade, Sentimental Swordsman** et **Magic Blade**, les trois avec Ti Lung, l'indispensable chevalier condamné à l'exil, détonnent dans le paysage cinématographique chinois. Popularisés, vulgarisés par Bruce Lee, les arts martiaux demeurent ici la prérogative d'une élite. Comme chez le grand King Hu dont les fleurons (**A Touch of Zen, Pirates et Guerriers**) transportent le kung-fu au plus haut niveau de la spiritualité. Bruce Lee décentralise les arts martiaux, King Hu et Chu Yuan les privatisent, les préservent.

Pragmatique, Liu Chia-Liang (longtemps directeur des combats chez Chang Cheh) enseigne un kung-fu plus physique, mais forcément encadré dans son histoire, c'est-à-dire enfermé dans les murs du monastère de Shaolin, nom propre galvaudé par des dizaines de navets intégraux. Ainsi de **La 36ème Chambre de Shaolin** à la récente trilogie **Shaolin** tournée en Chine Populaire avec Jet Lee en passant par **Dirty Ho** et **Les Démons du Karaté** (titre français pour **Heroes of the East**), Liu Chia-Liang analyse, étudie les arts martiaux, les décortique tant physiquement qu'intellectuellement avec toute l'érudition d'un lettré, et la passion inconditionnelle d'un pratiquant. Dans un sens, Liu Chia-Liang se place contre les valeurs prônées par Bruce Lee. Bruce Lee [illegible] du japonais colonisateur dans **La Fureur de Vaincre**, Liu Chia-Liang traite du même différend chino-nippon dans la "kung-fu comedy" **Les Démons du Karaté**...

Entamé au début des années 80, guère aidé par une sous-production colorée et [illegible] ou peu [illegible] de *Shaw Brothers*, la production du film de sabre se clairsème et ne délivre que peu d'oeuvres mémorables. En tournant le très ambitieux **Zu : Warriors from the Magic Mountain**, Tsui Hark visite les contes des légendes de la Chine Ancienne. Succès mitigé. Mais le cinéaste-producteur persévère en misant sur le fantastique, le lyrisme et les effets spéciaux. La série **Histoires de Fantômes Chinois**, le très nébuleux (pour les occidentaux) **Swordsman** vaguement co-réalisé par King Hu, contribuent à [illegible] un [illegible] que l'on croyait perdu. Aujourd'hui, la méga-star Jet Lee figure dans le gargantuesque **Swordsman 2** et Michelle Khan, pour son retour au cinéma, se [illegible] au remake du fastueux **Dragon Gate Inn** de King Hu. Hong Kong se réconcilie enfin avec un genre retrouvé après une disgrâce d'une bonne décennie.

■ M.T. ■





■ *Michelle Khan, superbe et magnifique dans le remake de The Dragon Gate Inn* ■






■ *David Carradine, le moine bouddhiste en exil au far-west (Kung-Fu)* ■

**Ils sont nombreux à vouloir grignoter la galette après la disparition prématurée du "Petit Dragon". Seuls deux d'entre eux y planteront durablement les dents, David Carradine et Chuck Norris...**

**à** Hong Kong, comme une invasion de sauterelles, les karatékas prénommés Bruce grouillent dès 1973, année de la disparition du "Petit Dragon". Les prétendants ne manquent pas. Ailleurs aussi, les postulants abondent. Au Japon, Sonny Chiba et Henri Sanada accumulent les polars à tendance martiale, très différents toutefois de ceux tournés à Hong Kong. Autant les Chinois jouent sur les effets de montage, les artifices, autant les Japonais filment en plan-séquence et dédramatisent les affrontements. Aux Philippines, quelques producteurs tentent d'imposer la Chinoise Nancy Kwan. En Indonésie, Barry Prima affronte ninjas et sorciers dans l'effarante série **Le Guerrier** avant que ne déboule, en provenance d'une autre galaxie, le sosie karatéka de Stallone, Peter O'Brien. En Afrique du Sud, l'émacié James Ryan bande biceps et pectoraux en vue de conquérir le marché international avec **Tue et Tue Encore** et sa suite. Entre 1973 et 1980, les intérimaires se bousculent sur les chevaux d'arçon. Dès 1974, David Carradine sort du lot en incarnant Kwai Chang Caine dans une série désormais mythique, *Kung-Fu*. Carradine s'identifie à ce point au rôle du Chinois errant au Far West qu'il annonce sérieusement avoir appris spontanément les arts martiaux et être spirituellement relié avec Bruce Lee dans l'au-delà. En 1978, il rend hommage au "Petit Dragon" en portant à l'écran et interprétant le héros d'un scénario signé Bruce Lee, trouvé dans la bibliothèque de James Coburn. Parcours initiatique d'un guerrier dans une contrée mythologique, son **Cercle de Fer** philosophe à loisir sur la signification des arts martiaux. Le feuilleton **Kung-Fu** aura auparavant donné une définition satisfaisante pour le grand public : un art noble nimbé de sagesse, dont il convient d'user avec harmonie et seulement en dernier recours. La forte aura religieuse, bouddhiste, due aux flashes-back, apporte à *Kung-Fu* la caution intellectuelle et morale indispensable à sa crédibilité.

**f** de sa gloire, David Carradine retrouve son personnage en 1986 à l'occasion d'un téléfilm également interprété par Brandon Lee. Deux ans plus tard, un producteur lance *Kung-Fu : The Next Generation* où un certain David Darlow incarne le petit-fils de Kwai Chang Caine. Exit Carradine, depuis longtemps compromis dans des séries Z où, bedonnant et dégarni, il sombre dans le karaté basique, mou et outrageusement démonstratif. David Carradine fait, dans le sillage de **Kung-Fu**, au moins une fois illusion dans le musclé **Oeil pour Oeil** face au bon shérif Chuck Norris, l'homme à qui Bruce Lee arrache les poils du torse dans **La Fureur du Dragon**. Croulant sous les trophés, Chuck Norris, guère avantagé par une morphologie massive, prend pourtant la relève du Chinois avec application et respect. Physiquement proche du bagarreur de saloon, il décoche cependant des coups magistraux, puissants, renforcés par un revers du pied, dans des films aussi peu enthousiasmants que **Les Casseurs**, **Dent pour Dent**, **La Fureur du Juste** et **Horreur dans la Ville**. Néanmoins conscient de ses faiblesses en matière de comédie, Chuck Norris se bonifie avec l'âge. Son art martial brut, épais mais efficace, acquiert d'autant plus d'honorabilité qu'un film comme **Sale Temps pour un Flic** révèle un excellent acteur de série B. Gêné aux coudes par le carcan karaté, il s'essaiera à la lutte anti-terroriste (**Delta Force**), à la vendetta vietnamienne (**Portés Disparus & cie**), ponctuant les salves des mitraillettes de quelques gâteries martiales. Comme Bruce Lee, Chuck Norris donne un fils castagneur à la postérité, Mike, aussi transparent que son père l'était à son jeune âge.

■ MT ■



■ *Chuck Norris, le cinquantaine sportive, s'entraîne dur pour Sidekicks* ■






■ *Pat Morita, le mentor de Ralph Maccio dans les Karaté Kid* ■

**Parallèlement à la prolifique descendance de Bruce Lee, à la soudaine éclosion des ninjas, aux millions brassés par de petits entrepreneurs, Hollywood et les producteurs respectables font la fine bouche. Pas question de manger de ce riz-là. Avant que Van Damme ne change les règles du jeu, les mammouths de la production n'ont touché au karaté, kung-fu et autres disciplines qu'avec parcimonie et prudence...**

Les sommes sidérantes brassées par les producteurs de Bruce Lee, l'attraction exotique de l'Orient, la philosophie "zen", les effets spectaculaires promis et la garantie d'attirer un public aussi jeune que nombreux... Hollywood ne pouvait pas longtemps demeurer insensible à un genre jusque là réservé à des promoteurs indépendants, souvent aussi fauchés que les blés en été. Pourtant, Hollywood fait la fine bouche. Le kung-fu, le karaté ? Les moguls californiens ont le mépris facile et consentent difficilement à s'aventurer dans un créneau tellement populaire qu'il en devient compromettant. Aujourd'hui, les mêmes studios cherchent désespérément, et sans aucune honte, leur Van Damme à eux. *Fox* et *Warner* soutiennent Brandon Lee, *Universal* appuie Jeff Speakman... Et Francis Coppola envisage de tourner un western en compagnie de Jackie Chan ! Jusqu'alors, à Hollywood, les arts martiaux se limitaient aux apparitions gadgetisées de Jackie Chan dans les **Cannonball** financés en majeure partie par *Golden Harvest*, basé à Hong Kong !

Il a fallu, pour convaincre *Warner Bros* de coproduire **Opération Dragon**, les persuader du potentiel commercial du projet en alignant chiffre sur chiffre. Le succès fut évidemment immédiat, mais les grands studios hollywoodiens poursuivent encore leur politique dédaigneuse vis-à-vis des arts martiaux. Enthousiasmé par les bénéfices spectaculaires de **Opération Dragon**, *Warner* s'installe discrètement dans le créneau et vise les salles "ethniques" qui avaient déjà connu un fort taux de remplissage avec la série des **Shaft**. Le flic black y cohabite désormais avec le karatéka black Jim Kelly dans **La Ceinture Noire**, mis en scène par Robert Clouse et produit par Fred Weintraub, tout deux présents au générique de **Opération Dragon**. Robert Clouse demeure d'ailleurs le "réalisateur" qu'un producteur important contacte dès qu'il s'agit de porter à l'écran un film d'arts martiaux. *Metro Goldwyn Mayer* lui demande de jeter Kurt Thomas dans les jeux cruels du Gymkata, *American International* le choisit pour transformer la "black beauty" Pamela Grier en **Aventurière de Hong Kong**. Le même Robert Clouse fait appel à une bande d'athlètes de haut niveau (Benny Urquidez, Joe Lewis, Richard Norton...) pour combattre une secte dans **Force Cinq**. Inévitablement, il participe à deux essais méritoires : Jackie Chan désireux de gagner les faveurs du public ricain (**Le Chinois**), et la blonde caoutchouc Cynthia Rothrock tentant de devenir l'équivalent féminin et occidental de Bruce Lee (**China O'Brien 1 & 2**). Deux tentatives, deux échecs. Jackie Chan reste la star de toute l'Asie et Cynthia Rothrock l'égérie élastique de la série B.

Sur la lancée de **Opération Dragon**, *Warner Bros* persiste dans sa volonté de dompter au mieux la vogue soudaine des arts martiaux. Ainsi, le cow-boy métis de **Billy Jack** défend les Indiens à grands coups de sabre japonais. Un western hybride auquel l'Europe, réunie dans la co-production de **Soleil Rouge**, répond en propulsant le samouraï Toshiro Mifune entre Alain Delon, Charles Bronson et Ursula Andress. Trois ans après **Soleil Rouge**, en 1975, le coq gaulois pousse un vibrant cocorico et le **Docteur Justice** le fameux cri qui tue. Poussivement réalisé par le vétéran Christian-Jaque (**Fanfan la Tulipe !**), **Docteur Justice** est adapté d'une bande dessinée née en juin 1970 dans l'hebdomadaire *Pif Gadget*. Toubib humanitaire, pratiquant le judo et le karaté, Benjamin Justice exerce son art contre un savant fou transformant le pétrole en eau. La seule tentative hexagonale d'exploiter la veine Bruce Lee est un four monumental.

Discrètement, les arts martiaux, dans le sens [illegible] du terme, s'insinuent dans le film d'action occidental. Même Sam Peckinpah, dans le désenchanté **Tueur d'Elite**, met en scène quelques ninjas poursuivant un leader



■ *Un karatéka black, disco et admirateur de Bruce Lee (Taimak) dans Le Dernier Dragon* ■

politique en fuite. Mais le réalisateur tourne souvent en ridicule les prouesses de ces asiatiques traditionalistes , James Caan règle brièvement leur compte aux ninjas en dégainant le bon vieux flingue yankee. Dans **Yakuza**, Robert Mitchum applique la même logique : une volée de plomb vaut bien cinq karatékas furibonds. Difficile en effet d'imaginer le déjà bedonnant Robert Mitchum rivalisant d'agilité avec des judokas sautillants, maniant parfaitement le sabre. Pourtant, à l'opposé de Sam Peckinpah, Sidney Pollack prend parti pour le tranchant de la lame au détriment du projectile perforateur. Grand admirateur des films de sabre chinois et japonais (il annonce un remake du **Sanjuro** de Kurosawa), John Carpenter approuve nettement cette prise de position. Dans **Les Aventures de Jack Burton**, son héros (Kurt "Débardeur" Russell), un beauf yankee, affronte des forces occultes asiatiques défendues par un trio d'artistes martiaux dotés de pouvoirs surnaturels. Le beauf sort vainqueur (par hasard ou presque) mais ridiculisé.


■ Les trois guerriers de l'apocalypse des Aventures de Jack Burton ■

À **armes Egales**, de John Frankenheimer, illustre le même thème. Un américain (Scott Glenn) s'initie aux arts martiaux sous la tutelle d'un maître obéissant à des règles ancestrales. Son frère, symbole d'un Japon avide et sauvagement capitaliste, use de méthodes nettement moins orthodoxes, moins zen. D'où conflit. Hollywood apprécie tout particulièrement cet antagonisme où la sagesse et la philosophie asiatiques se heurtent à la brutalité et à la très expansive violence occidentales. La série ***Kung Fu*** et David Carradine ont, depuis longtemps déjà, drainé les foules vers un karaté canalisant l'agressivité pour prôner la sagesse, le pacifisme. Ainsi, entre deux flashes-back brumeux où son vieux maître cite Confucius, David Carradine terrasse des cow-boys vulgos par quelques prises martiales à grand renfort de ralentis.

La série des **Karaté Kid** de John Avildsen, produite par *Columbia*, emprunte aussi les chemins du pacifisme benêt. Initiation, méditation, provocation et baston, telle est la logique de cette trilogie allant du tout bon (le premier) au carrément lamentable (le troisième). Le petit vieux japonais (Pat Morita, qui ne parle pas un mot de nippon dans la vie) enseigne au turbulent jeune loup (Ralph Macchio) les vertus du karaté sur fond de soleil couchant et de flûtes sirupeuses. Bien sûr, malgré la morale, la bagarre est le but inavoué des **Karaté Kid**. La philosophie touristique allègrement dispensée ? Juste un prétexte, un alibi. En Italie, le cinéaste-producteur Larry Ludman photocopie les **Karaté Kid** sur du mauvais papier recyclé et baptise sa trilogie servile **Karaté Warrior** où le jeunôt Kim Stuart tente de ressembler à Ralph Macchio. Récemment, le même triste sire a magouillé un... **Karaté Rock** ! L'enfer du plagiat.


■ Ken Takakura, le plus hollywoodien des acteurs japonais dans Yakuza ■

L'extraordinaire popularité des **Karaté Kid** ne suscite pas uniquement des contrefaçons miséreuses. *Motown*, la maison de disques qui compte dans ses rangs James Brown, Marvin Gaye et Donna Summer, réplique par **Le Dernier Dragon**, signé Michael Schultz. Mêlant arts martiaux et disco, le film, opportuniste à tous les niveaux, tourne autour du mythe de Bruce Lee dont le héros est un admirateur inconditionnel. Sûr que Bruce Lee laisserait choir ses nunchakus au vu de cet hommage burlesque. Coupable d'avoir relégué le "Petit Dragon" à des fonctions subalternes du temps de sa "vacance", Hollywood le regrette ouvertement dix ans après sa disparition. Mais le prétendu recueillement du **Dernier Dragon** sur la légende Bruce Lee n'aboutit qu'à une farce sans grand fondement. Hollywood refuse d'assumer son erreur d'avoir laissé l'acteur repartir à Hong Kong.

Pas finaud, car tourné par l'asiatique Elliot Hong, **Appelez-Moi Bruce ?** se paie la tête des Américains. Pour eux, tous les Chinois sont cuisto, experts en arts martiaux et se prénomment Bruce ! Pas brillant l'héritage spirituel de Bruce Lee chez l'Oncle Sam. Peter Weller dans **Les Aventures de Buckaroo Banzaï**, Fred Ward blindé par un maître chinois dans **Rémo, sans Arme et Dangereux**, l'enveloppé Rutger Hauer tuant à l'aveuglette dans **Justice Aveugle**, le videur Patrick Swayze lisant les mémoires de Jim Morrison dans **Roadhouse**, Stallone maniant le bâton dans le prologue thaï de **Rambo 3**... Tous assurent, tant bien que mal, la pérennité des arts martiaux à Hollywood sans référence ostentatoire à la déferlante des kickboxers et des flics cogneurs amenés par Van Damme et Steven Seagal. Mais leur influence semble bien dérisoire par rapport aux facéties des Tortues Ninja, quatuor de justiciers reptiliens formé par un rat nippon, maniant le nunchaku, le sabre et les dagues. Des arts martiaux reformatés, allégés, chorégraphiés avec soin, mais destinés à un public de nourrissons. Bruce Lee ferait une jaunisse à contempler les créatures à caparace manipulant un chapelet de saucisses comme s'il s'agissait de nunchakus !


■ Des tortues mutantes, mangeuses de pizzas et karatékas (Les Tortues Ninja 2) ■

■ M.T ■

# sale temps pour les NINJAS



■ Sho Kosugi diabolique et invulnérable dans Ninja III ■

**Présents depuis longtemps dans le cinéma asiatique, les ninjas tombent dans le domaine public en 1980 avec *L'Implacable Ninja* incarné par l'Italien Franco Nero et réalisé par l'Israélien Menahem Golan. L'hérésie n'est pas loin. Et ouvre grande la porte aux sacrilèges...**

L kung-fu avant-hier, les ninjas hier le kickboxing aujourd'hui... Les modes passent mais les arts martiaux demeurent. Tunique noire, masque-cagoule, déplacements silencieux, armements imprévisibles et gadgétisés à l'extrême. D'origine médiévale et japonaise, les ninjas, assassins d'élite à la solde des seigneurs, représentent en principe le mal. Ce sont des tueurs formés dès l'enfance, agissant aveuglément et donnant la mort sans manifester la moindre émotion. Difficile de les considérer comme des héros. Chuck Norris en décanille quelques uns, terroristes internationaux, dans **La Fureur du Juste** du piètre Eric Karson (**L'Arme Absolue & Angel Town**), en 1979, soit un an avant la consécration commerciale du ninja.

P…ant, Menahem Golan, l'homme des bons …s martiaux (il va révéler Norris et Van …amme), transforme le ninja en ambassadeur du bien luttant contre d'autres ninjas, négatifs ceux-là. En 1980, son **Implacable Ninja** popularise le mythe du guerrier fantômatique et invulnérable. Peu crédible dans l'exercice du ninjitsu, l'Italien Franco Nero laisse une doublure se livrer à de nombreuses acrobaties dans sa lutte contre un business-man véreux, désireux de faire main basse sur un terrain pétrolifère. **L'Implacable Ninja** définit rapidement les règles du genre : manichéisme, rivalités entre ninjas, combats à un contre vingt, exotisme simpliste. Et une totale liberté d'inspiration dans la conception des affrontements, une autonomie qui transgresse allègrement les limites du vraisemblable. La séquelle de **L'Implacable Ninja**, **L'Ultime Violence** du spécialiste Sam Firstenberg (un réalisateur auquel Golan aura souvent eu recours), pousse le bouchon un peu plus loin et **Ninja III** f…rte avec le fantastique, le ninja devenant un être surnaturel, résistant aux balles et se réincarnant dans le corps d'une jeune femme. De gentil japonais victime d'un trafiquant de drogue dans le 2, Sho Kosugi devient brièvement un super-héros du mal dans le 3. Ninja, le comédien japonais le sera souvent dans des films jumeaux, tenant des rôles d'immigrant victime de la veulerie yankee (**Prière pour un Tueur**) ou d'agents de la CIA (**American Ninja**). Comédien limité, sa carrière reste étroitement liée à la vague ninja. Il combat encore le soviet Van Damme dans **L'Arme Absolue**, puis se recycle dans la grosse production brossant un tableau du Japon médiéva (**Shogun Mayeda**).

d…ant qu'un occidental élargirait son pu…, Menahem Golan abandonne Sho Kosugi à son sort (la série Z) et recrute Michael Dudikoff pour une nouvelle saga ninja, celle, prolifique, des **American Warrior**, signée



■ *Michael Dudikoff, G.I le jour et ninja la nuit (American Warrior)* ■

Sam Firstenberg. Michael Dudikoff est un "G.I. Joe", ninja formé par un maître japonais, dérouillant un mafieux philippin trafiquant d'armes... Un kickboxer aurait également très bien fait l'affaire tant la parenté avec la future descendance de Van Damme est évidente. Les disciplines martiales changent, les scénarios s'implantent durablement. Peuvent ainsi se superposer les séquences d'apprentissage des arts martiaux de **American Warrior**, **Karaté Kid** et **Bloodsport** ! Héros de **American Warrior**, Michael Dudikoff parvient difficilement à simuler la bonne connaissance du manuel du parfait ninja. Il faut toute la technique de Tadashi Yamashita (adversaire de Bruce Lee dans **Opération Dragon** et futur pilier de la série Z avec **Capital Punishment** & **Le Glaive de la Vengeance**) pour dynamiser cette molle tête d'affiche. Karatéka authentique, le Black Steve James, incroyablement puissant, lui pique la vedette lors des scènes musclées. Succès aidant, les deux hommes cassent encore du ninja, cybernétique celui-là, dans **Le Ninja Blanc**, et se limitent au polar pour les besoins de **American Warrior 2, le Chasseur**, un dissident dans la série. David Bradley vire Michael Dudikoff du haut de l'affiche dans **Force de Frappe** (**American Ninja 3**), et le contraint à jouer les vedettes invitées... Une chatte n'y retrouverait pas ses petits, d'autant plus que les scripts se copient fâcheusement les uns les autres. Maintenant que le filon Ninja semble bien épuisé, *Cannon* (producteur de toutes les ninjateries précédentes) prévoit la saga **American Samouraï** avec l'increvable David Bradley. *Cannon* ou la rentabilisation forcenée d'un label.

Label Ninja restera encore longtemps sur le marché synonyme de sous-produits. Majestueux, inquiétant et sombre dans le cinéma japonais, vif, acrobatique et doté du don d'ubiquité dans le cinéma de Hong Kong, le ninja devient, parallèlement à la série *Cannon*, le matériel privilégié de la série Z philippine, chinoise et de Taïwan. Pour pas cher, les producteurs les plus véreux de la création ficellent un nombre incalculable de navets hideux où, pour filer un bon coup de fouet aux dits as de la savate, le réalisateur filme tous ses ringards en accéléré ! Les firmes *Filmark* et *IFD*, tout particulièrement, remplissent leur coffre à grand renfort de **Ninja Terminator**, **Ninja Commando**, **Ninja American Warrior**, **Ninja Force Brutale**, **Ninja Fury**, **Le Dernier Ninja**, **Le Tigre contre Ninja**, **Ninja Power**... Voici quelques uns des sous-produits qui circulent en vidéo sous des marques suspectes et violent une mythologie pourtant riche de ressources visuelles et scénaristiques. A ce point asséché, exsangue, le ninja est, par la force des choses, devenu un bon sujet de plaisanteries cinématographiques. Voir leur confrontation avec des rabbins dans **Ninjas en Folie**, ou James Coburn survolté dans la tenue noire dans **Hudson Hawk**. Un certain **Unmasking the Idol** ose même montrer un chimpanzé déguisé en ninja et adepte du bras d'honneur intempestif !

Le ninja échoue même dans des productions européennes miteuses genre **Ninja Force** de l'Allemand Christian Anders et l'ibérique **Honor de Ninja**. L'un comme l'autre présentent un héros occidental bénéficiant d'une initiation aux rites guerriers japonais et devenant par la suite sauveur de la veuve et de l'orphelin. Plus adroit, le bavarois **L'Été du Samouraï** transforme son ninja en véritable Fantômas politique d'outre Rhin, et le Suédois Mats Helge, dans le bizarre **Mission Ninja**, suit les pérégrinations très sanglantes d'une troupe de véritables Terminators aguerris aux interventions contre le KGB ! Cuisinée à toutes les sauces, massacrée, humiliée, détournée, la mythologie ninja cinématographique survivra-t-elle ? Difficile à dire. A moins que John Carpenter ne se replonge dans un vieux projet, **The Ninja**, adaptation d'un bouquin explorant avec une rigueur toute ethnologique les antécédents historiques d'une figure fabuleuse...

■ M.T ■



■ *Un des ninjas bien méchants, mais estampillés série Z, de **Ninja Force Brutale*** ■

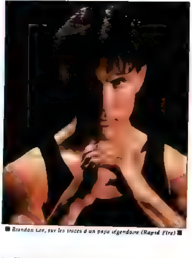


■ *Sho Kosugi, justicier au service de la CIA dans **American Ninja*** ■



*Dolph Lundgren, flic-kamikaze opposé aux yakuzas (Dans les Griffes du Dragon Rouge)*

# VAN DAMME et les nouveaux dragons



■ *Brandon Lee, sur les traces d'un papa légendaire (Rapid Fire)* ■

**Après Bruce Lee, les arts martiaux vivotent sans enthousiasme et les producteurs hollywoodiens perdent espoir de trouver un nouveau "Dragon" du kung-fu. Mais soudain, en 1988, un bruxellois anonyme sort de quatre ans de galère et s'achemine vers le rêve américain, en brisant autant de nuques, de bras et de mâchoires nécessaires. Nombreux seront à l'imiter..**

Chuck Norris se recycle dans les **Portés Disparus** et autre **Temple d'Or** sur la lancée des **Rambo** et **Indiana Jones**. A Hong Kong, Jackie Chan veille scrupuleusement à doubler ses prouesses physiques de frasques spectaculaires dignes des **James Bond** tandis que des tigresses comme Michelle Khan et Cynthia Rothrock lèvent très haut la jambe. Les **Karaté Kid** diluent le karaté dans une philosophie orientale de bazar. Rien de neuf à signaler à l'horizon du paysage martial. Et, brusquement, un Belge engagé coûte que coûte dans le rêve américain décroche le jackpot. Initialement destiné à la vidéo, puis entièrement remonté par sa vedette consciente de la mollesse des combats, sorti dans un total anonymat à Los Angeles, **Bloodsport** remporte pourtant plus tard un succès foudroyant. Du jour au lendemain, Jean-Claude Van Damme devient la nouvelle coqueluche du cinéma d'action. Jusque là, depuis le départ de sa Belgique natale, Van Damme est passé par de petits jobs indispensables à sa survie, a pioché dans sa tirelire, a donné des cours d'arts martiaux dans des parkings souterrains, a porté les valises de Chuck Norris, a brièvement revêtu la défroque du Predator. De quoi alimenter une petite légende. Pour bien installer celle-ci, il incarne un kickboxer soviétique hargneux dans l'inénarrable **Karaté Tiger** et un tueur du KGB dans le non moins croquignolesque **Arme Absolue**, face à Sho Kosugi, vedette ascendante.

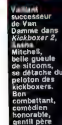
Comment expliquer l'incroyable ascension de Van Damme ? Stallone et Schwarzenegger se partagent en 1988 le marché du film d'action. Schwarzenegger manifeste rapidement le désir d'élargir son audience en touchant à la comédie familiale pendant que Stallone se compromet dans des projets fâcheux (**Over the Top**) et retarde d'une guerre (**Rambo 3**). L'outsider Chuck Norris abandonne la succession de Bruce Lee pour suivre pas à pas Stallone et Dolph Lundgren, encore auréolés du succès de **Rocky IV** et ne s'aperçoit pas encore qu'il est condamné à demeurer un second couteau (excellent néanmoins).. Dans pareil contexte, **Bloodsport**, qui ne vaut que par ses combats et la présence de Van Damme, casse la baraque. Presque logique. La même année déboule avec Nico un bloc de granit challengé par un grand studio, Steven Seagal. Plus impassible encore que Charles Bronson, féru de philosophie orientale, causant japonais, pratiquant karaté, kendo, aïkido, taï-chi et kung-fu, Steven Seagal devient immédiatement l'adversaire numéro un de Van Damme au box-office nord-américain. Si Seagal se détache de manière significative aux States, Van Damme le dépasse largement aux quatre coins de la planète. De Nico à **Justice Sauvage** en passant par **Désigné pour Mourir** et **Echec et Mort**, Steven Seagal casse des bras (sa grande spécialité), des colonnes vertébrales, retourne des nuques, fracasse des mâchoires, brise des jambes au niveau du genou. Méchant, sadique presque. Sa conception cinématographique des arts martiaux : une arme offensive, un substitut au flingue qu'il porte d'ailleurs toujours sur lui. La brutalité limite ses chorégraphies à quelques mouvements simples et définitivement assassins. L'opposé de Van Damme en somme.

• • •

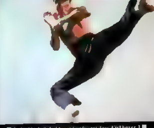
■ *Bolo Yeung, éternel méchant mène la vie dure à Van Damme dans **Bloodsport*** ■

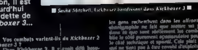


# le boy-scout SASHA MITCHELL

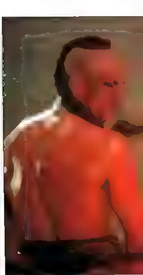


**Vaillant successeur de Van Damme dans *Kickboxer 2*, Sasha Mitchell, belle gueule de sitcoms, se détache du peloton des kickboxers. Bon combattant, comédien honorable, gentil père de famille et ex-mauvais garçon, il est aujourd'hui la vedette de *Kickboxer 3*...**





■ *Sasha Mitchell, kickboxer bondissant dans Kickboxer 3* ■



**Vos combats varient-ils de Kickboxer 2 à Kickboxer 3 ?**

Dans Kickboxer 2, il y avait déjà beaucoup moins de sang et de coquillages spéciaux que dans le premier, avec Van Damme. Du 2 au 3, nous avons encore modifié certaines choses en déplaçant les affrontements sur le ring dans la rue. Dans Kickboxer 2, il y a quatre ou cinq combats sur le ring. Dans le 3, il n'y en a plus qu'un seul, à la fin, mais dans un style plus violent encore. Kickboxer emploie davantage d'action sur le mode du thriller ; on y utilise notamment des flingues. Le genre d'art martial employé est également très différent. Pour Kickboxer 2, je me suis entraîné dans un style purement "kickboxing" avec Benny Urquidez, le grand spécialiste dans le domaine. Pour cette nouvelle séquelle, j'ai subi une formation tirant plus vers la boxe thaï. La grande différence entre ces deux disciplines tient dans la morphologie des combattants. La boxe thaï demande une constitution plus robuste car les coups portés sont nettement plus violents et il faut également encaisser beaucoup plus avant de répliquer. Étant assez baraqué, la boxe thaï est plus abordable pour moi que le pur kickboxing.

**Comment expliquez-vous votre passion pour les arts martiaux ? Elle remonte, je crois, à votre adolescence...**

Des gens qui m'étaient proches pratiquaient les arts martiaux. Je les ai suivis. Par nature, j'étais agressif, toujours prêt à cogner. La discipline imposée par le kung-fu et le karaté m'a permis de canaliser cette énergie. Le fait que mon entraîneur travaille avec des champions m'a également poussé au perfectionnement. Lorsque vous faites un film, vous vous devez d'être crédible, montrer aux gens qu'on atteint ce niveau après des heures et des heures de dur labeur. Avec Kickboxer 2, j'ai eu la chance de pouvoir décrire les arts martiaux honnêtement, rigoureusement, en restant vrai, sans recourir à des trucs, des astuces. Bien sûr, un film reste un film, mais l'attitude du combattant doit demeurer plausible. Pas question de forcer le coup de pied pour faire plaisir au metteur en scène et au producteur. On peut détailler des coups de pied incroyablement sophistiqués mais, dans la pratique, ils sont totalement irréalisables. Beaucoup de comédiens kickboxers posent avantageusement avec le pied au-dessus de la tête. Faites ça dans un affrontement et vous êtes mis au tapis aussi sec, car la pose nécessite un parfait équilibre. Je préfère me battre de façon réaliste. Ainsi, Kickboxer 2 adopte une attitude très pédagogique vis-à-vis des arts martiaux. Par contre, Kickboxer 3 privilégie la baston brutale, haineuse et offensive.

**Vous pensez que Kickboxer 3 connaîtra le succès des précédents ? La concurrence est rude aujourd'hui !**

Autrefois, avant Bloodsport, les films jouaient essentiellement sur l'imagination. Le public ne croit plus actuellement aux bonds de 50 mètres dans les airs. L'imagination, les gens vont la chercher dans des thrillers de science-fiction, dans les effets spéciaux de Terminator 2. Les kickboxers n'ont pas d'ordinateurs, ni de dollars par millions : ils n'ont que leur corps. Du coup, le kickboxing se doit de concrétiser la véracité que les gens recherchent dans les affrontements. La chorégraphie ne fait que mettre un peu d'ordre dans ce que sont réellement les combats. On oublie le côté purement spectaculaire pour accentuer le côté technique et sportif. Cela plaît à un public qui ne tient pas à être écœuré d'exploits physiques invraisemblables. Je n'ai rien contre les films de Jackie Chan, j'en suis même un fan, mais ils n'attirent plus autant qu'auparavant.

**Comment vous maintenez-vous en forme ?**

Actuellement, je travaille sur un sitcom. Je suis donc contraint de m'entraîner entre 5 et 7 heures 30 du matin, au Jet Center de Benny Urquidez. À 8 heures 30, je suis au studio et j'y reste jusqu'à 19 heures. À mon retour chez moi, de 21 à 23 heures, je fais de l'haltérophilie !

**Vous parlez beaucoup de corps, de coups, de technique, et très peu de mental...**

Exact. La philosophie enseignée par les arts martiaux détermine pourtant votre existence entière. Elle enseigne le contrôle des actes, la générosité, l'humilité. Si vous êtes un champion, ne vous comportez pas comme tel. Si vous mettez votre talent en vitrine, il sera immédiatement repris. Plus que les autres, vous vous devez d'être bon, juste. Le cinéma doit contribuer à répandre cette philosophie. La hiérarchie des Ceintures Noires donne d'ailleurs une idée précise de ce que sont vraiment les arts martiaux. La première Ceinture récompense la technique, la deuxième votre conception philosophique des arts martiaux, la troisième ce que vous donnez en retour à votre discipline. Le degré final de la Ceinture Noire vient à votre mort. À ce moment-là, on juge l'héritage que vous léguez aux autres. Benny Urquidez, par exemple, a propagé le kickboxing à travers le monde. Quand il mourra, il obtiendra cette ultime Ceinture. Dans un vrai combat d'arts martiaux, il n'est jamais question de violence gratuite. Le héros ne recourt à la fureur qui le ronge qu'à la fin, lorsqu'il a tout essayé pour pallier le mal. Les artistes martiaux dignes de ce nom sont ainsi. Ils ne s'emportent jamais, réfléchissent avant d'agir. Avant d'être des guerriers, ce sont des diplomates.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par Didier ALLOUCH ■

...

**F**an de Bruce Lee, le Belge puise une grande part de son "inspiration" dans les combats du "Petit Dragon". D'où le recours presque systématique au fameux coup de pied aérien. Qu'il soit sur les traces de Mad Max (**Cyborg**), légionnaire en cavale (**Full Contact**), flic incarcéré (**Coups pour Coups**), artiste martial par vengeance et idéal (**Kickboxer**) ou jumeaux (**Double Impact**), Van Damme ne varie pas d'un pouce sa conception de la baston. Un art consommé du montage, alternant ralentis, répétition des coups sous des angles différents, et de soudaines accélérations lui assurent les montées d'adrénaline tant souhaitées par son public. Quelques éclatements d'arcades sourcillères, du sang mêlé à de la salive, crachée sur le tempo de **Raging Bull**, épicent encore des affrontements filmés comme des combats de titans. Aujourd'hui, Steven Seagal comme Jean-Claude Van Damme sentent le vent tourner. La saturation menace. Steven Seagal ne veut plus entendre parler d'arts martiaux et se réfugie dans le polar catastrophe maritime (**Dreadnaught** que vient de reprendre John McTiernan), Van Damme verse dans le thriller de science-fiction (**Universal Soldier**) et dans le polar (**Pals**, **Hard Target**). Cependant, Van Damme assure que **Enter the New Dragon**, à la fois suite de **Bloodsport** et remake de **Opération Dragon**, sera d'ici un an ou deux le point d'orgue définitif à la vague kickboxer.

**K**ickboxing... Un mot magique qui qualifie un sport de combat privilégiant la frappe du pied au détriment du coup de poing. Les recettes du "bon" film de kickboxer se limitent à quelques variantes bien précises : volonté de la Mafia de faire main basse sur des joutes clandestines, vengeance du frère, kickboxer ou non, assassiné par une brute sadique réputée invulnérable, initiation aux



■ *Van Damme dérouille le vilain Michel Qissi d'un revers du talon dans* ***Kickboxer*** ■

arts martiaux par un maître éducant son élève à la dure, retraite anticipée d'un champion suite à une mort accidentelle et retour final sur le ring. Il n'existe pas des milliers de combinaisons possibles dans le genre et les scénaristes ne cherchent pas vraiment l'originalité à tout prix. De même, les producteurs se creusent la cervelle pour éviter de trouver des titres originaux. **Bloodsport** entraîne dans son sillage **Bloodfight**, **Bloodfists 1, 2 & 3**, **Bloodgame**, **Bloodmatch**. **Kickboxer** ne démérite pas avec **Kickfighter** (titre français de **Night of the Warrior**), **Kickboxing** (titre français de **The Fighter**), **King of the Kickboxers 1 & 2**, **American Kickboxer**. Quelques "rings" et "hands" viennent encore s'ajouter à la liste.

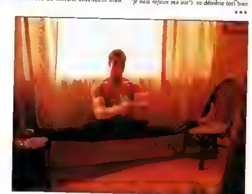
Actuellement, on compte autant de postulants au titre de Van Damme que de copies de **Bloodsport**. Ceux-ci sont presque aussi nombreux que les multiples Bruce sortis de nulle part après la disparition de Bruce Lee. De son vivant, Van Damme porte donc la paternité d'une descendance aussi abondante que bâtarde (Donald Murray, Mark Houghton, Sooni Shroff...). Tout naturellement, Menahem Golan se propose de lui opposer un autre Belge, Emmanuel Kerwin, dont les multiples projets coulent les uns après les autres. Évidemment, ses **Prize Fighter** et autre **Fists of Rage** plagient à la ligne les plus gros succès de Van Damme. Après une apparition météorite dans **Kickboxer 2**, Kerwin disparaît purement et simplement de la circulation. Pas très belge mais très français de souche, Olivier Gruner se retrouve du jour au lendemain sous les projecteurs de la série Z **Angel Town**, à flanquer de mémorables corrections aux gangs de Los Angeles. Véritable karatéka, se battant sans effets de rafistolage au montage, Gruner, plus malin que la masse des kickboxers, se refuse à enchaîner sur un **Angel Town 2** et attend pendant deux ans un script digne de ce nom, celui de **Nemesis**, un thriller de science-fiction proche de **Universal Soldier**.

L'exemple de Olivier Gruner est l'exception qui confirme la règle. Complaisamment, les autres ténors du marché entendent bien s'installer durablement dans le créneau et se livrent une guerre sans merci pour rester en place. Belle gueule, fin, souple, et plutôt bon comédien, Sasha Mitchell parvient même à ne pas faire regretter Van Damme dans un très honorable et très stylisé **Kickboxer 2** du spécialiste Albert Pyun, qui passe de Van Damme (**Cyborg**) à Olivier Gruner (**Nemesis**). Ainsi, les réalisateurs eux-mêmes, du moins les plus aguerris, ne connaissent pas de chômage. Mark DiSalle, fortiche mais en rupture de Van Damme, se pointe à *Universal* pour clamer : *"Voilà, j'ai tourné* ***Kickboxer*** *qui a rapporté énormément de thunes. J'ai une nouvelle future star à vous proposer"*. Le studio ne se fait pas prier et engage aussi sec Jeff Speakman (hallebardier dans **Kickboxer**), un adepte du kenpo, art martial voisin du kung-fu. Un script crétin (un flic venge son frère liquidé par la Mafia chinoise) estropie malheureusement son **Arme Parfaite**.

Roger Corman, autre producteur qui ne perd pas le Nord, est le plus rapide. À peine **Bloodsport** est-il sorti qu'il boucle **Bloodfist** pour tout juste un million de dollars. Une assurance de gros bénéfices. Le script est déjà une vieille connaissance : pour venger son frère, Jake apprend le kickboxing sous les ordres d'un vieux maître et dérouille le tueur sur le ring lors de la séquence finale. Jake se jure de ne plus jamais combattre, ce qui ne l'empêchera pas de remettre ça dans **Bloodfist 2** où il s'oppose à un fou désireux de ressusciter les combats de la Rome Antique. Dans **Bloodfist 3, Forced to Fight**, les scénaristes éliminent Jake pour un Jimmy Boland emprisonné, mais la vedette demeure Don "The Dragon" Wilson, un véritable as des arts martiaux, médaillé d'or dans plusieurs championnats. Rusé, Roger Corman recrute d'ailleurs de nombreux sportifs pour étoffer le générique de ses **Bloodfist** : Stan Longinidus, Peter "Sugarfoot" Cunningham, Kris Aguilar, Rob Kaman, Billy Blanks, Maurice Smith, Timothy Baker... Rien que des pointures que l'on retrouve régulièrement dans les productions du genre, généralement dans des emplois de méchants rapidement dégagés par le héros.

Dans le sillage de Van Damme, beaucoup parviennent, à faire illusion, à tenir au moins plusieurs rounds face au spectateur averti. Lorenzo Lamas, malgré une fâcheuse tendance à user du psychodrame sportif (genre *"je vais refaire ma vie"*), se démène fort bien

• • •



■ *Méditation et grand écart au menu pour Van Damme dans* ***Bloodsport*** ■

# le soupirant DON "the dragon" WILSON



**A 38 ans, ce karatéka émérite, bardé de médailles, couvert de titres, perce dans le sillage de Van Damme. [illegible] irlandais (!), il réplique à *Bloodsport* par *Bloodfist* et ses séquelles. Depuis, Don "The Dragon" Wilson passe du *Cercle de Feu* à *Future Kick*, carrefour des arts martiaux et de *Blade Runner* !**

**Expliquez-nous [illegible]**

A [illegible] ans, [illegible] dans divers domai[illegible] je me suis [illegible] karaté. J'ai [illegible] l'ex[illegible]. Un an plus [illegible] j'ai enchaîné avec [illegible] kung-fu. Je suis deve[illegible] Ceinture Noire. Pour [illegible], les arts martiaux [illegible] bien au-delà [illegible] connaissent les clefs de [illegible] et pas seule[illegible] un bon moyen de devenir un champion, à [illegible] des footballeurs, [illegible] L'aspect [illegible]

**En quoi ont-ils donc cette dimension [illegible] ?**

[illegible] Cependant, [illegible] dans le but de faire peur, de parader, [illegible] J'essaie d'utiliser les arts martiaux à bon [illegible], pour ma protection, [illegible] défendre une personne [illegible]

**En 1988, à peine Van Damme est-il sur les écrans avec *Bloodsport* que vous dé[illegible] avec *Bloodfist* !**

[illegible] Hong Kong. [illegible] mais s'il peut faire le même film pour 5 dollars, c'est mieux. Lorsque [illegible] une idée incroyable, m'opposer à Jean-Claude Van Damme dans un combat de kickboxing. [illegible] Van Damme [illegible] Corman concernant la parenté entre *Bloodsport* et *Bloodfist* !

**[illegible] *Bloodsport* et *Bloodfist* [illegible] la vogue actuelle des films de kickboxing ?**

Les films d'arts martiaux ont toujours été populaires, mais les producteurs hollywoodiens [illegible] de s'en rendre compte. Bruce Lee n'a pas été immédiatement accepté à Hollywood. Il a dû s'exiler à Hong Kong pour tourner [illegible] internationaux, Warner a accepté alors de produire *Opération Dragon* avec, [illegible] Bruce Lee, Hollywood [illegible]

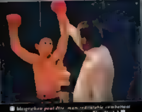
**Le fait que vous soyez d'origine asiatique [illegible] prétendant naturel au titre de nouveau Bruce Lee, non ?**

Depuis Bruce Lee, aucun acteur asiatique [illegible] *Opération Dragon*. A la [illegible]

**Hollywood cherche actuellement un acteur qui pourrait concurrencer sérieusement Van Damme ?**

Il existe réellement qu'un accent euro[illegible] Les kickboxers blancs marchent fort. Regardez Oliver Gruner [illegible] c'est uniquement parce que Van Damme obtient un succès important. Alors, chacun à Hollywood cherche un Européen. A vrai dire, mon but est de tourner des films produits par les grands studios. Je continue donc à travailler un [illegible], à prendre des cours.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et [illegible] ALLOUCH ■



■ [illegible] ■

■ Sasha Mitchell donne dans le kickboxing gothique (*Kickboxer 3*) ■

• • •

**Kickboxer**. Une manière comme une autre de se déculpabiliser de l'usage des muscles et de montrer que même les kickboxers savent verser leur petite larme. De la force physique de la vulnérabilité sentimentale. Les suffrages du public féminin sont à prendre. Mais des kickboxers il en existe aussi de redoutables, des bœufs qui sévissent prioritairement dans les productions Joseph Lai, ex-fossoyeur de ninjas. Ces prétendus virtuoses de la savate fréquentent des chefs-d'œuvre de ringardise comme **Year of the King Boxer Kickboxing Storm**, **Kickboxer King**, des nanars ahurissants généralement filmés en une dizaine de jours, parfois dans **Kickfighter** et **Final Impact**. Keith Vitali et John Barret creusent eux aussi le côté humain du combattant dans **American**



■ *Le granitique Steven Seagal use dangereusement de la queue de billard dans le méchant Justice Sauvage* ■



simultanément, avec des "comédiens" et équipes techniques interchangeables. Taiwan et Hong Kong, les royaumes de la *Rolex* bidon, perpétuent ainsi la tradition du sous-Bruce Lee calamiteux, destiné à alimenter un marché parallèle. Le vivier des athlètes dont Hollywood ne veut surtout pas fournit une bonne matière première à ses sous-productions. Sean Donnahue dans **Blood Hands**, Gary Daniels dans **Capital Punishment**, Dale "Apollo" Cook dans **Blood Ring** constituent les plus illustres ambassadeurs de l'écume de la vague Van Damme. Nettement plus intéressants sont les méchants révélés par le genre, les Asiatiques Bolo Yeung et Michel Qissi, le Black Billy Blanks, le blond germanique Mathias Hués. Ces excellents seconds couteaux sont très sollicités par les producteurs les plus véreux de la planète, ceux-là même qui leur promettent un statut de star dans des entreprises douteuses.

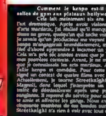
Si fils de Chuck Norris Mike, s'est mis depuis longtemps déjà aux arts martiaux (dès **Frontière Interdite** du Finlandais Renny Harlin en 1986), Brandon Lee, le vrai fils de Bruce Lee, profite du succès de Van Damme pour se remettre en selle aux States après une carrière express à Hong Kong (dans **Légitime Vengeance**). Sous l'auréole charismatique d'une filiation illustre, il vient néanmoins de se planter avec **Dans les Griffes du Dragon Rouge** de Mark Lester (**Commando**). En compagnie du big Dolph Lundgren, Brandon Lee incarne un flic à demi japonais (!), nettoyant le quartier Little Tokyo de Los Angeles de sa mafia tatouée. Après une très informelle excursion en salles, **Dans les Griffes du Dragon Rouge** échoue dans les vidéo-clubs. De *Warner*, Brandon Lee passe à *Fox*, société en quête de son van Damme maison. Sous la houlette de Dwight Little (**Désigné pour Mourir**), la progéniture du "Petit Dragon" interprète, dans **Rapid Fire**, un flic de Hong Kong en butte aux Triades exportant leur conception du crime aux States. Brandon Lee se met au service de l'Oncle Sam et affûte déjà ses poings en vue d'un **Rapid Fire 2**.

■ M.T ■

# le théoricien du kenpo

# JEFF SPEAKMAN

**A 34 ans, Jeff Speakman vise à un cinéma d'arts martiaux hautement moral. Presque figurant dans Kickboxer, il professe dans *L'Arme Parfaite* maîtrise de soi, défense de la veuve et de l'orphelin, respect des traditions. Itinéraire d'un enfant des arts martiaux gâté par la fréquentation des salles de gym...**



■ *Jeff Speakman, adepte du kenpo dans L'Arme Parfaite* ■

**Qu'est-ce qui vous a poussé à la pratique des arts martiaux ?**

Etant adolescent, j'étais fasciné par le feuilleton *Kung-Fu* avec David Carradine. Régulièrement, le scénario décrivait des flashes-back de l'enfance du héros élevé dans un temple. Et dans ce décor, des moines s'entraînaient de manière étrange aux arts martiaux. Je me suis mis au karaté pour comprendre ce qu'ils faisaient vraiment. Gymnaste et plongeur durant mon enfance, j'aimais bouger. Dans une université du Missouri, j'ai rencontré le maître Lou Angel, qui avait étudié les arts martiaux au Japon. C'est ainsi que tout a commencé.

**Vous vous êtes spécialisé dans une discipline peu fréquentée, le Kenpo...**

C'est Ed Parker, l'homme qui a importé le kenpo aux Etats-Unis, qui me l'a enseigné. On peut croire que cet art est originaire de Chine. C'est faux. En fait, il provient de Hawaï, le lieu même où Ed Parker est né. Là, il l'a appris en compagnie de ses deux créateurs, lesquels se sont largement inspirés de deux styles de kung-fu. Dans les années 50, Ed Parker s'est installé aux Etats-Unis. A ce moment-là, il a structuré les bases du Kenpo moderne, un mélange de logique du mouvement et de vieilles techniques de combat. Ed Parker m'a appris la géométrie, la physique, l'anatomie, la physiologie. Toutes ces matières n'ont rien de traditionnelle ; elles constituent une vision très pragmatique des arts martiaux. Cela rend le kenpo unique et le transforme en étude quasi scientifique du mouvement.

**Le kenpo possède-t-il une philosophie différente de celle des autres arts martiaux ?**

Je divise le kenpo en trois catégories. Le sport en lui-même est un mélange de kickboxing, de boxe... mais n'entretient pas de parenté directe avec ces disciplines. Deuxièmement, le kenpo développe une facette artistique qui m'intéresse beaucoup. Troisièmement, et c'est là le plus important, l'esprit du kenpo se rapporte directement avec l'humanité et votre croissance intérieure. Les gens qui en sont conscients réalisent que cela n'a rien à voir avec la graduation de votre Ceinture Noire, ou le nombre de trophées posés sur votre cheminée. Le kenpo enseigne l'aide à autrui. Etre un artiste martial repose essentiellement là-dessus.

**Comment le kenpo est-il passé des salles de gym aux plateaux hollywoodiens ?**

Cela fait maintenant six ans que j'étudie l'art dramatique. Après avoir visionné pas mal d'arts martiaux, j'ai réalisé qu'il manquait quelque chose au genre, quelqu'un qui sache vraiment jouer. Je savais qu'un producteur me voyant pratiquer le kenpo m'engagerait immédiatement, mais j'ai préféré d'abord apprendre à incarner un personnage. Cela m'a pris six années avant que je ne décroche mes premiers contrats. Avant, je ne montrais pas que je connaissais les arts martiaux. Aujourd'hui, j'allie kenpo et comédie. Pour cette raison, j'ai signé un contrat de quatre films avec *Paramount*. Actuellement, je tourne Streetknight de Albert Magnoli, dans lequel j'interprète un ex-flic contraint de démissionner après une prise d'otage sanglante. Il reprend du service pour aider sa petite amie et affronte les gangs. Nous avons jusqu'à cinquante membres de ces bandes sur le plateau. Streetknight n'a rien à voir avec tous ces films de kickboxing se déroulant systématiquement autour d'un ring ou pendant un tournoi clandestin. Ces films-là sont écrits pour des sportifs, pas pour des comédiens. Combiner la maîtrise physique et l'aspect intellectuel, c'est ce dont un homme.

**Les scénaristes oublient souvent cette combinaison !**

Je ne lis plus les scripts d'arts martiaux. Je lis les scripts de vrais films. Envoyez-moi une bonne histoire, j'y ajouterai les arts martiaux. Mon agent reçoit des dizaines de manuscrits qu'il ne me donne même pas. Il sait que je ne veux pas de kickboxing. Je veux de vraies histoires. L'action viendra après.

**Bruce Lee raisonnait comme vous. Le saviez-vous ?**

L'homme le plus important dans la vie de Bruce Lee était Ed Parker, celui qui l'a fait débuter à Hollywood en lui trouvant le rôle de Kato dans la série *Le Frelon Vert*. Pendant deux ans, Bruce Lee est demeuré chez lui, à Pasadena. Si je dois vous citer une référence en ce qui concerne le style que je pratique, ce sera Bruce Lee.
Ed Parker a également été mon instructeur. Il est mort dix-huit jours après le tournage de L'Arme Parfaite, un film dont il rêvait depuis trente ans. Il lui est dédié. Je l'ai tourné pour lui rendre hommage, à lui et au kenpo.

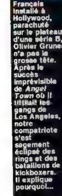
**Existe-t-il des rapports amicaux entre tous les artistes martiaux installés à Hollywood ?**

Oui, vraiment. Il existe une réelle camaraderie entre la plupart d'entre nous. J'ai grandi dans les arts martiaux. Tous ces gens me connaissent. Ils étaient mes amis avant même que je me décide à devenir comédien. Mais notre communauté inclut malheureusement des gens moins respectables. Ils mentent sur leur éducation martiale et leur entraînement. Je ne suis pas un artiste martial hollywoodien, pas un faux. Mais ne comptez pas sur moi pour vous donner le nom des faussaires !

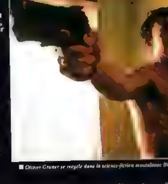
■ Propos recueillis et traduits par Didier [illegible] ■



# le dissident OLIVIER GRUNER



**Français installé à Hollywood, parachuté sur le plateau d'une série B, Olivier Gruner n'a pas la grosse tête. Après le succès imprévisible de *Angel Town* où il affrontait les gangs de Los Angeles, notre compatriote s'est sagement éclipsé des rings et des bataillons de kickboxers. Il explique pourquoi...**



Olivier Gruner se recycle dans la *science-fiction* musculeuse (Nemesis)

**Votre jeunesse ne vous prédestinait pas vraiment au cinéma d'action, non ?**

J'étais un gamin très gentil, timide, maigre. J'avais peur de me battre contre les garçons qui me flanquaient des roustes sur le chemin de l'école. Je me suis pris en main pour survivre, ne plus craindre les forts. J'ai mangé davantage, j'ai fait de la musculation, du sport. Plus tard, je me suis engagé dans les commandos de marine. Là, j'ai rencontré un type qui pratiquait le karaté. Ensuite les copains m'ont dit "tiens, on va t'apprendre un ou deux coups". Cela m'a poussé à m'inscrire dans un club, à potasser des livres sur les arts martiaux.

**Après *Angel Town*, un beau succès pourtant, vous semblez avoir abandonné le kickboxing. Pourquoi ?**

Après Angel Town, les producteurs m'ont proposé des dizaines de séries B d'arts martiaux. En tourner quelques unes m'aurait condamné à une inévitable comparaison avec Jean-Claude Van Damme. Je ne voulais pas de cela. Nemesis m'a offert la possibilité de vraiment jouer la comédie. Il m'a fallu un an et demi de travail incessant pour y parvenir vraiment. Dans Angel Town, je ne suis pas un acteur, juste un kickboxer jeté devant les caméras sans la moindre notion cinématographique. Après Angel Town, j'ai collaboré un an durant à un projet titré Trackdown. Cinq scénaristes y ont bossé, beaucoup d'argent a été dépensé, mais cette histoire d'un type chassé par cinq tueurs dans la ville, ou la jungle, ne tenait absolument pas debout. Maintenant, Nemesis me permet d'incarner un tueur froid, à la solde du gouvernement, et qui progressivement s'humanise. Pour mieux rentrer dans la peau du personnage, je me suis intensivement entraîné avec trois gars venant de la CIA et du FBI.

**Vous avez changé votre fusil d'épaule par crainte d'une saturation sur le marché du kickboxing ?**

Mes producteurs sentent déjà le vent tourner. Des films de kickboxing, il y en a trop. Tout le monde peut en produire pour un million de dollars ou même moins. Il est impossible d'y perdre de l'argent. Pas besoin, non plus, de savoir se battre pour y figurer. A l'origine, le rôle principal de Kickboxer 2 se jouait entre Sasha Mitchell et moi. Sasha n'avait jamais fait de kickboxing de sa vie. Il ne sait pas se battre et un professionnel vous le fera remarquer dès qu'il apparaît à l'écran. De bonnes coupes au montage créent l'illusion. Après avoir été choisi, il s'est longtemps entraîné au Jet Center. Idem pour Jean-Claude Van Damme. S'il pratique réellement les arts martiaux, il n'a rien d'un kickboxer. Dans "kickboxer", il y a "kick" pour pied, et "boxe". N'importe quel professionnel vous dira que Van Damme ne sait pas boxer. Il connaît les arts martiaux, mais pas la vraie boxe. Je ne veux pas pinailler, mais la différence est importante.

**Il semble que la compétition entre kickboxers soit pour le moins âpre...**

C'est tout Hollywood qui est vraiment dur. Si jamais un acteur de films d'action voyage à l'étranger et s'aperçoit que vous êtes populaire dans tel ou tel pays, il va se dire que vous risquez de lui piquer son marché. Il va réagir, en parler à son producteur, et à son distributeur qui peut refuser de sortir votre propre film. A Hollywood, les gens essaient de vous faire du mal par tous les moyens, par l'intermédiaire de filles qu'ils vous mettent dans les bras. Le plan prévoit ensuite qu'elles vous plaquent, qu'elles aillent raconter des histoires aux journaux ! Cela vous nuit. Pendant deux ans, j'en ai bavé à Hollywood. Le fait que Angel Town ait rapporté un succès important m'a procuré des tas d'ennuis. Des centaines d'avocats m'ont appelé pour me proposer leurs services et tous n'étaient pas vraiment intègres. Je me suis même retrouvé avec le même agent que Jean-Claude Van Damme. Du coup, je me suis fait avoir plusieurs fois ! Mais c'est ainsi qu'on apprend le métier. En règle générale, je reçois six ou sept coups de téléphone par jour. Dès que je commence un tournage, je décroche entre cinquante et cent fois le combiné en vingt-quatre heures.

Je trouve la compétition entre comédiens quelque peu débile. Jean-Claude Van Damme et Steven Seagal n'arrêtent pas de se battre pour décréter qui est le meilleur. Tous deux sont bons dans des domaines différents. Leur comportement est contraire à la philosophie enseignée par les arts martiaux, lesquels demandent une grande modestie. Mais, à Hollywood, il faut toujours être au top, au sommet. Si votre voisin porte un pantalon à 300 dollars, vous devez en acheter un à 400 dollars ! Cependant, il n'y a pas que du négatif à Hollywood !

Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par Didier ALLOUCH

# 1992 l'invasi… vient … ring…

**1988 - 1991 : le docteur Van Damme injecte une forte dose d'adrénaline dans des arts martiaux amorphes. 1992 : les doses prescrites sont largement dépassées, la saturation approche, kickboxers, karatékas et ninjas débarquent en masse. A prendre, pour quelques uns, et à laisser, pour tous les autres...**

Van Damme peut aujourd'hui se targuer d'avoir entraîné dans le sillage de son succès une descendance abondante et servile. Moribond jusqu'à **Kickboxer** et **Full Contact**, le cinéma d'arts martiaux se porte actuellement fort bien, même si scénarios, comédiens et réalisateurs jouent les valeurs sûres en bégayant à l'infini d'inusables histoires de vengeance et d'honneur. 1991 fut déjà une année prospère en la matière mais 1992 semble bien parti pour la surpasser. Pas moins d'une trentaine de nouveaux titres furent ainsi annoncés au dernier American Film Market. "*La saturation c'est pour bientôt*" clament de concert les acheteurs en se précipitant sur les produits hauts de gamme comme **Kickboxer 3** où le beau Sasha Mitchell combat à Rio de Janeiro pendant le carnaval.

## du mauvais pour pas cher

Du kickboxing, il y en a donc pour tout le monde. Pour ceux qui veulent investir des fortunes, pour ceux qui ne peuvent allonger que quelques milliers de dollars. Pour une somme comprise entre 7.000 et 10.000 dollars, vous détenez les droits de titres particulièrement miteux. Ainsi, la firme IFD autre-

ion
du







fois spécialisée dans les ninjas rouges fluo et les expéditions punitives au Vietnam, maquille la marchandise pour berner le gogo. Qui sont donc ces **Eagle Claws Kickboxer**, **Kickboxers Final Countdown**, **The Furious Jumpboxer** et **The Young Kickboxers** ? Malgré de très séduisantes affiches promettant des castagnes musclées, nous sommes en présence de kung-fu vieux d'une quinzaine d'années. Un nouveau look, un nouveau titre... Les acheteurs friands de kickboxer venant du Sri Lanka et du Kenya n'y verront que du feu. Mais *IFD* parsème aussi son catalogue de nanars millésimés 1992 comme **Kickboxer King** du réalisateur maison Alton Cheung. Les dites stars Kenneth Goodman, Bruce Fontaine et Nick Brandon tapent mou et n'étoffent guère une intrigue vaseuse à base de trafiquants de drogue et de flics ripoux désireux de faire main basse sur le petit monde de la savate.
A peine plus reluisant, *Filmark* offre parallèlement un festival de coups de pieds dans les gencives. Ses pensionnaires portent des titres éloquents : **Thundering Kickboxer** d'Andrew Jenson avec Samuel Lee (dealers contre kickboxers), **Kickboxer Connection** de James Cook avec Tong Waters (des kickboxers vengent la mort de leur vieux maître), **Kickboxer Hunt** de Stephen Morris (deux frères vengent la mort de leurs parents)... A Hong Kong, d'autres boîtes placent la barre un peu plus haut, du moins à quelques centimètres au dessus du niveau zéro. *Silver Screen* chaperonne la "vedette" Gary Daniels (**Capital Punishment**) qui, à l'image de Van Damme dans **Full Contact**, fait le grand écart sur des rails de chemin de fer. Son dernier fleuron : **Full Impact** (!!!), une réalisation David Hue, un regrettable accro du genre (**Bloodhands & Capital Punishment** justement). Vêtu d'un débardeur avantageux, Gary Daniels, ancien keuf et chasseur de primes tout neuf, y traque un tueur pychopathe... Un script révolutionnaire somme toute. Dans le domaine de la grosse combine, *Davian* décroche le pompon en surenchérissant encore. Voici venir **Triple Impact** de David Hunt avec trois suppléants à Van Damme. Ce sont Dale "Apollo" Cook, Bridgett "Baby Doll" Riley et Mike "Cobra" Cole. Tout ce beau monde se contorsionne à loisir et lève la jambe pour s'approprier une statue de Bouddha en or massif...




## fond de catalogue

Aux Etats-Unis aussi, certains possèdent le secret de la série Z. Pour parvenir à un résultat bien dissuasif, la formule paraît simple. Suivez l'exemple de **Karaté Cop**. Prenez un réalisateur ringue (Alan Roberts, coupable d'un **Lady Chatterley** avec Sybill Danning), deux karatékas paraplégiques (Ron Marchini et David Carradine), un cadre vaguement futuriste à base d'immeubles déglingués et de zones de banlieue. Fastoche. Les producteurs s'en foutent. Leur but : refourguer à bon prix un titre vendeur aux normes d'un marché demandeur. De plus, les clients ne songent guère à visionner ce **Karaté Cop** dans son intégralité. Un coup d'œil sur une bande-annonce d'une dizaine de minutes suffit à les convaincre. La tronche défaite du gérant de vidéo-club insulté par le gogo pigeonné n'entre pas vraiment dans le cadre des négociations.
On continue de remonter la pente. **The Way** de Sam Um avec Stacy Lundgren (!) propose de la sagesse asiatique extraite des **Karaté Kid** : un vieux maître, de gentils élèves, de mauvais disciples et des arts martiaux cassés. Encore des kids dans **Little Ninjas and the Sacred Treasure** du nullard Emmett Alston et dans **The Adventures of the Kung Fu Rascals** du maquilleur Steve Wang. Le premier suit les pérégrinations fadasses de trois gamins détenteurs d'une carte du trésor. Le second, nettement plus intéressant, prétend mixer Bruce Lee, Jackie Chan et les Trois Stooges. Comme les Little Ninjas, les Kung-Fu Rascals cherchent un fabuleux magot, ici gardé par un géant de pierre, copie conforme du titan mythologique de la série japonaise **Majin**.
Davantage intégré à l'écume de la vague kickboxing, **Ninja Vengeance** de Karl Armstrong substitue aux coups de tatane de rigueur le tranchant du sabre. Un "américan ninja" prend l'initiative de s'opposer à quelques membres du Ku Klux Klan opérant dans une petite bourgade des States. Malgré la baisse de leurs actions depuis quelques temps, les ninjas sortent actuellement de leur torpeur sous l'impulsion d'un quatuor de tortues bien connues. Livreur de pizzas dans **Les Tortues Ninja**, promu reptile martial dans sa séquelle, le jeunôt asiatique Ernie Reyes Jr. figure dans **Surf Ninjas** de Neal Israel, transfuge des **Police Academy**. Deux crétins californiens découvrent qu'ils descendent d'un roi mystérieux, ayant régné jadis sur une île éloignée. Le duo entreprend donc le voyage. Ernie Reyes Jr devrait rentabiliser sa petite notoriété dans une production Menahem Golan, **Ninja Kids**, annoncée depuis des lustres et sans cesse repoussée aux calendes grecques. Entouré de Ernie Reyes Sr. (le papa) et de Lee Reyes (le petit frère), Ernie, étudiant modèle et sportif, apprend que sa mère est morte sous les coups de tueurs ninjas, son père, alors membre d'un gang de yakuzas, ayant refusé de diffuser une drogue auprès des jeunes...
Quelques ninjas encore, à la solde de trafiquants de drogue, que dégomme la femme flic de **Whispers of White** de Ron Gorton Jr.

## fortune est faite

Chez *P.M. Entertainment*, le kickboxing c'est sacré, car cette modeste boîte bâtit sa fortune sur les exploits d'athlètes comme Don "The Dragon" Wilson, aujourd'hui convoité

• • •





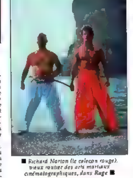
■ *Jeff Wincott, très huilé, très "vandammien" dans* **Deadly Bet** ■

• • •

par de grosses boîtes comme *Warner*. Malin, le ponte de *P.M.* décide de mettre du kickboxing et des arts martiaux dans tous ses nouveaux films. Traci Lords cherche de l'aide dans **Intent to Kill** : elle trouve un copain kickboxer ! Deux des trois flics de **Maximum Force** pratiquent abondamment ce sport de combat contre un mogul du crime graissant la patte à la police. Le partenaire de Dennis Farina dans **Street Crimes** use volontiers de ses poings et pieds pour voler au secours de son collègue. De retour Don "The Dragon" Wilson venge sa famille, sauvagement liquidée par des dealers, dans **Out for Blood** de Richard W. Munchkin. Les médias le baptisent "Karatéman" ! Une autre vedette *P.M.*, Jeff Wincott, s'agite sur les rings clandestins de Las Vegas pour économiser assez de dollars et mettre les voiles en compagnie de sa belle. Il perd un pari et replonge. Tel est le script du très "vandammien" **Deadly Bet** de l'inévitable Richard W. Munchkin. En règle générale, les produits *P.M.* tiennent leurs promesses : des scènes de baston bien torchées, des intrigues classiques mais solides, des budgets réduits mais bien gérés.

Menahem Golan, le découvreur de Van Damme, semble avoir laissé choir Emmanuel Kerwin, l'autre kickboxer belge. Qu'importe, ce ne sont pas les balèzes qui manquent sur le marché. Ainsi, l'ancien boss de Cannon, aujourd'hui patron de *21st Century*, convoque un John Haymes Newton (il est Superboy dans la série du même nom !) pour les besoins de **Desert Hawk**. Ancien flic et petit fils d'un légendaire chef indien, Joe Highhawk se retire dans le désert texan suite à un malheureux accident qui aura coûté la vie à un adversaire de ring. Ermite, il se jure de ne pas tuer et refuse d'aider le shérif local dans sa lutte contre le trafiquant de drogue Santos. Evidemment, Joe sera rattrapé par les événements. On appelle cela un scénario sobre. Si Emmanuel Kerwin disparaît corps et biens (pour réintégrer sa Belgique natale ?), ses projets américains ont survécu. **Rage** notamment. La nouvelle vedette Richard Norton, ex boy-friend de Cynthia Rothrock, à plusieurs reprises son partenaire à l'écran, et comédien aussi bovin que combattant remarquable. Du projet Kerwin au projet Norton, le réalisateur Steve Carver



■ *Richard Norton (le caleçon rouge), vieux routier des arts martiaux cinématographiques, dans* **Rage** ■

a passé la main à Anthony Maharaj, et le script s'est à ce point modifié au fil des changements de générique qu'un karatéka n'y retrouverait plus le chemin de son gymnase. On croit comprendre qu'il s'agit à nouveau d'une histoire de trahison, d'assassinat, d'honneur familial, d'entraînement à la dure et de revanche salvatrice !

La sobriété scénaristique est également de mise chez *Image Organization*, une maison de production américano-canadienne toujours dans la mouvance du marché. Un chasseur de primes, as du kickboxing (Lorenzo Lamas), venge la mort de son frère dans **Bounty Tracker** de Kurt Anderson. Un flic doué pour le kickboxing (Jeff Wincott) enquête sur l'assassinat d'un ami et se retrouve confronté à une société secrète dans **Mission of Justice**, avec également Brigitte Nielsen et l'impressionnant Matthias Hues. Toujours chez *Image*, **Martial Law 2, Undercover** fait suite au paresseux **La Loi des Arts Martiaux**, actuellement disponible chez *Fox Vidéo*. Flics à Los Angeles, Sean Thompson et Billie Blake dérouillent Spencer Hamilton, un "mafia boss" formé à Hong Kong et entouré d'une armée de karatékas. Dans le rôle de Billie Blake : Cynthia Rothrock, que les producteurs désirent imposer comme la Van Damme en jupons. En un an, cette dernière aura tourné **Tiger Claws**, **Lady Dragon**, **Prince of the Sun**, **Rage and Honor** (bientôt une séquelle !). D'ici quelques semaines, elle terminera **Survivors** en Indonésie.

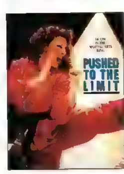



Plus baraquée, la catcheuse Mimi Lesseos se lance elle aussi dans l'aventure cinématographique. Combinaison de Hulk Hogan et de Cynthia Rothrock, elle fréquente les rings clandestins, contrôlés par la pègre, du Chinatown de Los Angeles à l'occasion de **Pushed to the Limit** de Michael Mileham. Pour ceux qui aiment les femmes fortes capables de vous broyer les noix d'une délicate pression du pouce et de l'index.

## les ténors de la savate

Retour aux "macho men". *Vision*, producteur fortuné de **Double Impact**, ne mégote pas. Aaron Norris demande ainsi à son frère Chuck d'interpréter son propre rôle dans **Sidekicks**. Chuck Norris joue donc Chuck Norris, idole d'un teen-ager asthmatique, lequel s'imagine au sein d'une compagnie dans les jungles du Vietnam, et dans un désert où un vilain ricanant séquestre de jolies femmes. Pour le guérir de ce monde imaginaire, ses parents l'inscrivent aux cours d'arts martiaux dispensés par l'oncle Lee. Des leçons qui lui permettront de prendre sa revanche contre un camarade brutal... et de rencontrer le grand Chuck ! En bref, **Sidekicks** c'est du **Karaté Kid** tout craché. **My Samouraï** de Fred Dresch dissimule que fort difficilement sa parenté avec le même **Karaté Kid**. Comme Ralph Macchio, Julian Lee s'initie aux arts martiaux, à la sagesse, à la non violence.

Chez *Vision*, on décide aujourd'hui que le patibulaire Bolo Yeung possède les larges épaules d'une vedette. Après avoir lutté contre Bruce Lee (**Opération Dragon**), Van



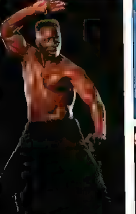


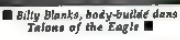
■ *Toute la famille Reyes plaide la cause attendue de Ninja Kids* ■

Damme (**Bloodsport**, **Double Impact**) et figuré dans une centaine de titres tant à Hong Kong qu'aux Etats-Unis, Bolo Yeung tient le haut de l'affiche de **Shootfighter** signé Pat Alan. Pour la première fois de sa carrière, il joue un gentil, Shingo, Chinois installé aux Etats-Unis pour y enseigner les arts martiaux. Par hasard, un vieil adversaire désireux de se venger le retrouve et use d'un habile stratagème pour le ramener sur le ring. S'il persiste à refuser, deux de ses élèves se serviront de lui comme punching-bal jusqu'à ce que mort s'ensuive. Vous connaissez certainement la suite. Défile dans **Shootfighter** un nombre impressionnant de champions de kickboxing, boxe thaï et judo, bénéficiant du savoir-faire du chorégraphe Pat Johnson (**Karaté Kid**, **Les Tortues Ninja**).

Produit par James Glickenhaus, **Talons of the Eagle** s'aligne sur la logique de **Shootfighter** : transformer en vedette des seconds couteaux. Le Black Billy Blanks (bien hargneux dans **Full Contact** et **King of the Kickboxers** et l'Indonésien Jalal Merlu campent des flics (bien sûr) aux basques d'un trafiquant de drogue asiatique, liquidant volontiers des agents des Narcotiques et organisant des joutes de kickboxing ! Très convenu.

Par contre, **Only the Strong** espère bien renouveler un tantinet le genre. Exit le kickboxing, bonjour le Capoeira ! La différence n'est pas très importante mais les combattants se tiennent désormais en équilibre sur les bras et voltigent avec davantage d'élégance que leurs prédécesseurs. Les producteurs de **Only the Strong** (dont fait partie le Français Samuel Hadida) annoncent déjà que le Capoeira sera "l'art martial des années 90". A la mise en scène : Sheldon Lettich, scénariste de **Bloodsport**, réalisateur de **Full Contact** et de **Double Impact**. Mais Van Damme n'illumine pas de sa starification récente le générique. C'est un certain Mark Da Cascos (aperçu dans **Flash**) qui punit les méchants. Da Cascos : papa ceinture noire de karaté, maman championne d'arts martiaux, premières prises à 4 ans, premiers tournois internationaux à 9 ans, 95 % de victoires... Du solide !





■ *Billy Blanks, body-buildé dans Talons of the Eagle* ■






■ *Chuck Norris, héros de légende dans Sidekicks* ■

Un succès étant systématiquement suivi d'un numéro 2, 1992 verra déferler les athlètes de **Best of the Best 2**. Vraiment pas terrible mais terriblement opportuniste, le premier du nom connaît un grand succès international. Le réalisateur (Robert Radler) et la vedette (Eric Roberts), alléchés par l'oseille proposée, ne résistent pas à la tentation du remake facile. Mais toute la dite différence tient aujourd'hui dans le slogan de l'affiche "*en 1992, il n'y a pas de règles*". Ceci-dit, il n'y en avait pas plus, de règles, en 1988, année de **Bloodsport**. Dans le domaine du kickboxing, les mêmes scripts servent souvent plusieurs fois. Une boîte prestigieuse comme *Columbia* remake **Bloodsport** avec de gros moyens techniques dans **Gladiator** de Rowdy Harrington, dont les combattants pratiquent un sport à mi-chemin entre la boxe et le kickboxing sur des rings contrôlés par la Mafia. Le blond James Marshall et le Black Cuba Gooding Jr (**Boyz'n the Hood**) s'y fracassent la gueule avec tout ce qui bouge !

■ Marc TOULLEC ■

THE END ■








## MAD MOVIES

23 La série des Dracula, entretien Tom Savini.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillages : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Heroic-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n° 23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Festival du Rex, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II, Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : Star Wars, Star Trek, Willow, etc.
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6.
76 Le Festin Nu, Hook : entretien Spielberg, Star Trek VI.



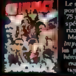
## IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Cobra, Evil Dead 2.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
10 Vamp, Man on Fire, Deauville 87.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Ted Post.
19 Avoriaz 89, dossier Police, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24 Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie).
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux.







Le splendide poster (format 75 x 115 cm) spécial Avoriaz créé par Melki pour *Impact*. Avec les plus grands héros du Cinéma Fantastique. 40F.



216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma, 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe cartonné. 250F.

## DIVERS :

Poster Avoriaz. 40 F, port compris ☐

Ze Craignos Monsters. 250F, port compris ☐

*Cochez la case et joignez votre règlement*

# BON DE COMMANDE

Pour commander découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon, 5F de port). Pour l'étranger les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

**MAD MOVIES** 23 26 27 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76

**IMPACT**
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24
25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ________________________

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint.

# RAYON INÉDITS



**Des acteurs ? Tanya Roberts - Danny Glover - Charlton Heston - Sharon Stone - Eric Roberts - Barbara Hershey - Martin Sheen**

**Des réalisateurs ? Fred Olen Ray - John Milius - Stephen Gyllenhaal - Martin Donovan**

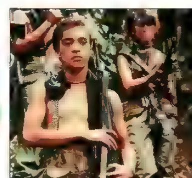
**Leurs Films ? Tous inédits au cinéma, en France**

**La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand**

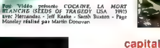
▲ par Marcel BUREL & Cie ▲

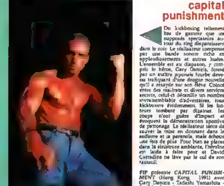
## cocaïne, la mort blanche

Tourné pour le câble par le réalisateur de **Apartment Zero**, Martin Donovan, **Cocaïne, la Mort Blanche** s'attache au cheminement de la drogue. Depuis les montagnes de Colombie où un gamin cueille des feuilles pour subvenir aux besoins de sa famille jusqu'aux faubourgs de Los Angeles, le metteur en scène suit le parcours de quelques kilos de dope, un peu comme Anthony Mann le faisait pour le fusil de **Winchester 73**. Un petit garçon aux grands yeux innocents, des guérilleros, un intermédiaire, un pilote, un baron de la drogue, une étudiante chargée de convoyer une voiture, des flics ripoux... Martin Donovan se garde bien de porter un quelconque jugement sur les personnages. Bien au contraire, en quelques traits adroits, il dénonce la logique inexorable du trafic, le profit de certains au détriment d'autres socialement condamnés. Cette description réussie du "complot cocaïne" terrifie, d'autant plus que Donovan évite les artifices en atteignant pourtant l'intensité et l'âpreté des meilleurs thrillers.



Fox Vidéo présente *COCAINE, LA MORT BLANCHE (SEEDS OF TRAGEDY* USA 1991) avec Hernandez - Jeff Kaake - Sarah Buxton - Page Moseley réalisé par Martin Donovan



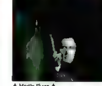


▲ *Gary Daniels* ▲

## capital punishment

Du kickboxing tellement bas de gamme que les supposés spectateurs autour du ring disparaissent dans le noir. Le réalisateur compense par une bande sonore riche en applaudissements et autres huées. L'ensemble est au diapason, y compris le héros, Gary Daniels, formé par un maître japonais fourbe devenu trafiquant d'une drogue nouvelle qu'il a essayée sur son élève. Coincé entre des malfrats et divers services secrets, celui-ci décanille un nombre invraisemblable d'adversaires, tous kickboxers évidemment. Si les lutteurs tombent par dizaines, les coups n'ont guère d'impact et évoquent la démonstration sportive de patronage. Le réalisateur tente de sauver la mise en donnant dans le sadisme et la paranoïa, mais échoue une fois de plus. Pour bien se placer dans la sinistrose ambiante, l'héroïne est laide à faire peur et David Carradine ne lève pas le cul de son fauteuil.

FIP présente *CAPITAL PUNISHMENT* (Hong Kong 1991) avec Gary Daniels - Tadashi Yamashita - David Carradine - Mel Novak réalisé par David Hue



▲ *Martin Sheen* ▲

## cold front

Devenue plaque tournante de l'espionnage international, la ville de Vancouver est le théâtre d'une série d'événements dramatiques auxquels il est difficile de trouver un fil conducteur. Le KGB, la CIA, la police canadienne..., tous semblent courir après un tueur nommé Manta, responsable d'un massacre perpétré à Hong Kong.
S'emmêlant les pinceaux dans son histoire, le scénariste élimine quelques personnages secondaires pour mieux soigner son final. John Hyde, flic de Los Angeles détaché à Vancouver, doit venger son co-équipier et retrouver son ex-femme kidnappée par Manta. Sacré soirée en perspective ! Martin Sheen, en excellente forme, mène l'infernale poursuite et on ne s'ennuie pas une seconde.

TF1 Vidéo présente *COLD FRONT (THE COLD FRONT,* USA 1989) avec Martin Sheen - Beverly D'Angelo - Jan Rubes réalisé par Paul Bnarbic

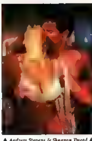


▲ Barbara Hershey & Brian Dennehy ▲

## sécurité rapprochée

La séquelle du très hot Night Eyes où la bourgeoise estimée Tanya Roberts s'envoyait en l'air avec le vigile chargé de la surveiller. Si les miches de l'ex-Sheena ont disparu, on ne perd pas au change en recourant à ceux de sa jumelle, Shannon Tweed, autre vedette du film sexy hollywoodien. Par contre, le vigile, spécialiste de la caméra coquine, demeure toujours Andrew Stevens. Chargé de la sécurité du Consul Général d'une république bananière d'Amérique du Sud, il surprend son épouse dans le plus simple appareil. Evidemment, une liaison torride s'ensuit tandis que le diplomate cocufié échappe à des tentatives d'assassinat.

Rien à signaler dans ce petit thriller où l'érotisme se limite surtout à du topless et à des attouchements sans imagination. On sent le metteur en scène sous l'emprise du Body Double de Brian de Palma et de La Fièvre au Corps de Lawrence Kasdan, mais son impuissance chronique à hérisser l'épiderme aurait tendance à plonger l'érotomane averti dans les bras de Morphée.



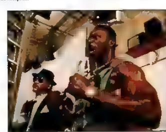
▲ Andrew Stevens & Shannon Tweed ▲

**Antarès-Travelling présente** ***SECU-[redacted] RAPPROCHEE (NIGHT EYES II*** **USA - 1991) avec Andrew Stevens - Shannon Tweed - Tim Russ - Richard Shaves réalisé par Rodney McDonald**

## le cas morrison

C'était une gageure d'enlaidir pareillement Barbara Hershey et de la transformer en Candy Morrison, une bobonge vivant un adultère avec son équivalent masculin. Lorsque la femme de ce dernier est retrouvée morte, charcutée par 41 coups de hâche (!), Candy file direct sur le banc des accusés. Et son avocat aura fort à faire pour la défendre... Coupable, Candy Morrison bénéficie toutefois de circonstances atténuantes, lesquelles intéressent plus particulièrement le réalisateur Stephen Gyllenhaal, un cinéaste soucieux de décrire des cas de folie sortant des sentiers battus (voir Dennis Hopper dans Rage). Méticuleux, usant d'arguments simples et convaincants, il innocente Candy Morrison en reconnaissant néanmoins sa culpabilité. Un sacré paradoxe. Une mise en scène sèche, dépouillée, des images austères et une Barbara Hershey "désexisée" au maximum donnent un ton unique à ce téléfilm de prestige tourné pour le câble. Une réussite exemplaire que ne vient jamais entacher un manichéisme à l'américaine.

**Fox Vidéo présente** ***LE CAS MORRISON (A KILLING IN A SMALL TOWN,*** **USA - 1991) avec Barbara Hershey - Brian Dennehy - John Terry - Hal Holbrook réalisé par Stephen Gyllenhaal**



▲ Billy Blanks ▲

## king of the kickboxers

Directement inspiré par le Kickboxer avec Van Damme, cette série B en reprend carrément la trame, laquelle ne brillait déjà pas par son originalité. Jake Donahue, un flic américain, s'envole pour la Thaïlande démanteler un gang organisant des combats clandestins filmés et s'achevant par la mort de la plupart des lutteurs. A cette occasion, Jake retrouve l'homme responsable de la mort de son jeune frère dix ans plus tôt, un Black hargneux, sadique et invincible, Khan (Billy Blanks, bestial)...

Tous les clichés du genre répondent présent à l'appel mais le réalisateur parvient néanmoins à insuffler une bonne dose d'adrénaline à des affrontements extrêmement brutaux. A base de troncs d'arbre dans la gueule, de coups de bâton dans les tibias et autres joyeusetés sur fond de temples thaï, la mise en forme du héros par un champion déchu et alcoolo restera dans les annales du kickboxing movie.

**Fox Vidéo présente** ***KING OF THE KICKBOXERS*** **(Hong Kong - 1990) avec Loren Avedon - Richard Jaeckel - Don Stroud - Billy Blanks - Sherrie Rose réalisé par Lucas Lowe**

## la dernière heure

Toute ressemblance avec Piège de Cristal est, évidemment, volontaire. Un ex-malfrat, Eric, et un flic frondeur et musclé, Jeff Flinn, se disputent la même femme, kidnappée par des truands que le premier a autrefois entourloupés. Tout ce petit monde se retrouve dans une tour en rénovation, se croise, se bute, se menace...

Malgré des dialogues très fonctionnels et quelques situations répétitives, La Dernière Heure fait son tour de cadran sans trop de dommages. Un mafieux revanchard, un chicanos détrousseur de cadavres, un gros lard libidineux, une blonde body-buildée et coquette... Voilà pour le staff des vilains. Pendant que ceux-ci arpentent les coursives, les deux héros ne cessent de se chamailler. Quelques beaux ralentis donnent un certain ressort aux échanges de projectiles obligatoires.

**Zénith Productions présente** ***LA DERNIERE HEURE (CONCRETE WAR,*** **USA - 1990) avec Michael Paré - Shannon Tweed - Bobby Di Cicco - Robert Pucci réalisé par William Sachs**

## piège de sang

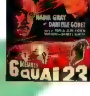
Un petit polar bien sympa. Jack Deforest, un agent du FBI du genre expéditif et fonceur, zigouille le fils d'un terroriste international, Szabo. Donnant donnant, celui-ci dérouille sa femme et enlève son fils, lequel devient finalement membre de son gang. Limogé pour abus de zèle, Deforest continue, avec l'appui d'une ex-collègue, à poursuivre son ennemi...

Inspiré d'un fait divers authentique (l'affaire Patricia Hearst ?), Piège de Sang respecte la clientèle. Intrigue carrée, interprétation soignée avec pour héros une forte gueule qui tire d'abord et cause ensuite, quelques jolies cascades (dont une poursuite en moto-ski), de belles tronches patibulaires chez les méchants (David Warner, pas très bavard mais expressif), un supérieur hiérarchique gueulard... Tout ceci ne marquera pas l'histoire du cinéma mais fera, forcément, passer un bon moment.

**New Tone/GCR présentent** ***PIEGE DE SANG (TRIPWIRE,*** **USA - 1989) avec Terence Knox - David Warner - Meg Foster - Viggo Mortensen réalisé par James Lemmo**

# du rififi dans le rétro




Qu'est, en France, la série B devenue ? Rien, absolument rien. Elle s'est purement et simplement évaporée avec le film de genre, la comédie troupière, le film de cape et d'épée, le film d'espionnage genre OSS 117 et le polar. Bonne raison pour saluer l'initiative rigolote de *Go Vidéo*. Fouiller dans les caves de producteurs du quatrième âge, dépoussiérer les bobines entreposées dans des coins et vouées à l'oubli. Evidemment, les archéologues de la série B perdue n'espèrent pas remonter dans leurs filets le **Citizen Kane** des salles populaires de Barbès et Strasbourg-St Denis, mais le coup d'épuisette ramène des choses pour le moins étonnantes. **Huit Femmes en Or** par exemple, d'après une pièce de Robert Thomas (le prince du vaudeville) sur des dialogues de Frédéric Dard (qui ne peut s'empêcher de citer San Antonio). Huit femmes, allant de la jeune coquette à la mamie alcoolo en passant par la boniche gironde, sont isolées dans une vaste baraque suite à la mort du grand-père, tué d'une balle dans son lit. Un flic, que le réalisateur Victor Merendo accompagne d'une zizique jazzy, mène l'enquête. Agatha Christie n'aurait pas détesté. D'ailleurs, si vous vouez un culte inconditionnel aux starlettes d'antan, ces polars rétro devraient vous combler. Tilda Thamar, la Jayne Mansfield française, auréole de son décolleté **La Femme à l'Orchidée**, en fait la poule d'un caïd du trafic de la drogue. Dans **Rue de la Peur**, vibrant plaidoyer pour la réinsertion dans la mécanique automobile après un séjour en maison de correction, le réalisateur J. Charles Thoery découvre Nadine Tallier, future star de la jet society sous le nom de Nadine de Rothschild ! Un beau destin à la Grace Kelly. Prototype de la garce du cinéma français des années 40, Ginette Leclerc participe aux **Déliquants** (grandeur et décadence d'un jeune voyou qui essaie de ressembler à son père). La piquante Dany Carrel apporte toute sa gouaille et sa frimousse de parisienne au **Cave est Piégé** (où un footballeur est accusé du meurtre d'une cover-girl) et à **Ce Soir, les Souris Dansent** (où un luthier est assassiné à Barcelone). On trouve encore la Roumaine Nadia Gray dans **6 Heures Quai 23** (chantage au meurtre), la vamp généralement déshabillée de la série B franchouillarde Claudine Dupuis dans **Panique au Music-Hall** (où une innocente est accusée d'avoir buté le patron du Variétés Palace après lui avoir piqué la caisse). Délicieux tout cela. La très belle scandinave Elga Andersen (future partenaire de Pierre Vaneck dans la série **Aux Frontières du Possible**) participe au vol de la paye des ouvriers dans **Scorpion**.
On se demande enfin qui pourra identifier Colette Ripert, vedette de **Interpol Recherche...**, de Julio Salvador (1961), retrouvée morte dans sa voiture au fond d'un ravin ? Qui donc ? Si papa et maman n'ont pas gardé un souvenir très précis de Colette Ripert, mamie et papy devraient éclairer votre lanterne. Après quoi, vous pourrez leur offrir cette inénarrable collection de dix cassettes.







## cartel

Le réalisateur John Stewart n'est pas un tendre. La violence gratuite, c'est vraiment son truc. Passages à tabac, flinguages, cascades, viol bien complaisant, nuque brisée, chutes dans le vide, mutilations. Rien ne lui échappe. Et pour faire bonne mesure, les malfrats sniffent de la cocaïne pour reprendre coeur à l'ouvrage. Evidemment, face à pareils adversaires, le bon doit user de méthodes radicales : éclater une tête contre un mur par exemple ! Mais le vilain Tony King lui fait bien des misères. Il planque de la drogue dans son zinc, liquide sa soeur après sévices sexuels, blesse sa petite amie, l'envoie derrière les barreaux. Chuck Taylor finit alors par se fâcher tout rouge.
John Stewart met le paquet. De la première à la dernière image, Cartel donne dans l'action non stop, mouvementée, volontiers complaisante. Même si la réalisation s'avère souvent anonyme, l'efficacité tient en haleine une heure quarante durant.


▲ *Miles O'Keeffe* ▲

**Zénith Productions présente *CARTEL* (USA - 1990) avec Miles O'Keeffe - Don Stroud - Crystal Carson - Suzanne Slater réalisé par John Stewart**


▲ *Sharon Stone* ▲

## arènes sanglantes

Rudolph Valentino en 1922 et Tyrone Power en 1946 se sont déjà essayés au "toro" de cette glorieuse histoire d'un gamin rêveur et orgueilleux devenant un "Dieu vivant de la Corrida". Se déroulant dans l'Espagne des années 80, le parcours de Juan Gallardo n'a guère subi de modifications. Notre héros national hispanique se montre toujours aussi fier, macho, idéaliste et con à vouloir à tout prix sabrer le bovidé sous les acclamations d'un public avide de sang. En bref, Arènes Sanglantes fera des adeptes parmi les fervents de tauromachie et très peu de disciples chez ses détracteurs.
De passage dans la péninsule ibérique, Sharon Stone incarne une riche héritière à demi américaine nymphomane cocaïnée appréciant que son héros la traite comme un... taureau !

**Delta Vidéo présente *ARENES SANGLANTES (BLOOD AND SAND*, Espagne - 1989) Avec Chris Rydell - Sharon Stone - Ana Torent réalisé par Javier Elorietta**

## collège kickboxers

Pour inconditionnels du genre exclusivement. Etudiants, le blondinet James et le black Mark pratiquent les arts martiaux. Défiés par le gang des Tigres Blancs, mené par ce cinglé de Tanner, ils décident de concourir dans un championnat local pour décrocher les 25.000 dollars de récompense. Cas de conscience pour James : il promet à Wing, son instructeur chinois, de ne pas se battre pour la gloire et l'argent.
L'argument est aussi mince que du papier à cigarette, mais les bastons qui s'ensuivent lui donnent un semblant de relief. Comme de coutume, les méchants sont des brutes caricaturales et racistes. Comme de coutume, l'affrontement final voit le bien triompher sur le mal au terme d'un combat riche en rebondissements. Le plus drôle dans Collège Kickboxers reste de voir un petit Chinois grassouillet entraîner à la dure un californien baraqué, lui demandant notamment de courir avec du plomb autour des chevilles.

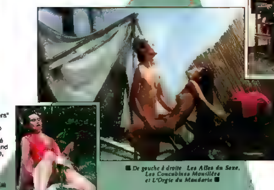
**GCR présente *COLLEGE KICKBOXERS* (USA/Hong Kong - 1991) avec Ken Randall Johnson - Tang Tak Wing - Matthew Ray Cohen - Mark Williams réalisé par Eric Sherman**

vidéo

ÉROTIQUE

# chinese SEX story

Chaud devant. "Les Connaisseurs" lancent sur le marché du porno éducatif, rigolo, exotique, débridé (mais bridée quand même), poétique, pour tout public ou presque. [redacted] de Hong Kong. Et dire qu'on [redacted] !



*De gauche à droite : Les Ailes du Sexe, Les Concubines Mouillées et L'Orgie du Mandarin*

Depuis plus de 20 ans, on sait à travers le cinéma que les Chinois sont nombreux, qu'ils assurent au niveau de la baston, se déplacent à vélo et bouffent du riz avec des baguettes. Mais question sexualité, motus, si ce n'est des petites séquences légèrement érotiques dans certains Bruce Lee. D'où cette grande question : les Chinois ont-ils un sexe ? On connaît la sexualité bridée et imberbe des Japonais, mais celle des Chinois se résume souvent à quelques maniements de nunchaku. La collection "King Fu" que nous propose *Les Connaisseurs* vient à point pour remettre les pendules à l'heure. Le descriptif au dos de la jaquette nous apprend que ces cinq films en provenance directe de la cité interdite ont dans l'idée de nous faire découvrir les moeurs dissolues des Chinois, des moeurs mêlant la pornographie la plus dure aux légendes les plus anciennes, le tout teinté de perversité, de morts-vivants et d'animaux. Les titres très évocateurs (**L'Orgie du Mandarin, La Domination de L'Impératrice, Les Orgasmes de Shangaï, Les Ailes du Sexe, Les Concubines Mouillées**) mettent l'eau à la bouche, alors que la vision des cassettes a tendance à dérider les zygomatiques. Déjà, les films sont présentés en VO, avec une voix-off genre hôtesse *Monoprix* nasillarde, censée via des dialogues savoureux narrer l'histoire. On a donc droit à des passages du genre *"Et alors, il la prend de force, l'empale sur son gros morceau de bambou et la baise à mort..."* Un texte que ne désavouerait pas une Brigitte Lahaie au meilleur de sa forme, et qui atteint des sommets humoristiques lorsque les acteurs se déshabillent. Car leur *"morceau de bambou"* nous ferait tous passer pour des monstres surdimensionnés. Les protagonistes sont toujours les mêmes, huit et demi pour les hommes (il y a un nain) et cinq pour les femmes. Les histoires se déroulent dans les mêmes décors : un coin de forêt avec une rivière et une cascade, une sorte de vieux temple et une rue avec une grande maison faisant éventuellement office de restaurant ou d'hôtel. Vous raconter les scénarios est chose impossible, dans le sens ou même le scénariste, s'il existe, doit les ignorer, la fin des films n'ayant plus rien à voir avec le début. Toutes les histoires se passent en des temps éculés, sauf le début des **Orgasmes de Shangaï** qui se passe de nos jours. Il semblerait que le ou les réalisateurs aient tourné un bon paquet de scènes avec des costumes et des décors différents avant de donner le tout au monteur avec pour consigne de se débrouiller pour en extraire le maximum de longs métrages. Cela dit, le résultat se laisse regarder, chaque film ayant ses petits morceaux de bravoure. Ainsi dans **L'Orgie du Mandarin**, trois hommes se tapent des fantômes. A un moment, comble de l'érotisme, un des participants chatouille la plante des pieds de sa partenaire avec son sexe. La scène se termine en apothéose quand les jeunes filles, au stade terminal de l'orgasme, reprennent leurs formes initiales, à savoir une chèvre, un cochon et un vampire. Dans la **Domination de L'Impératrice**, deux femmes font joujou avec un homme qu'elles ont drogué. Seulement voilà, le pauvre n'a de bambou que la tige. Pas grave, la deuxième prend quand même son pied en utilisant celui de l'homme comme palliatif ! Dans les **Orgasmes de Shangaï**, trois mannequins se font draguer par des zombies et effectuent un voyage dans le temps, pendant qu'une sorte de Dracula Disco découvre les joies du préservatif ("oh, ça se gonfle, oh, ça s'étire !"). Dans **les Ailes du Sexe**, une fille aspire un verre de Saké placé entre ses jambes et le recrache dans la bouche de son amant. Plus tard, elle fera de même avec un grain de raisin. Dans **Les Concubines Mouillées**, l'"Esprit des eaux", un gros coquillage noir, se transforme en une jeune fille qui se fait attaquer par trois hommes désireux de la violer. Pour ne pas faire de jaloux, la belle se détriple. Les hommes se mettent au travail quand soudain, nouvelle métamophose, les donzelles cèdent leur place à une grenouille et deux crabes, mordant et pinçant les bambous des agresseurs. Voilà, entre autres, quelques unes des scènes qui vous attendent, si vous vous décidez à découvrir les films de cette collection. Chose que je ne saurais trop vous conseiller : c'est nouveau d'une part, et il est parfois bon de rire d'autre part. De plus, il faut absolument assurer la survie de la collection, car il existe encore d'autres films du même acabit, dont certains touchent à la nécrophilie et au cannibalisme, sans compter avec ce "Kung Fu Sex" qui marche carrément et joyeusement sur les plate-bandes de **Chinese Ghost Story**. Sex is vraiment magic !

■ MC Guyman ■

# un homme respectable

Adaptation libre de "Macbeth" de Shakespeare. **Un Homme Respectable** surprend par la noirceur de son climat, le caractère emblématique de ses personnages. Paradoxalement, dans ce film, tous les protagonistes parlent souvent de respect, d'amitié et d'honneur. Tous, y compris Mike Battaglia (John Turturro, hallucinant), mafieux désireux de devenir parrain à la place du parrain. Sous le joug d'une femme dominatrice et ambitieuse, il grimpe tous les échelons et liquide le Parrain en place en le poignardant pendant son sommeil. Rongé par le remord, galvanisé par les visions d'une voyante, Battaglia perd les pédales...
Rarement film aura mis en scène héros aussi antipathique, aussi négatif, aussi névrosé, aussi pitoyable. Le réalisateur épaissit encore la noirceur du script avec une mise en scène statique qui évite la lumière du jour pour se confiner dans des intérieurs étouffants. Passé totalement inaperçu lors de sa sortie américaine, **Un Homme Respectable** mérite pourtant le... respect !

**Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présentent *UN HOMME RESPECTABLE (MEN OF RESPECT*, USA - 1990) avec John Turturro - Katherine Borowitz - Dennis Farina - Peter Boyle - Rod Steiger réalisé par William Reilly**

▲ *John Turturro* ▲





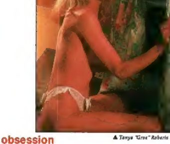
▲ *Danny Glover* ▲



## flight of the intruder

Bide total aux States, le dernier fleuron de John "Béret Vert" Milius, le cinéaste "progressiste" de **L'Aube Rouge**, donne du Vietnam une vision incroyablement rétro. Très nettement influencé par les mélodrames militaires de John Ford (**L'Aigle Vole au Soleil**) et de Raoul Walsh (**Le Cri de la Victoire**), Milius décrit le cas de conscience de deux pilotes d'élite (Brad Johnson et Willem Dafoe), en garnison sur un porte-avions commandé par un Capitaine black qui se prétend à demi italien (Danny Glover). Dégoûté par des missions inutilement meurtrières, le premier convainc le second d'improviser un bombardement sur un entrepôt de missiles à Saïgon. Evidemment, l'Etat Major n'appréciera guère cette initiative...
L'absurdité du combat et le manque de logique de la stratégie guerrière sont dans la ligne de mire de John Milius. Mais malgré des détails qui sonnent juste sur la vie à bord d'un porte-avions, et des combats aériens nettement plus lyriques que les pirouettes de **Top Gun**, son **Flight of the Intruder** échoue, surtout à cause d'un scénario mal foutu, construit sur plusieurs épisodes consécutifs ne parvenant pas à former un tout homogène.

**CIC Vidéo présente *FLIGHT OF THE INTRUDER* (USA - 1989) avec Brad Johnson - Willem Dafoe - Danny Glover - Rosanna Arquette réalisé par John Milius**



▲ *Tanya "Grrr" Roberts* ▲

## obsession fatale

Pilier de la série Z californienne, Fred Olen Ray prend du galon. Il laisse au vestiaire ses égéries habituelles (Monique Gabrielle, Sybill Danning) pour des comédiennes plus connues (Tanya Roberts et Margaux Hemingway). Mais, fondamentalement, Fred Olen Ray n'a pas changé. Une chose lui importe avant tout : déshabiller ses actrices. Et Tanya Roberts n'a donc jamais été vue aussi souvent à poil à l'écran. Un bonheur pour la rétine ! Question intellect, le film manque singulièrement de substance. Clouée sur un fauteuil roulant suite à un prétendu accident, une riche héritière harcèle son yuppie de mari, lequel la trompe avec une collaboratrice ambitieuse (Margaux Hemingway). L'arrivée d'une chaude et séduisante infirmière (Tanya Roberts) sème la zizanie et l'héritière continue d'être la proie de tentatives d'assassinat. Qui est le coupable ? Le mari, le mystérieux voisin d'en face ?... On s'en fiche. Fred Olen Ray a beau brouiller les pistes pour semer le spectateur, on le sait impatient à l'idée de passer à des séquences gentiment salaces débordant de silicone et de petites culottes.

**Antarès-Travelling présente *OBSESSION FATALE (INNER SANCTUM*, USA - 1991) avec Joseph Bottoms - Tanya Roberts - Margaux Hemingway - Suzanne Ager réalisé par Fred Olen Ray**

▲ *Eric Roberts* ▲

## un fusil pour l'honneur

Fin du siècle dernier, des immigrants italiens fêtent l'obtention de l'identité américaine. Mais leurs projets sont brusquement perturbés par le fait que leurs terres se trouvent sur le tracé retenu pour la construction d'une ligne de chemin de fer. Pour les impressionner et les obliger à vendre, le promoteur Barrigan leur envoie des mercenaires qui mettent la région à feu et à sang.
D'un classicisme éprouvé, le film se veut une petit tranche d'histoire pleine d'émotion confrontant grands sentiments aux trahisons honteuses. Le scénario fignole particulièrement les personnages, leur donnant une authenticité incontestable, à l'exception de Barrigan auquel Dennis Hopper ajoute une touche toute personnelle. Note pour les fans : on croise dans ce film une Julia Roberts à l'aube de sa carrière.

**GCR présente *UN FUSIL POUR L'HONNEUR* (*BLOOD RED*, USA - 1987) avec Eric Roberts - Giancarlo Giannini - Dennis Hopper - Aldo Ray réalisé par Peter Masterson**

## miracle sauvage

L'incroyable rencontre du western et de la Nativité. Ce **Danse avec les Loups** biblique débute comme un classique de John Ford. Des Indiens, les Pieds-Noirs, enlèvent Jericho Adams, un ancien soldat, sa femme et leur nouveau né. Tandis qu'une escouade de la cavalerie piste la tribu, le Chef annonce à ses otages qu'il fait sien le nourrisson, suite à la mort de son propre fils, tué par Adams quatre ans auparavant...
Catho en diable, **Miracle Sauvage** prêche évidemment l'entente entre les communautés, le pacifisme. Révélateur de la mauvaise conscience américaine face au génocide indien, ce téléfilm pour le câble évite, entre les paroles pieuses, de traiter les véritables problèmes. Incarnation du pionnier américain proche de la nature, Kris Kristofferson apporte sa tronche burinée et Kim Cattrall, dans le rôle de la grenouille de bénitier, un maquillage toujours impeccable dans l'environnement le plus inhospitalier qui soit. La restitution scrupuleuse des coutumes indiennes fait parfois oublier la moralité très "petit paroissien" de ce **Miracle Sauvage**.

**GCR/Fil à Film présentent *MIRACLE SAUVAGE* (*MIRACLE IN THE WILDERNESS*, USA - 1991) avec Kris Kristofferson - Kim Cattrall - John Dennis Johnston - Rino Thunder réalisé par Kevin James Dobso**

▲ *Treat Williams* ▲

## final verdict

A l'usage des avocats américains emportés par le lyrisme de la plaidoirie, **Final Verdict** condamne le talent détourné qui convainc le jury et libère les coupable. En 1919, Earl Rogers n'est pas très différent des hommes de loi contemporains. Eloquent, séduisant, il innocente un type meurtrier de sa femme, un homme qu'il sait coupable. A l'occasion, son père, pasteur, le met en garde tandis que sa petite fille le suit partout dans ses investigations sur le meurtre d'un certain Champion lors d'une partie de poker très chaude...
Jack Fisk (Raggedy Man) réalise de manière très conventionnelle ce téléfilm dit de prestige. De gros moyens lui permettent une reconstitution d'époque très fignolée, mais le pamphlet moralisateur semble manifestement l'ennuyer.

**GCR/Fil à Film présentent *FINAL VERDICT* (*THE FINAL VERDICT*, USA - 1991) avec Treat Williams - Glenn Ford - Olivia Burnette - Gretchen Corbette réalisé par Jack Fisk**

## diplomatic immunity

**Klaus Herman** est un peintre du dimanche. Ses modèles : des jeunes femmes qu'il aime faire souffrir pour laisser transparaître le côté douloureux de ses toiles. Klaus Herman aime aussi beaucoup sa maman, Gerta, qui pardonne tout à son rejeton, même le meurtre d'une jeune américaine. Faut dire que Gerta possède une des plus grandes fortunes du Paraguay et bénéficie de l'immunité diplomatique dont elle fera profiter son gamin pour lui éviter les poursuites judiciaires. Dommage pour les complices que le père de la victime s'occupe de l'entraînement des marines et soit bien décidé à leur faire la peau en dépit de la protection assurée par la CIA et la police paraguayenne...
Comme on le voit, la subtilité a pris des vacances et le scénar, taillé à la serpe, ne fait pas dans le détail. Le film est à l'unisson, et la réalisation, nerveuse, convient au sujet. A consommer cul-sec !

**Film-Office présente *DIPLOMATIC IMMUNITY* (USA - 1991) avec Bruce Boxleitner - Billy Drago - Meg Foster - Christopher Neame réalisé par Peter Maris**



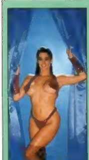
▲ *Charlton Heston* ▲

## le crucifix sanglant

Oui, parfaitement, Charlton Heston, ex-Ben Hur et ex-Moïse, se classe parmi les bons interprètes du fameux détective de Baker Street. Dommage que ce téléfilm pour le câble se perde en bavardages interminables. Pour cause : **Le Crucifix Sanglant** s'inspire davantage d'une pièce de théâtre que des récits de Conan Doyle. Du coup, les protagonistes dépensent des litres de salive concernant trois officiers des Indes, liés par un pacte de sang et un fabuleux trésor. Une terrible malédiction les poursuit...
Si quelques fragments du Londres victorien renvoient à des fleurons comme **Sherlock Holmes contre Jack L'Éventreur**, si les costumes et les décors retrouvent la texture du gothique, **Le Crucifix Sanglant** manque cruellement de mystère. L'énigme tourne court, même si Charlton Heston porte la redingote et tire sur la pipe avec conviction.

**GCR/Fil à Film présentent *LE CRUCIFIX SANGLANT* (*THE CRUCIFER OF BLOOD*, USA - 1990) avec Charlton Heston - Richard Johnson - Sussannah Harker - Edward Fox réalisé par Fraser C. Heston**

## événement



Parlons peu, parlons cul. Le mercredi 13 mai aura lieu à Cannes, pendant le festival, la première cérémonie de remise des "Hot d'Or" organisée par la revue *Hot Vidéo*. Equivalent français des "Awards" de Las Vegas, les "Hot d'Or" se présentent sous la forme de jolies statuettes chromées destinées à finir entre les mains de professionnels avertis du cinéma X. Au programme, élection de la Meilleure Actrice Française - Actrice Etrangère - Campagne de Promotion - Jaquette Vidéo, et du Meilleur Acteur Français - Acteur Etranger - Film Français - Film Etranger - Réalisateur Français - Réalisateur Etranger - Scénario, le tout en présence du gratin mondial et de quelques personnalités de la presse parisienne spécialisée, dont le duo de choc formé par Alain Charlot et Christophe Juve (à ce qu'on dit, deux gros membres du jury). Evidemment, nous y serons aussi, et ce ne sera pas le moment de venir nous demander l'adresse de Jean-Claude Van Damme ou la filmographie de Schwarzenegger. Le 13 mai, le suspense se situera en dessous de la ceinture !


76
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
HOOK
entretiens
Steven Spielberg
Dustin Hoffman
Robin Williams
LE FESTIN NU
Peter Weller voit des monstres partout
CRONENBERG s'explique
M 2016 - 76 - 20,00 F - RD
Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F -
Espagne: 550 Pts - Canada: $ 5,75